
43
IMAGES
A.F.
NUMÉRO SPÉCIAL
No. 607 — LE CAIRE (Egypte) 28 AVRIL 1941.
28 PAGES
P.T. 2
(25 Mils en Palestine)
L'ARSENAL DE LA DEMOCRATIE



L'AIDE A L'ANGLETERRE
vue par
LES CARICATURISTES AMERICAINS



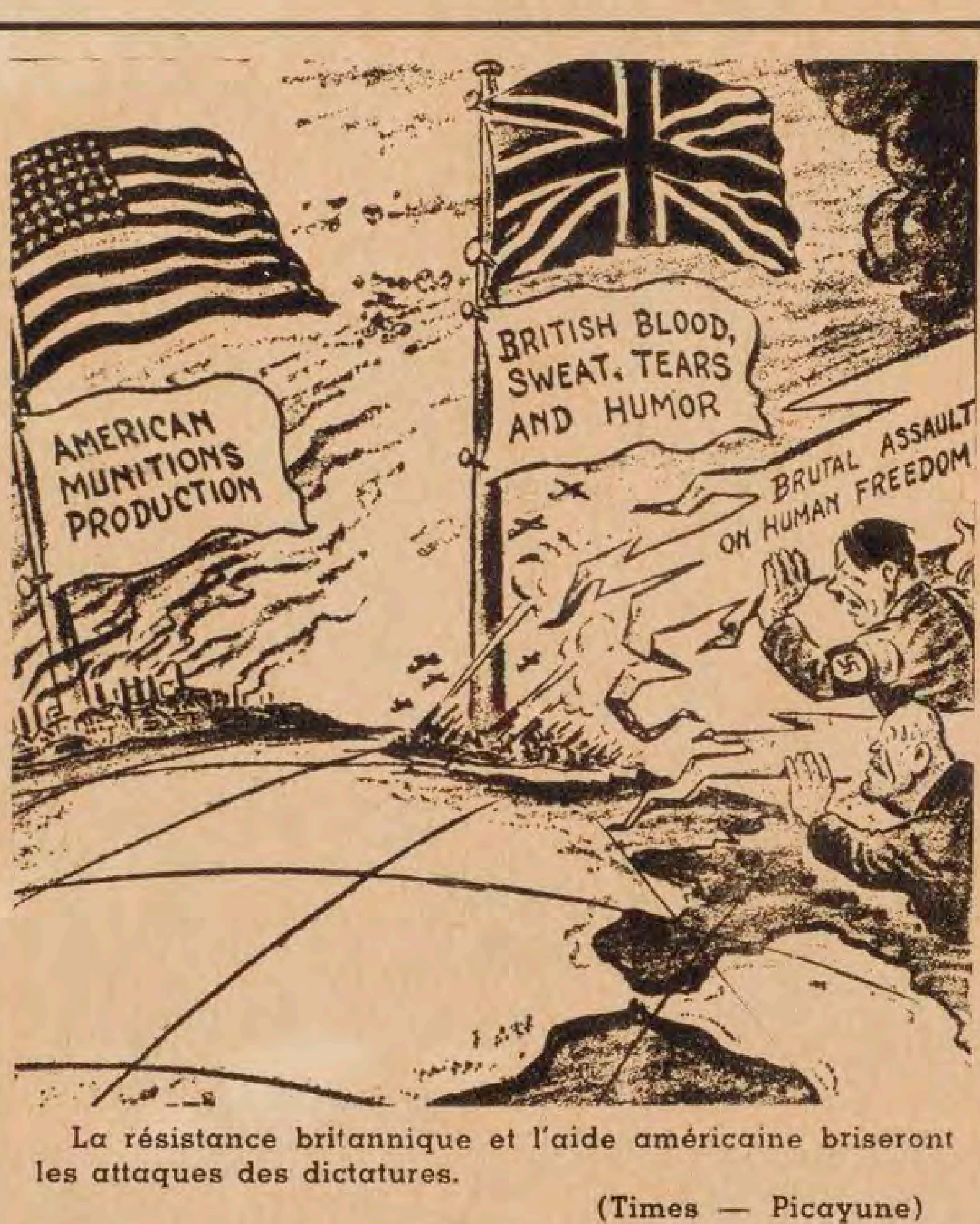
Quand la main droite s'approche de la main gauche. (The Wilmington News)



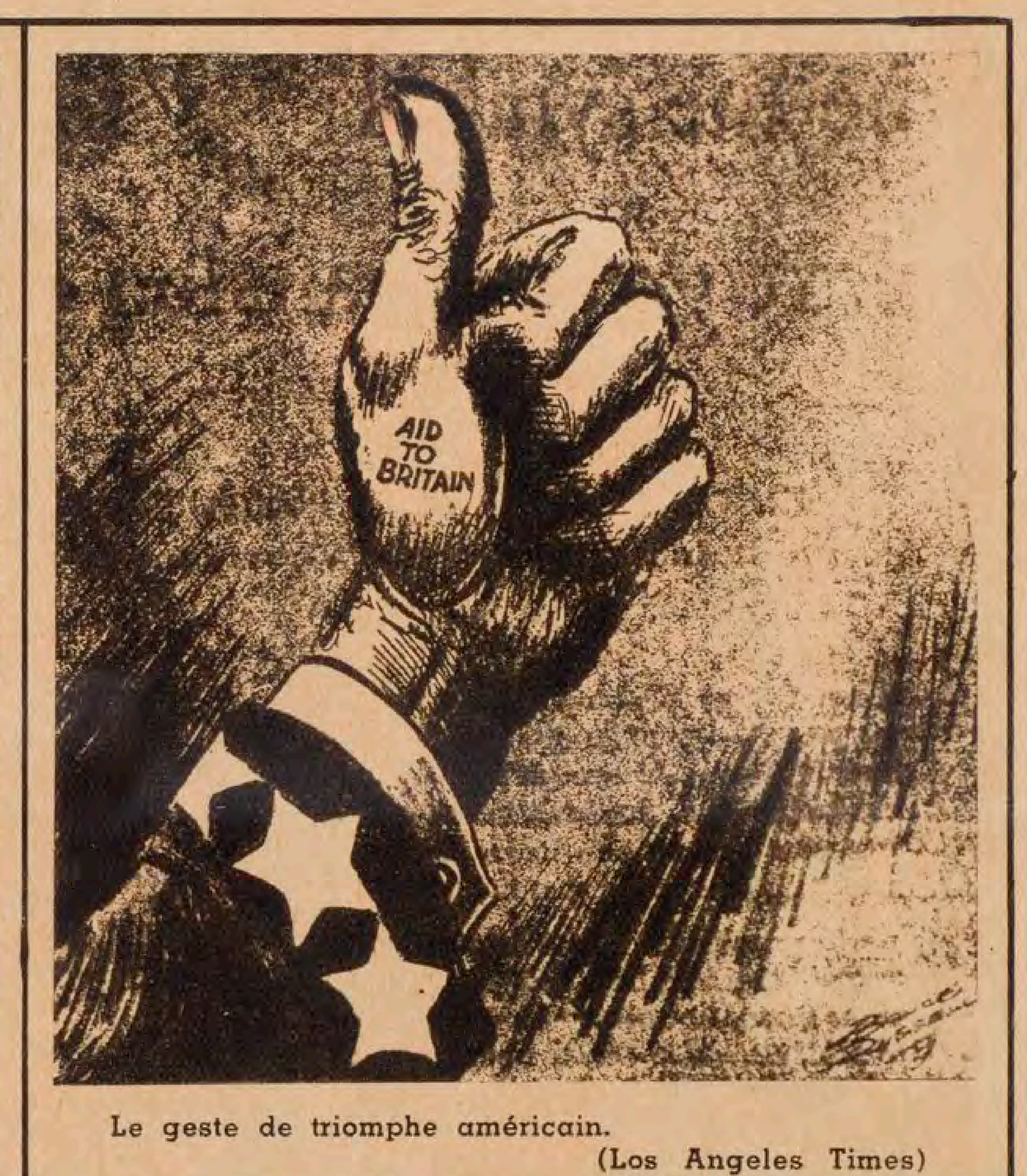
La gifle. (Washington Post)



Retenez bien ceci, Adolf. (Philadelphia Inquirer)



La résistance britannique et l'aide américaine briseront les attaques des dictatures. (Times — Picayune)



Le geste de triomphe américain. (Los Angeles Times)



Une décision énergique. (Washington Post)



La digue contre la marée de l'hitlérisme. (Chicago Daily News)



Tout dépend de deux mots : « Aidez MAINTENANT » ! (Birmingham Gazette)

L'Amérique et l'ORIENT...

Parmi les pays qui s'intéressent à l'Orient, il convient de faire une place spéciale aux Etats-Unis d'Amérique.

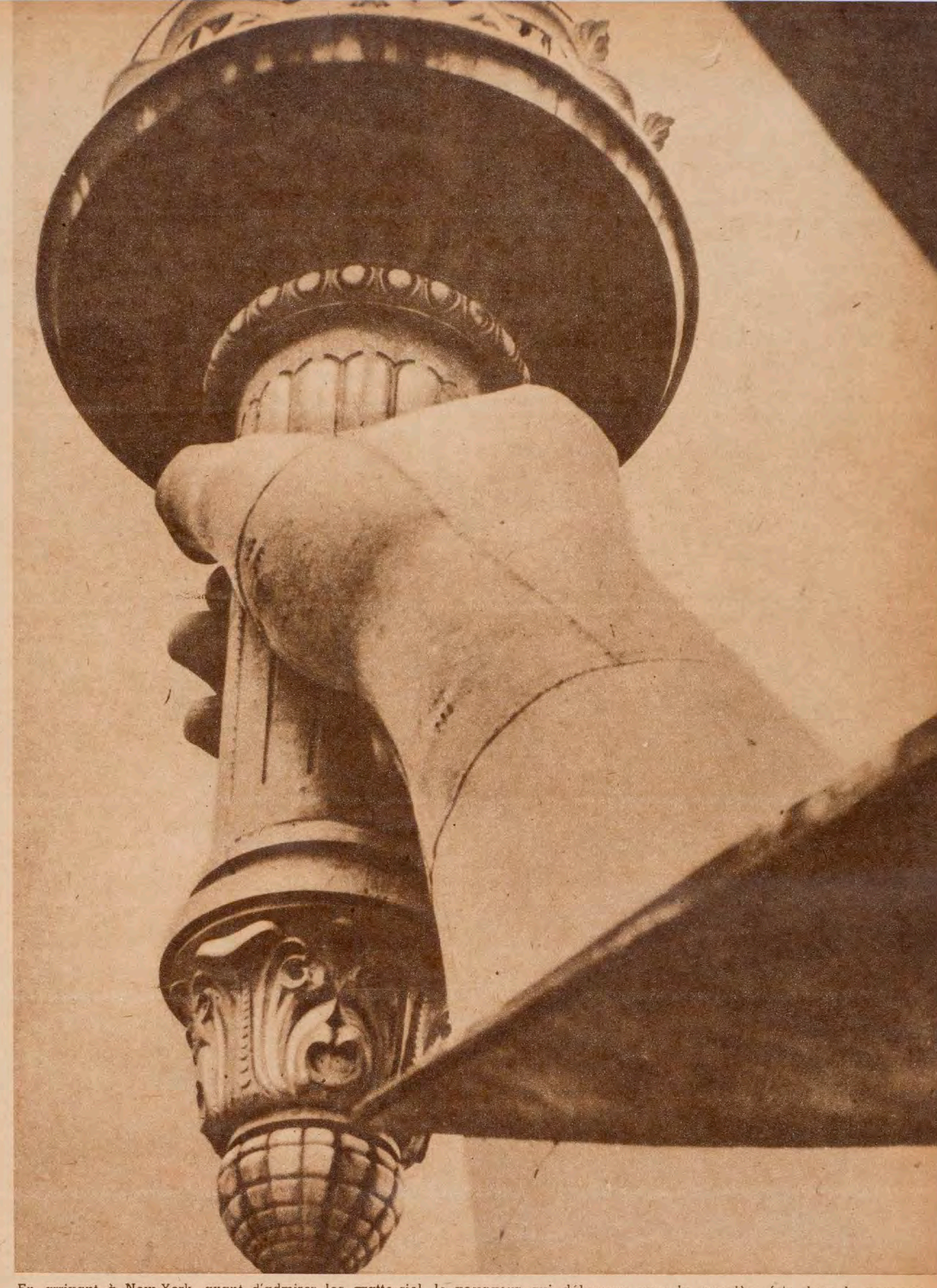
Il est difficile de dire avec exactitude à quelle époque remonte cet intérêt. Un fait est certain, cependant : c'est que, dès le début du siècle dernier, on voit les Etats-Unis nouer et entretenir des relations commerciales avec les pays orientaux. Des navires battant pavillon de l'Oncle Sam font le cabotage le long des côtes de la Méditerranée orientale. Les Etats-Unis attachent une grande importance à ces échanges et, lorsqu'en 1805, certains de leurs navires sont malmenés par des pirates dont le quartier général se trouve en Libye, ils n'hésitent pas à organiser une expédition punitive qui, après diverses tentatives infructueuses, finit par s'emparer de Derna et obtient l'immunité de la piraterie pour les navires américains.

Cet intérêt économique ne va pas tarder à se doubler d'un intérêt culturel. Aux environs de 1840, les premières écoles américaines font leur apparition en Orient. La première école étrangère fondée en Egypte est une école américaine créée en Haute-Egypte par des missionnaires. D'Egypte, les écoles américaines vont s'étendre à tous les autres pays orientaux. La seconde moitié du XIXe siècle voit se créer, au Liban, la fameuse Université américaine de Beyrouth qui est, à l'heure actuelle, l'établissement scolaire le plus important de l'Orient et qui, durant les années qui suivent sa fondation, valut aux Etats-Unis un prestige tel aux yeux des populations de Liban et de Syrie qu'en 1920 celles-ci plébiscitèrent l'Amérique comme pays mandataire. Malheureusement, et pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer, Washington se récusa et c'est alors que le mandat fut offert à la France.

De 1900 à nos jours, les Etats-Unis n'ont pas cessé de s'intéresser à l'Orient, intensifiant leurs relations commerciales avec les pays arabes et y investissant, par ailleurs, des capitaux énormes, notamment dans les entreprises pétrolières. Au moment de la déclaration de la guerre, les Etats-Unis vendaient annuellement pour 13 millions de dollars de marchandises à l'Egypte et autant à la Turquie et pour 22 millions de dollars environ à l'Irak, à l'Iran, à l'Arabie séoudite, à la Palestine et à la Syrie. D'une façon générale, le commerce des Etats-Unis avec les divers pays méditerranéens se chiffrait, à cette époque, à 215 millions de dollars par an et représentait environ le vingtième du commerce général américain. Au point de vue pétrole, des sociétés américaines exploitaient des puits en Irak, aux îles Bahrein, en Iran, en Arabie séoudite, en Egypte. Des travaux de forage étaient menés en Syrie, en Palestine, au Yémen. En Irak, les Etats-Unis possèdent, depuis la conférence de San-Remo en 1920, les 23,75 pour cent du pétrole fourni par les fameux puits de Mossoul. Ils possèdent la totalité du pétrole fourni par les îles Bahrein, lesquelles produisent environ 1.141.200 tonnes par an, soit le 0,4 pour cent de la production mondiale. Les puits de l'Arabie séoudite exploités par des sociétés américaines produisent 570.600 tonnes par an. A aucun moment, cependant, les Etats-Unis ne se sont intéressés à l'Orient autant qu'à l'heure actuelle. Les raisons ? Elles sont à la fois d'ordre militaire et économique.

L'Orient, au cours de ces derniers mois, a été, du point de vue militaire, le théâtre d'événements d'une importance capitale, de nature à influer sur le déroulement à venir de la guerre. D'autres événements, tout aussi importants, tout aussi lourds de conséquences, pourraient s'y produire encore. C'est là une double raison pour que le gouvernement de Washington suive de très près ce qui se passe dans cette partie du monde. Un grand nombre de techniciens sont, d'ailleurs, d'avis que le sort de cette guerre se décidera en Orient ou, tout au moins, en Méditerranée. Autre considération qui ne saurait laisser les Etats-Unis indifférents. Depuis quelques jours, enfin, l'Orient est appelé à jouer un rôle de premier plan en ce qui concerne l'aide américaine à la Grande-Bretagne. La mer Rouge ayant été, à la suite de la chute de l'Afrique Orientale italienne, ouverte à la navigation américaine, c'est par cette voie que seront faites les fournitures de guerre des Etats-Unis à l'Angleterre sur le front méditerranéen. Dans un avenir que l'on estime assez bref, l'Orient est destiné à devenir une espèce d'arsenal que les convois américains alimenteront régulièrement. Voilà pour les considérations militaires.

Au point de vue économique, les échanges commerciaux que les Etats-Unis peuvent effectuer avec les pays orientaux revêtent une importance accrue du fait de la perte, pour les Etats-Unis, perte due aux circonstances de la guerre, des marchés européens autres que le marché anglais. Afin de permettre le rajustement de leur balance commerciale, les Etats-Unis se doivent de suppléer à cette perte de marchés par une intensification des échanges restants. La disparition de certaines concurrences leur offre, d'ailleurs, la possibilité non seulement de le faire, mais de se créer de nouveaux débouchés. Un exemple de la situation privilégiée dans laquelle les Etats-Unis se trouvent, de ce point de vue, nous est fourni par le rang qu'ils occupent actuellement dans la liste des puissances utilisant le canal de Suez. Avant la guerre, les Etats-Unis occupaient la huitième place, nettement distancés par des pays comme la Norvège, les Pays-Bas ou le Japon. Aujourd'hui, les Etats-Unis occupent la troisième place, distancés seulement par la Grande-Bretagne et le Japon. Il est vraisemblable que, très prochainement, ils occuperont la seconde place, leurs envois de navires à destination des ports méditerranéens étant destinés à s'intensifier.



En arrivant à New-York, avant d'admirer les gratte-ciel, le voyageur qui débarque pour la première fois dans le nouveau monde est attiré par une statue immense qui semble éclairer la mer de son flambeau. C'est la statue de la Liberté, don de la France à la grande République américaine. Depuis 1776, la liberté a toujours régné aux Etats-Unis, refuge des peuples persécutés. Même aujourd'hui, de toutes les parties de l'Europe occupée par les nazis, des milliers de réfugiés se rendent en Amérique où, dès leur arrivée, la première chose qu'ils admirent c'est le flambeau de la statue de la Liberté.

Il y a ensuite la question primordiale du pétrole. Plus que jamais, les Etats-Unis s'intéressent aux gisements de pétrole orientaux, et cela pour la grande raison que les champs pétrolifères américains s'épuisent. Dans douze ans, selon les pessimistes, dans trente ans, selon les optimistes, les nappes actuellement exploitées seront entièrement taries. Et c'est pourquoi, dans tous les pays susceptibles d'en contenir, les prospecteurs américains s'en vont à la recherche du précieux et vital liquide. La Méditerranée, la mer Rouge, le golfe Persique ont, au cours de ces dernières années, été le témoin de grands efforts. Les Américains ont été les premiers à s'intéresser au pétrole albanais et au pétrole marocain. Bien qu'arrivés après les Anglais, les Hollandais et les Belges, ils occupaient le troisième rang en Roumanie lorsque se produisit l'occupation allemande. C'est à leur activité que l'on doit la découverte, récente, de nappes pétrolières en Arabie séoudite, en Syrie et en Palestine. La meilleure preuve que les Etats-Unis sont décidés à tirer le maximum de production des gisements orientaux est fournie par le fait que les compagnies américaines réinvestissent actuellement les 60 pour cent de leurs bénéfices dans de nouvelles prospections. Il n'y a, d'ailleurs, pas que le pétrole des Etats-Unis qui soit menacé d'épuisement. Dans dix-huit ans, les puits du Venezuela cesseront de produire. Dans trente ans au plus, il en sera de même des puits de Russie ou du Mexique. Les nappes d'Irak sont, par contre, assurées de quatre-vingt-douze ans de prospérité et cela, mieux que tout autre chose, justifie l'intérêt des Etats-Unis pour la production de l'Orient.

Telles sont, brièvement esquissées, les raisons pour lesquelles les Etats-Unis, aujourd'hui plus que jamais, s'intéressent aux choses de l'Orient. De cet intérêt ils nous ont, ces derniers temps, donné des preuves multiples. Il y a eu, quelque temps avant la guerre, la désignation d'un ministre en Arabie séoudite. Il y a eu le voyage d'études du colonel Donovan, observateur personnel du président Roosevelt. Il y a eu la nomination, en qualité de ministre et de conseiller en Egypte, de M. Kirk et de M. Jacobs qui sont deux personnalités représentatives du monde diplomatique américain. Au cours de ces derniers temps, d'ailleurs, le personnel de la légation des Etats-Unis au Caire a été considérablement renforcé et compte, à l'heure actuelle, un certain nombre de techniciens militaires. Il y a eu l'arrivée en Egypte d'un groupe d'officiers et d'ambulanciers américains venus participer aux opérations sur le front d'Afrique. Il y a, enfin, le projet d'installation, en Palestine, d'une usine pour le montage des automobiles.

Mieux que tout autre geste, cette dernière mesure indique les intentions que les Etats-Unis nourrissent actuellement au sujet de l'Orient ainsi que les vastes possibilités que celui-ci leur offre.

L'Amérique... Une puissance avec laquelle il nous faut de plus en plus compter.



Si l'on devait demander aux peuples libres quel est le plus grand homme vivant, les avis seraient partagés. Les uns diraient Roosevelt, les autres Churchill. Ils ont tous deux droit, à un égal degré, à notre admiration et à notre gratitude. Franklin D. Roosevelt n'a pas voulu voir périr la civilisation. C'est pourquoi il a surmonté tous les obstacles : une opinion publique d'abord hostile, une presse peu encourageante, une industrie qui n'était pas prête, pour arriver à la loi du « prêt et bail » qui assure aux démocraties le concours illimité des Etats-Unis. Le président qui est très populaire est surtout aimé des enfants. Le voici bavardant amicalement avec la fille d'un des gardiens de la Maison-Blanche mis à la retraite.

2 ANS D'INITIATIVES AMERICAINES

Les Etats-Unis sont en guerre. Leur armée ne combat sur aucun front, mais leur matériel est partout. Une barricade coupe le monde en deux, aucun doute n'est permis quant à savoir de quel côté ils se trouvent.

Le chef de l'aviation américaine, le général Arnold, est à Londres : la frontière des Etats-Unis est sur la Manche. Les techniciens américains sont à bord des unités de guerre britanniques, survolent l'Allemagne avec les bombardiers de la R.A.F.

Demain, les troupes américaines seront au combat. Plusieurs mesures prises par Washington, réparation des navires de guerre anglais dans les ports américains, les cargos de l'Oncle Sam en mer Rouge, sont des actes de guerre. L'Allemagne les considère comme tels, mais elle n'est pas en mesure de relever le défi.

Or, il n'y a pas bien longtemps, l'Amérique parlait encore de non-intervention. Hier, on disait : « Toute l'aide à la Grande-Bretagne, *excepté la guerre.* » Aujourd'hui : « La guerre s'il le faut. »

Le 5 novembre dernier, le sénateur isolationiste Johnson déclarait : « L'entrée en guerre des Etats-Unis est inévitable. »

Au moment où le « Lease and Lend Bill » a été voté, Hearst, ce vieil ours anglophobe, a admis la défaite de l'isolationnisme. Et la politique qui consiste à « ne rien dire, ne rien voir, ne rien entendre » a été rejetée parce que les Etats-Unis ne peuvent pas se permettre d'être absents, soit qu'il faille sauver ce qu'un monde avait de bon, soit qu'il faille se préoccuper d'en édifier un autre.

Le président Roosevelt restera dans l'histoire comme l'homme qui a tout fait pour empêcher un conflit dont, mieux que tout autre, il a mesuré l'étendue et la gravité.

Remontons deux années en arrière. Le 14 avril 1939, le président Roosevelt adresse un message à Hitler. Message qui demeure sans réponse. Hitler a déjà pris position. Il offre au monde : ou la guerre ou l'acceptation de l'hégémonie allemande.

Le 24 août, Roosevelt s'adresse à nouveau à Hitler qui prépare son attaque de la Pologne. C'est un dramatique appel à la raison.

Durant six mois, le Président va multiplier ses efforts. Entre la guerre de Pologne et l'offensive de printemps, six mois s'offrent à lui pour découvrir un terrain d'entente. Soyons francs, les initiatives américaines ne seront pas toujours sans créer un sentiment de malaise à Londres et à Paris.

Ce que le président Roosevelt tente, en jetant dans la balance son pouvoir moral, l'Angleterre l'a tenté avant lui pour arriver, hélas ! à la conclusion que seule la guerre peut arrêter l'Allemagne.

L'opinion américaine est loin d'en être convaincue ; elle pense que l'Europe est victime de ses erreurs, elle ne mesure ni la responsabilité américaine, ni l'amertume de l'Europe, ni toute l'absurdité de la

volonté allemande d'hégémonie.

Le Président n'est pas aussi aveugle, mais toute la force de la Maison-Blanche réside dans le fait qu'elle guide 130 millions d'Américains sans, pourtant, imposer ses vues. Pourtant, la Constitution a groupé entre les mains du Président des pouvoirs presque dictatoriaux qui ont inquiété certains membres du Congrès.

En avril, lorsque Hitler entraînera inutilement dans la guerre Danemark et Norvège, l'Amérique ne sera pas dupe du prétexte invoqué et le président Roosevelt acquerra la certitude qu'on ne signe pas de pacte avec Hitler.

Dans l'évolution de la pensée américaine, il y a solution de continuité. D'août 1939 à avril 1940, les efforts seront dirigés vers la paix. Passé avril, tout tendra à forger le plus rapidement possible l'arme capable d'abattre Hitler.

Quel eût été le sort de son intervention auprès Hitler si M. Roosevelt avait pu jeter dans la balance non seulement son influence personnelle, mais aussi la preuve tangible que les Etats-Unis étaient, d'ores et déjà, derrière lui ? Avant les vacances parlementaires, le Président avait demandé au Congrès de discuter la loi sur la neutralité, dans l'éventualité d'un conflit. Par une voix de majorité la discussion fut remise à octobre. Le Sénat, comme bon nombre d'Américains, ne croyait pas à l'imminence de la guerre.

Au Congrès — vacances interrompues — le Président précisait quelle devait être l'attitude américaine :

« Nous n'avons pas l'intention d'être entraînés dans la guerre, mais il est impossible que nous pussions être neutres dans nos pensées aussi bien que dans nos actes.

« Nous savons distinguer entre le mensonge et la vérité. Peu importe combien de fois le mensonge est réitéré ; sa répétition ne change pas le mensonge en vérité. »

Le 27 octobre, le Sénat votait la levée de l'embargo.

En soi, le « cash and carry » et la création d'une zone de neutralité constituaient un renforcement de la neutralité américaine et n'étaient une aide aux Alliés qu'en regard du fait qu'eux seuls étaient à même de remplir les conditions d'achat.

Ainsi les Etats-Unis ont choisi, mais ils ont montré beaucoup de prudence. Ils conçoivent qu'ils ne peuvent ignorer le conflit, mais, encore assez mal disposés envers l'Europe, ils prennent des garanties.

Les 48 Etats sont très inégalement touchés par le conflit et cela explique bien des choses. Les Etats de l'Ouest regardent vers le Pacifique ; les Etats du Centre, en 1939 comme en 1916, sont les plus lents à s'émouvoir ; seuls les Etats de l'Est réagissent presque instantanément.

S'ils doivent *intervenir*, c'est dans un sens favorable à la paix. Le Président appuie de son autorité les délibérations des signataires du pacte d'Oslo, il offre la médiation américaine dans le conflit russo-finlandais.

En décembre, annonçant la mission à Rome de M. Myron C. Taylor, il prononce ces paroles qui sonnent comme un espoir :

« Quand l'heure du rétablissement de la paix mondiale sonnera, il sera de la plus grande importance pour l'humanité et la religion que les idéaux communs s'expriment à l'unisson. »

Ce n'est pas un placement à longue échéance : M. Sumner Welles va venir en Europe. Officiellement, mission d'information et rien de plus. Les espoirs de paix sont trop minces pour que les Etats-Unis s'engagent à fond.

Les opérations de paix ont leur stratégie, comme les opérations de guerre. C'est à Rome que va porter l'effort américain. M. Mussolini redoute d'être entraîné dans la guerre avant d'avoir rétabli ses finances, complété ses préparatifs. Si la guerre s'étend à l'Europe entière, l'Italie ne sera pas à même d'en tirer des avantages... Le Duce est plus ou moins acquis à une paix de compromis (fut-elle provisoire dans son esprit). Aussi n'est-ce pas lui qu'Hitler charge d'exposer les contre-propositions allemandes, mais von Ribbentrop, envoyé en mission au Vatican.

Le rapport de M. Sumner Welles est plutôt sombre. Le sous-secrétaire d'Etat a dû écouter, à Berlin, Hitler lui présenter les REVENDICATIONS allemandes... A Paris, l'ambassadeur « at large » a pressenti le désordre intérieur de la France ; les partisans d'un compromis sont nombreux. A Londres, on a fait ressortir tous les dangers d'une paix qui ne serait qu'une trêve : on ne réussit pas deux fois la mobilisation d'un Empire.

La dernière tentative de M. Mussolini au Brenner a été un échec.

Le 9 avril, Danemark et Norvège sont envahis.

Le 4 mai, suprême effort par l'intermédiaire du prince Colonna, ambassadeur à Washington. Bien que l'attitude du Duce se soit raidie, il reste l'ombre d'un espoir. Le 10 mai, Hitler déclenche son offensive. Le 16, message personnel du président Roosevelt à M. Mussolini.

On parlera bientôt des « illusions perdues ». Depuis plus d'un mois, ce ne sont plus que les efforts d'un homme qui ne veut pas qu'on lui reproche un jour et qu'on reproche à son pays d'avoir négligé la plus petite chance.

Il y a, chez tout Américain, un souci constant de ce que pensera la postérité, un « sens de l'histoire » très profond, un peu mystique, très anglo-saxon. C'est là un facteur dont l'Europe ne tient pas compte.

Par ailleurs, le président Roosevelt sait le péril que courent les Alliés, les difficultés qui attendent la France. Pour alléger cette pression, il a tenté de maintenir l'Italie hors du conflit. Comme plus tard, la diplomatie américaine réussira à desserrer l'alliance germano-espagnole.

Dans le désarroi de la bataille de France, M. Paul Reynaud lancera aux Etats-Unis un S.O.S. angoissé. Sur le moment, cet appel au secours ne pouvait pas être entendu. Une propagande maladroite avait exalté le degré de préparation de l'armée française et masqué à coups d'artifices l'absence de matériel et la défaillance morale. L'Amérique eut, un instant, le sentiment qu'elle avait été dupée. La cause des Alliés en subit un contre-coup. Non seulement une demande d'entrée en guerre eut été repoussée par le Congrès, mais elle eut compromis l'aide ultérieure aux Alliés.

L'appel de M. Reynaud ne pouvait pas sauver la France, mais on admettra plus tard qu'il a sauvé le monde.

Personne ne peut rester indifférent au spectacle d'un homme qui se noie. Une horde criminelle piétinant tout : pensée, religion, femmes, enfants, foyers, un torrent déferlant, toutes digues rompues, la vision d'un monde en perdition ; le voile se déchirait. La révélation d'une boucherie voulue, la liste effroyable des peuples innocents insultés, le sentiment que cette démence mégalomane embrassait le monde entier, le spectacle du chaos mit l'Amérique face aux réalités.

Lorsque M. Henry Stimson déclare : « La guerre menace les Etats-Unis », il n'y a que Charles Lindbergh pour le traiter de fou.

Lorsque ce même Lindbergh explique qu'il est stupide de concevoir un débarquement allemand sur le continent américain, c'est l'attitude d'un homme qui refuse d'admettre qu'il a eu tort et qui s'entête à pratiquer la politique de l'autruche.

Hitler a pris pied sur l'Atlantique. Si l'Angleterre s'effondre, si l'Amérique s'isole, rien n'empêchera Hitler de forger, dans la paix retrouvée, la flotte qui fera de l'Atlantique une mer allemande. Il peut ruiner le commerce américain, il peut prendre pied sur le continent américain. Rien ne sert que la Conférence de La Havane s'oppose à un transfert de territoire si les Etats-Unis ne sont pas à même d'imposer cette décision.

L'aide américaine viendra-t-elle trop tard, comme l'affirme la propagande allemande ? En août, 314.000 tonnes de munitions atteignent l'Angleterre. 50 destroyers sont cédés à la Grande-Bretagne.

Les Etats-Unis renforcent leur propre défense : la flotte de l'Atlantique portée à 125 navires, renforcement des bases anciennes et récemment acquises, mise en chantier de 201 unités. La machine de guerre américaine se met en route, lentement peut-être, mais irrésistiblement, formidablement.

Hitler essaie d'enrayer cet effort par un acte d'intimidation : le pacte tripartite. Washington répond en adoptant de nouvelles mesures défensives, en accord avec le Canada, une collaboration s'ébauche avec l'Australie, on enregistre un rapprochement avec le Mexique.

En pleine campagne électorale, le président Roosevelt ordonne la conscription : 16 millions et demi d'hommes s'inscrivent. Enfin la réélection du président Roosevelt est une nouvelle défaite pour l'Axe. Il suffit de lire les journaux de Berlin, de Rome et de Tokio pour s'en convaincre.

Dès lors, la question qui se pose n'est plus de savoir si les Etats-Unis aideront la Grande-Bretagne, mais où et comment intervenir pour le mieux. Il faut coordonner les efforts de prodution. La collaboration n'est pas seulement économique, elle doit être diplomatique. Les missions de M. Harry Hopkins, du colonel Donovan, de M. Wendell Willkie, de M. J. Harriman et du général Arnold ont un sens précis.

Lorsque lord Lothian laisse entrevoir que l'Angleterre aura besoin d'une assistance financière, il n'est pas un Américain qui pense qu'elle puisse être refusée. Le « Lease and Lend Bill » est voté le 9 mars. C'est un acte d'association que scelle la réception exceptionnelle faite à lord Halifax, successeur de lord Lothian.

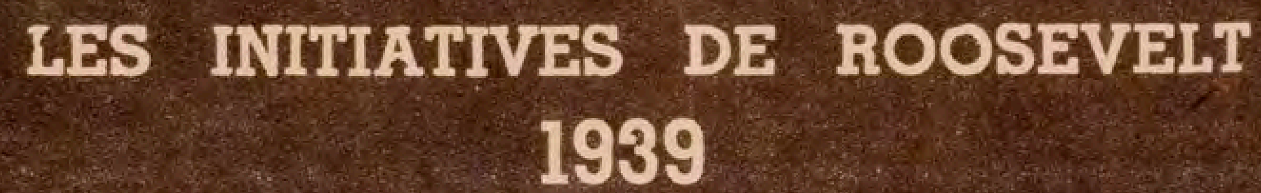
La manœuvre allemande qui consistait à grossir aux yeux des Américains la tâche énorme qui attend les Etats-Unis a échoué. L'Amérique n'abdique nulle part : le Président a un représentant personnel auprès du maréchal Tchang-Kaï-Chek, M. Lauchlin Currie ; le Japon a été informé des conséquences d'une poussée vers le Sud.

Les événements les plus récents (mainmise sur le Groenland, ouverture de la mer Rouge aux navires américains) rapprochent les Etats-Unis de la zone de feu.

Les Etats-Unis sont en guerre, disions-nous au début de cet article. Est-ce le premier exemple d'une guerre faite sans qu'on la déclare ? Il se peut que nous soyons trop fidèles aux vieilles conceptions qui veulent qu'un ambassadeur en haut de forme réclame ses passeports pour que l'état de guerre existe. Les Allemands ne s'y sont pas trompés. Ils reconnaissent qu'ils sont en guerre contre les 650 millions d'hommes que représente le monde anglo-saxon...

Mais laissons le dernier mot à Hearst : « Nous sommes en guerre, et le seul moyen d'en sortir, c'est de la gagner. »

PIERRE ARTIGUE



1939

14 avril	Message du Président Roosevelt à Hitler.
24 août	Message du Président Roosevelt à Hitler et au président Mosciski.
25 août	Message au roi Victor-Emmanuel.
26 août	Nouveau message à Hitler.
1er septembre	L'ALLEMAGNE ENVAHIT LA POLOGNE
2 octobre	Washington reconnaît le gouvernement Sikorski.
18 octobre	Message du Président Roosevelt au roi de Suède.
27 octobre	Levée de l'embargo sur les armes. Application du « cash and carry ». Création d'une « zone de guerre ».
29 novembre	Offre de médiation dans le conflit russo-finlandais.
25 décembre	Nomination de M. Myron Taylor auprès du Vatican.

1940

26 février	M. Sumner Welles, sous-secrétaire d'Etat en mission en Europe, arrive à Rome.
4 mai	Nouvelle démarche de M. Roosevelt pour empêcher une extension du conflit. Le président voit le prince Colonna, ambassadeur d'Italie.
15 mai	Message à M. Mussolini.
3 septembre	Les Etats-Unis cèdent 50 contre-torpilleurs à la Grande-Bretagne, en échange de bases dans l'hémisphère occidental.
16 octobre	Les Etats-Unis appliquent la conscription.
18 décembre	Le colonel Donovan, envoyé personnel du Président Roosevelt, est à Londres.

1941

6 janvier	M. Harry Hopkins en mission à Londres.
17 janvier	M. Winant nommé ambassadeur à Londres.
5 mars	Les Etats-Unis et le Mexique prennent des mesures mutuelles de défense.
9 mars	Vote du « Lease and Lend Bill ».
16 mars	M. Harriman en mission à Londres.
24 mars	Vote de 7 milliards de dollars de crédits pour la mise en application du « Lease and Lend Bill ». 3 millions d'hommes travaillent aux Etats-Unis pour l'industrie de guerre.
avril	Les navires italiens et allemands saisis.
	Mainmise américaine sur le Groenland.
	La mer Rouge ouverte aux navires américains.
	Collaboration industrielle Etats-Unis-Canada.



A l'heure du petit déjeuner qu'il prend au lit, le Président s'entretient avec ses collaborateurs immédiats. Le Dr McIntire (à gauche), « Pa » Watson, qui a toujours le mot pour rire, son secrétaire Steve Early, qui s'occupe de la presse, et Harry Hopkins, qui habite la Maison-Blanche (assis). Tous ces collaborateurs du Président sont ses amis.

Dans son livre sur Roosevelt, Emil Ludwig a dit que « rarement un homme d'Etat agissait en public exactement comme il agit chez lui, dans sa vie privée, c'est-à-dire simplement, sans affectation, sans « effets » longuement étudiés ».

D'autre part, la mère du Président, dans le livre qu'elle a consacré à ce dernier, « Franklin, mon fils », corrobore cette opinion de Ludwig.

Cette vie intérieure du Président Roosevelt quelle est-elle au juste ? Comment vit, chez lui, l'homme qui dirige la plus puissante nation du monde ? A-t-il toujours ce sourire épanoui tel que l'ont popularisé les journaux et l'écran ? Vit-il en autocrate ou, au contraire, chef du parti démocrate et de la démocratie américaine, met-il en pratique, dans sa vie privée, la doctrine qui lui est chère, et qu'il n'a cessé de prêcher ?

Grâce à certains documents, grâce à des recoupements opérés parmi de nombreuses confidences faites par ses familiers, nous avons pu réunir un ensemble qui nous a permis de tracer un portrait assez fidèle de la vie du Président, à l'intérieur de cette fameuse Maison-Blanche, vers laquelle se tournent les regards anxieux de tous les hommes libres.

A dessein, nous avons écarté la politique intérieure et extérieure américaine. Dans cet article, nous n'avons pas entendu parler de « l'Œuvre », mais de « l'Homme ».

De cet homme entre les mains de qui se trouvent, en grandes parties, les destinées futures de l'Humanité...

Confidences d'un familier de la Maison-Blanche

LA JOURNEE DU PRESIDENT

Contrairement à beaucoup d'hommes d'Etat, Roosevelt fait, tous les jours, la grasse matinée. Réveillé à neuf heures, il prend son petit déjeuner au lit. Après quoi, ayant fumé quelques cigarettes, il fait introduire ses collaborateurs les plus intimes. Aussitôt, le Dr McIntire, son médecin particulier, entre et lui demande comment il se porte. Généralement, le Président lui répond qu'il est plus solide que jamais. Puis, entrent successivement son secrétaire privé, Steve Early, sa secrétaire privée, Marguerite Lehand, Harry Hopkins, et, enfin, le général Watson, qui remplit les fonctions de Grand Chambellan, car c'est de lui que dépend le sort de celui qui demande une audience au Président.

Cette réunion familière constitue la première conférence de la journée. A en croire les intimes du Président, si celui-ci est toujours de bonne humeur, c'est un peu grâce au général Watson, méridional au bagout intarissable, qui, dès qu'il est introduit, raconte aussitôt des anecdotes plus amusantes les unes que les autres. A propos d'anecdotes, le général « Pa » (comme on l'a surnommé) Watson ne fut pas peu étonné, un matin, lorsque le Président lui raconta celle-ci : « Un jour, deux nègres longeaient la « Pennsylvania Avenue ». Soudain, des cars de la police et des motocyclistes arrivèrent en trombe, précédés par les cris stridents de leurs sirènes. Entre les véhicules des policiers, une grande voiture noire. Impressionné par ce déploiement de forces policières, l'un des nègres demanda à son compagnon: « Que signifie tout ceci ? » Ce à quoi l'autre nègre répondit dédaigneusement : « Espèce d'ignorant, tu ne vois pas que c'est le Président des Etats-Unis ! » Plus impressionné encore qu'auparavant, le premier Nègre répliqua : « Qu'est-ce qu'il a pu faire, bon Dieu, notre Président pour que la police le surveille à ce point ?... »

Les anecdotes terminées, l'heure du travail sérieux commence. Le général Watson présente la liste des rendez-vous accordés et de ceux qui sont en suspens. Le Président l'étudie minutieusement, puis il indique les noms des personnes qu'il recevra, et celles qui devront être renvoyées à Steve Earle, où à tel autre de ses collaborateurs. Néanmoins, cette liste n'est pas toujours définitive, car il arrive que, parfois, le Président décide, à la dernière minute, de recevoir un ou deux visiteurs supplémentaires, choisis notamment parmi ceux qui ont parcouru de longues distances pour le rencontrer.

Il arrive également que le Président reçoive des personnes qui ont pu arracher un rendez-vous à Marguerite Lehand ; mais ceci est tout à fait exceptionnel, car sa secrétaire n'est pas très généreuse sur ce chapitre.

LES VISITEURS

De neuf heures à onze heures, le Président est demeuré dans sa chambre à coucher, parcourant de nombreux dossiers, lettres, télégrammes. Vers onze heures et quart, il arrive dans son cabinet.

Les réceptions commencent à la cadence d'un visiteur par quart d'heure, et ceci jusqu'au déjeuner, que le Président prend dans son bureau, souvent en compagnie du visiteur qui se trouve à cette heure-là chez lui. Le repas est vite expédié, car Roosevelt est assez sobre et, sauf à de rares occasions, ne s'attarde pas aux plaisirs de la table.

La première partie de l'après-midi est également consacrée aux visiteurs, sauf trois fois par semaine : le jeudi, qui est réservé au « Comité de la Défense Nationale », le vendredi, qui est le jour du Conseil des Ministres, et le mardi, consacré à la réception de la presse.

Depuis que les événements d'Europe exigent du Président un travail de plus en plus accru, Roosevelt se fait, parfois, attendre par les journalistes. Mais dès qu'il apparaît avec son sourire séducteur, personne ne lui en veut plus d'avoir raté la première édition du soir !

QUELQUES MINUTES...

Roosevelt demeure dans son cabinet de travail jusqu'à près de cinq heures trente, conférant avec ses collaborateurs, recevant les ambassadeurs, rédigeant ses discours, dictant des télégrammes, s'occupant, en un mot, des moindres détails d'un travail auquel il s'intéresse.

Quelques familiers du Président ont, parfois, sermonné certains visiteurs, en les accusant d'avoir retenu trop longtemps le Président, profitant du fait qu'il lui est difficile de se lever pour indiquer que l'audience est terminée. Quand on lui rapporta la chose, le Président faillit se fâcher et dit : « Elu par le peuple, j'aime m'entretenir avec les gens du peuple. Tous ceux qui viennent me voir sont l'écho des besoins du peuple. D'autre part, ils représentent, pour moi, l'opinion publique. En bavardant longuement avec eux, je puis donc les « cuisiner » et connaître les pensées intimes de l'homme d'affaires et de l'homme « de la rue ». Ce ne sont pas les visiteurs qui me retiennent, c'est moi, au contraire, qui leur demande, souvent, quand ils font mine de prendre congé, de bien vouloir m'accorder quelques minutes supplémentaires. »

L'HEURE DE LA PISCINE

Malgré la paralysie infantile qui frappa le Président dans son adolescence, il est resté un grand amateur de sport en général et de natation en particulier. Ainsi, il a fait installer une piscine à la Maison-Blanche, et, dès qu'il a donné la dernière signature de la journée, il se dirige vers elle. Ceci se passe, tous les jours, généralement, vers les six heures de l'après-midi.

Le Docteur McIntire permet au Président de nager, à condition que cela ne dépasse pas une trentaine de minutes. « La natation, a dit dans un rapport le Docteur, fait énormément de bien au Président. Elle lui permet de conserver la souplesse de ses muscles et, d'autre part, elle constitue pour lui un délassement total de l'esprit. »



Avant le dîner, le soir, M. Roosevelt, oubliant les soucis du pouvoir, fabrique lui-même des cocktails pour les amis qu'il invite à sa table. Le Président est justement fier de ses recettes de cocktails et ne les communique à personne. Son succès dans ce domaine inattendu est considérable.

Le bain terminé, c'est au tour de George Fox d'entrer en scène. George Fox est le masseur du Président. Avec une attention quasi maternelle, Fox, qui est pourtant un rude gaillard, passe ses mains puissantes sur le corps du Président et, lentement, rend aux tissus l'énergie gaspillée durant la journée.

Massé, reposé, rafraîchi, le Président goûte, enfin, un délassement bien gagné. Mais sa journée est loin d'être finie. Quand Mme Roosevelt a invité des amis pour le dîner, ces derniers, selon la coutume, arrivent toujours vers les six heures trente, afin de déguster les excellents cocktails que Roosevelt — souvenirs de sa jeunesse ! — prépare lui-même. Quand les dîners sont moins intimes, le Président s'abstient de fabriquer ses cocktails « imprévisibles », comme il les appelle. Il se contente d'endosser sa tenue de soirée et de descendre à la salle à manger, où ses admirateurs, oubliant le menu, le dévoreront des yeux durant tout le temps que durera le repas.

Après le dîner, le Président se rend, parfois, dans la salle réservée aux séances cinématographiques. Quand le film qu'on projette est une comédie, Roosevelt ne se prive pas de lancer des réflexions qui, toujours ou presque, font le désespoir de sa mère, lorsqu'elle est présente. Le Président a une prédilection particulière pour les dessins animés. Quand un film ne lui plaît pas, il se lève discrètement, pour ne pas déranger les présents, et se dirige vers son cabinet de travail. Il faut dire que c'est là, même s'il a assisté jusqu'à la fin de la représentation, qu'il ira finir la soirée, car le Président a l'habitude de travailler tard la nuit.

QUELQUES TRAITS

Avant la guerre, le Président s'occupait assez régulièrement de sa collection de timbres-poste, car c'est un philatéliste passionné. Personne n'avait le droit de toucher à ses timbres, Roosevelt aimant tout faire par lui-même, y compris les tremper dans l'eau et les coller dans ses albums. Les Américains sachant l'amour que porte leur Président aux timbres lui en envoient des tas, parmi lesquels se trouvent, parfois, des pièces de grande valeur. Le Président est à ce point friand des timbres qu'il a toujours de très nombreux paquets sur son bureau ; paquets qu'il n'a pas encore triés, faute de temps.

Le second « hobby » du Président, c'est la marine. En effet, sa chambre à coucher et son cabinet de travail regorgent de toiles, aquarelles, dessins, gravures, maquettes, etc., représentant des tabeaux de toutes espèces, de toutes dimensions, sous tous les angles. Cet amour pour les choses de la marine lui provient, croit-on, de l'époque où il fut secrétaire-adjoint à la Marine, sous la présidence de Wilson.

Le Président collectionne également les cartes postales qu'on lui envoie à Noël. Les plus belles d'entre elles sont triées et gardées sous la responsabilité personnelle de sa secrétaire. Une récente statistique indique que le chiffre des cartes postales ainsi réunies se monte à quelque trois mille pièces.

Grand lecteur devant l'Eternel, Roosevelt a toujours, soit dans sa chambre à coucher, soit dans son bureau, d'innombrables livres, revues et journaux. Il y a quelques années, il s'est même occupé — ou presque — d'édition. En effet, quand il accorda à l'éditeur Bennet Cerf l'autorisation de publier un recueil contenant, notamment, ses discours et messages au Congrès, il s'occupa des moindres détails de l'édition, choisissant les caractères, discutant la reliure, le choix du papier, etc. Et quand tout fut prêt, il fallut lui soumettre les épreuves qu'il corrigea lui-même.

(*Lire la suite en page 19*)



M. Roosevelt aime le cinéma. Après dîner, assis dans un confortable fauteuil, il assiste à un spectacle cinématographique. Souvent il fait des « mots », ce qui choque sa mère. Mais le Président et ses invités rient de bon cœur.

"BIG BUSINESS"

« **B**ig Business »... Ces deux mots ont fait fortune. Reste à savoir ce qu'ils veulent dire. Il y a, aux Etats-Unis, les « Soixante familles », mais aussi les « Quatre cents familles ». Ce n'est pas la même chose encore qu'on puisse appartenir à la fois aux « 60 » et aux « 400 ».

Les 400 familles constituent l'aristocratie américaine. Ce ne sont pas fatalement les descendants des passagers du « Mayflower ». Ce sont souvent des Hollandais, comme les Roosevelt, les van Rensselaer, les Stuyvesant, dont un ancêtre fonda New-Harlem, alors que New-York s'appelait encore New-Amsterdam.

Les autres s'appellent Vanderbilt, Astor, Chandler de Forest, Havemeyer... Bradeley-Martin...

La plupart des fortunes américaines se sont édifiées aux alentours de 1880, époque à laquelle Rockefeller fonda la Standard Oil. Certes, il y avait des gens riches avant cela, mais il fallut les spéculations folles de ces années-là pour que s'édifient les fortunes colossales dont des générations et des générations d'Européens ont rêvé sans y croire.

Quant aux « Soixante familles », elles ont été recensées en 1938, quand le président Roosevelt et son ministre de l'Intérieur leur déclarèrent la guerre.

Harold Ickes reprochait aux « Soixante familles » de contrôler les deux tiers de la fortune nationale s'élevant à 360 milliards de dollars !

Contrôler ne veut pas dire posséder. Un groupe d'actions suffit à contrôler une société et même un groupe de sociétés. D'une façon générale, la fortune des millionnaires américains a été surestimée. La plus grande succession jamais enregistrée s'élevait à 186 millions de dollars. C'était celle d'un industriel du pétrole, Payne Whitney — un des 400 — mort en 1927.

L'exemple le plus frappant est celui de John D. Rockefeller qui, bien que sa fortune ait été estimée de son vivant à deux milliards et demi de dollars, ne laissa que vingt-cinq millions de dollars. Néanmoins, les 21 Rockefeller sont tous plusieurs fois millionnaires en dollars.

Le pétrole est à l'origine de plusieurs grandes fortunes américaines : Harkness, Withney, Archbold, Rogers, Bedford.

Après Rockefeller vient Ford, mais l'économiste Ferdinand Lundberg n'est pas d'accord et dans son livre sur la puissance des soixante familles il n'accorde la seconde place ni aux Ford, ni aux Mellon, ni aux Du Pont, mais à la « dynastie » Morgan.

John Pierpont Morgan ne laissa à sa mort, en 1913, que 70 millions de dollars. Lundberg accorde aux quinze membres de la maison Morgan une fortune de 720 millions de dollars.

Il y a peu de nouveaux riches ; l'un d'eux pourtant s'appelle Floyd B. Odlum ; c'était un des employés de Morgan qui s'installa plus tard pour son compte.

Ce sont là les *dynasties du dollar*. Elles sont le noyau de ce « big business » dont la bête noire s'appelle Roosevelt. La plupart de ces fortunes se sont édifiées à Wall Street, cependant les noms de Gould, de Vanderbilt sont associés à des entreprises ferroviaires de l'époque héroïque : Leiter, Field, Woolworth étaient des négociants. MacCormick a vendu des machines agricoles au monde entier, Carnégie fut le roi de l'acier, J.J. Astor acheta des terrains au bon moment et possède un cinquième de New-York, et les Du Pont des Nemours ont fabriqué des obus.

Le parti républicain est l'émanation politique du « big business ». Ecarté du pouvoir en 1932, date à laquelle le président Roosevelt entra à la Maison-Blanche, le parti républicain a eu soixante-quinze années de suprématie triomphale et douze années de déboires. C'est en vain qu'il cherche aujourd'hui à se constituer une doctrine, à renouveler ses cadres, à augmenter sa clientèle.

Le « big business » reproche au « New Deal » cette « expérience désordonnée » de n'avoir pas été une solution, d'avoir nourri l'Amérique de pis aller, de n'avoir pas résorbé le chômage, d'avoir grossi démesurément les dépenses de l'Etat, mais plus encore d'avoir suscité la lutte des classes.

Les démocrates ont détruit la légende de l'Amérique, pays de cocagne. Avant le krach de Wall Street, en 1929, et surtout avant Roosevelt, personne ne voulait reconnaître que la prospérité réellement extraordinaire qui caractérisait l'Amérique ne s'étendait pas très loin en profondeur. La vénération dont on entourait les millionnaires, la tendance à croire qu'ils étaient beaucoup plus nombreux qu'ils ne l'ont jamais été, l'orgueil national enfin, tout cela faisait oublier la masse énorme de ceux qui, loin d'avoir des millions, en étaient (et en sont encore pour certains) réduits, en fait, à un état de pénurie dont il eut été difficile de trouver l'équivalent, dans aucun autre pays d'Europe, à la même époque.

Cette mauvaise distribution de la fortune est à la base de l'expérience Roosevelt ; le « New Deal » est essentiellement une entreprise gigantesque pour essayer d'accroître les ressources des mal nourris, mal logés et mal vêtus.

Certes, il y a partout des pauvres et des riches, mais il semble que l'inégalité dans la répartition de la fortune américaine soit d'autant plus remarquable qu'elle a été plus longtemps ignorée.

Les premières explorations scientifiques dans ce domaine furent faites en 1929 par la « Brookings Institute ». Ces conclusions servirent de base et de justification à un grand nombre des mesures du « New Deal ».

Pour 1936, une nouvelle étude a été faite, cette fois par le Comité National des Ressources. Ces chiffres donnent en partie raison aux républicains puisque 70 % de gens à secourir n'ont pas été secourus (soulignons une fois encore que ce pourcentage se réfère à 1936).

Treize millions de familles n'ont que 471 dollars par an pour vivre.

En d'autres termes, un tiers de la population des Etats-Unis reçoit 10 % du revenu national.

1 % de la population reçoit 13 % du revenu national.

Le standard de vie dont les Américains sont si fiers peu de gens l'atteignaient. « Il est si haut, disait Miss Perkins, que personne ne peut l'atteindre. »

Pourquoi Roosevelt a-t-il survécu au demi-échec du « New Deal » ? Parce qu'il n'est pas nécessaire d'avoir réussi pour être remercié. L'intention (nonobstant une stabilisation, une reprise que certains républicains admettent) vaut le fait. L'ouvrier, et le peuple américain en général, a le sentiment que quelque chose de juste et de grand a été fait pour lui. Comme il fallait que l'argent vînt de quelque part, le « big business » a dû payer.

Et il a payé cher ! Sur un million de dollars de revenu, 760.000 vont à l'Etat et 240.000 au « millionnaire ». On comprendra dès lors que les Du Pont de Nemours aient dépensé des sommes énormes pour essayer d'abattre Roosevelt lors des élections de 1936.

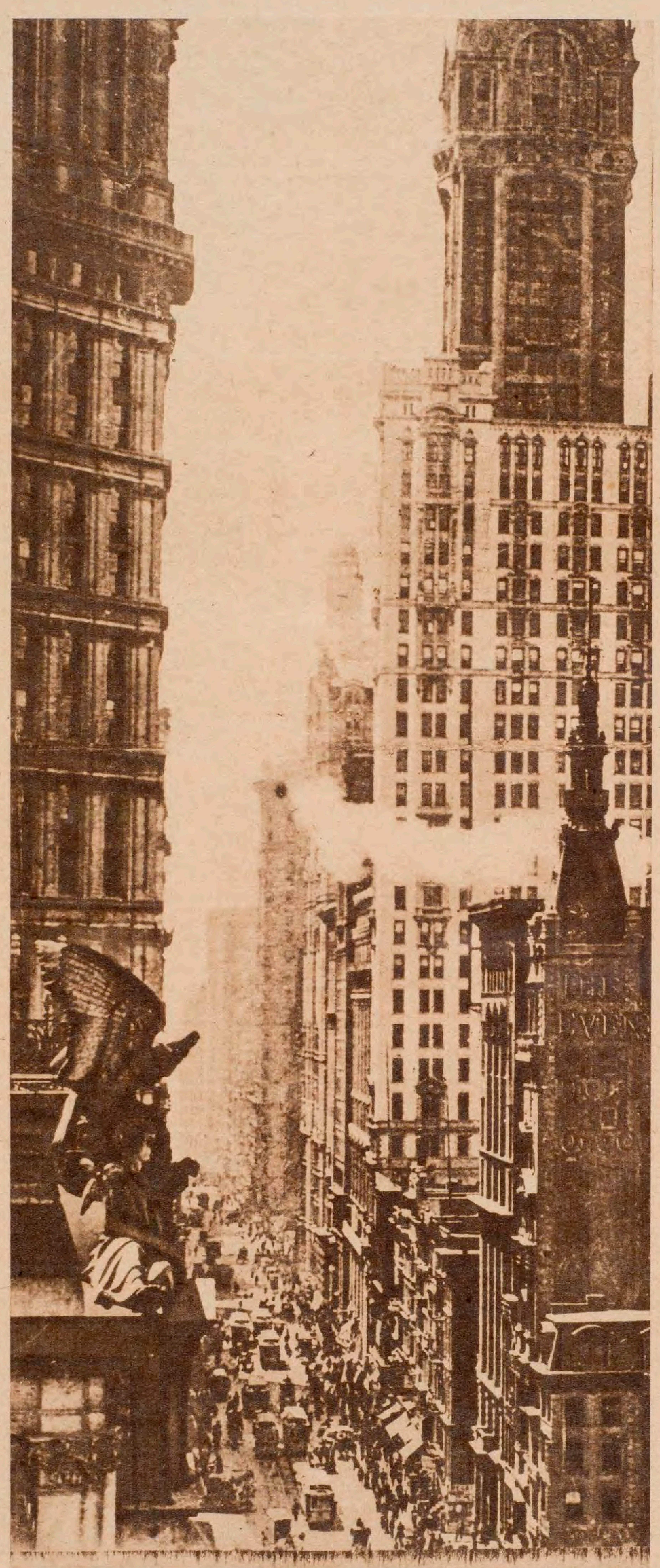
Quelle est l'attitude actuelle du « big business » ? Celle de Wendell Willkie ne constitue pas une réponse.

« Il faut qu'Hitler soit battu. Cette nécessité doit passer avant toute autre considération. »

On observe une trêve dans la lutte autour du « New Deal ». Deux républicains, M. Knox et M. Stimson, deux modérés il est vrai, font partie du gouvernement. Après sa réélection, et pour lui faciliter sa tâche, les éléments « extrémistes » ont offert leur démission au président Roosevelt.

L'heure n'est, évidemment, plus aux expériences. Les soixante familles collaborent, le président Roosevelt ne pourrait sans doute se passer d'elles, elles ne peuvent pas se passer de lui, et si l'on va au fond des choses, leur compte en banque n'aura sans doute pas à le regretter.

P. A.



Wall Street pourrait être appelée la rue la plus riche du monde. Dans les murs du Stock Exchange se traitent quotidiennement des millions de titres valant des centaines de millions de dollars. Le « big business », c'est Wall Street. C'est là que se font, et se perdent aussi, les fortunes. Morgan, Vanderbilt, Ford, des noms qui dominent Wall Street où règne la fièvre de la spéculation. Serré entre des gratte-ciel, Stock Exchange apparaît comme une pauvre bâtisse. Mais quelle richesse dans ces vieux murs dont chacun pourrait raconter d'innombrables histoires plus étranges et plus fascinantes que des romans !

LES COULISSES DE LA POLITIQUE AUX ETATS-UNIS

I LE DEPARTEMENT D'ETAT

Etant donné les circonstances actuelles, les questions extérieures tiennent une place de premier plan dans les préoccupations des dirigeants des Etats-Unis. Les diplomates américains accrédités à l'étranger déploient une grande activité. Un grand nombre de pays s'efforçant de gagner — et pour cause — les sympathies des Etats-Unis, Washington est actuellement le théâtre d'une bataille diplomatique d'autant plus considérable que, l'Amérique étant neutre, tous les pays du monde continuent à être représentés dans sa capitale.

Si, d'une façon générale, le grand public connaît parfaitement le Foreign Office anglais, il ne sait, par contre, que fort peu de choses sur l'organisme qui dirige la politique étrangère des Etats-Unis. Cet organisme est le Département d'Etat. Il a à sa tête le Secrétaire d'Etat dont le poste n'a son équivalent dans aucun autre pays du monde. En même temps que celles de ministre des Affaires Etrangères, le Secrétaire d'Etat remplit, en effet, les fonctions de chef de gouvernement, et cela est une preuve de plus de l'importance que les Etats-Unis attachent aux questions extérieures.

Le Secrétaire d'Etat a une tâche des plus étendues. Toutes les négociations avec les puissances étrangères sont de son ressort. Il reçoit les rapports des ambassadeurs, des ministres et des consuls des Etats-Unis à l'étranger et leur donne leurs ordres. Il dirige les relations avec les représentants des puissances accrédités à Washington.

Aux termes de la Constitution américaine, c'est le président qui reçoit les diplomates étrangers, mais c'est là une fonction de pure forme, le chef de l'Etat abandonnant entièrement la discussion des questions diplomatiques au Secrétaire d'Etat. Voilà pour la politique étrangère.

Au point de vue intérieur, le Secrétaire d'Etat remplit à la fois les fonctions de chef du gouvernement et celles de chef de cabinet du président. Il sert d'intermédiaire entre ce dernier et les gouvernements des quarante-huit Etats de la République. Dans les relations avec ceux-ci, il représente officiellement le pouvoir exécutif fédéral.

Le Secrétaire d'Etat signe les décrets promulgués par le président et y appose le grand sceau dont il assume la garde. Il signe, de même, tous les traités conclus par le gouvernement et y appose le grand sceau de l'Etat, fonction qu'il remplit en la double qualité de Premier Ministre et de ministre des Affaires Etrangères. C'est, par ailleurs, au Secrétaire d'Etat que sont confiés les documents originaux de tous les actes et de toutes les décisions du Congrès. C'est lui qui est chargé de leur publication et de leur diffusion à travers tout le territoire des Etats-Unis. Enfin, c'est au Secrétaire d'Etat qu'incombe la responsabilité de certifier qu'un amendement à la Constitution a été ratifié par le nombre requis d'Etats.

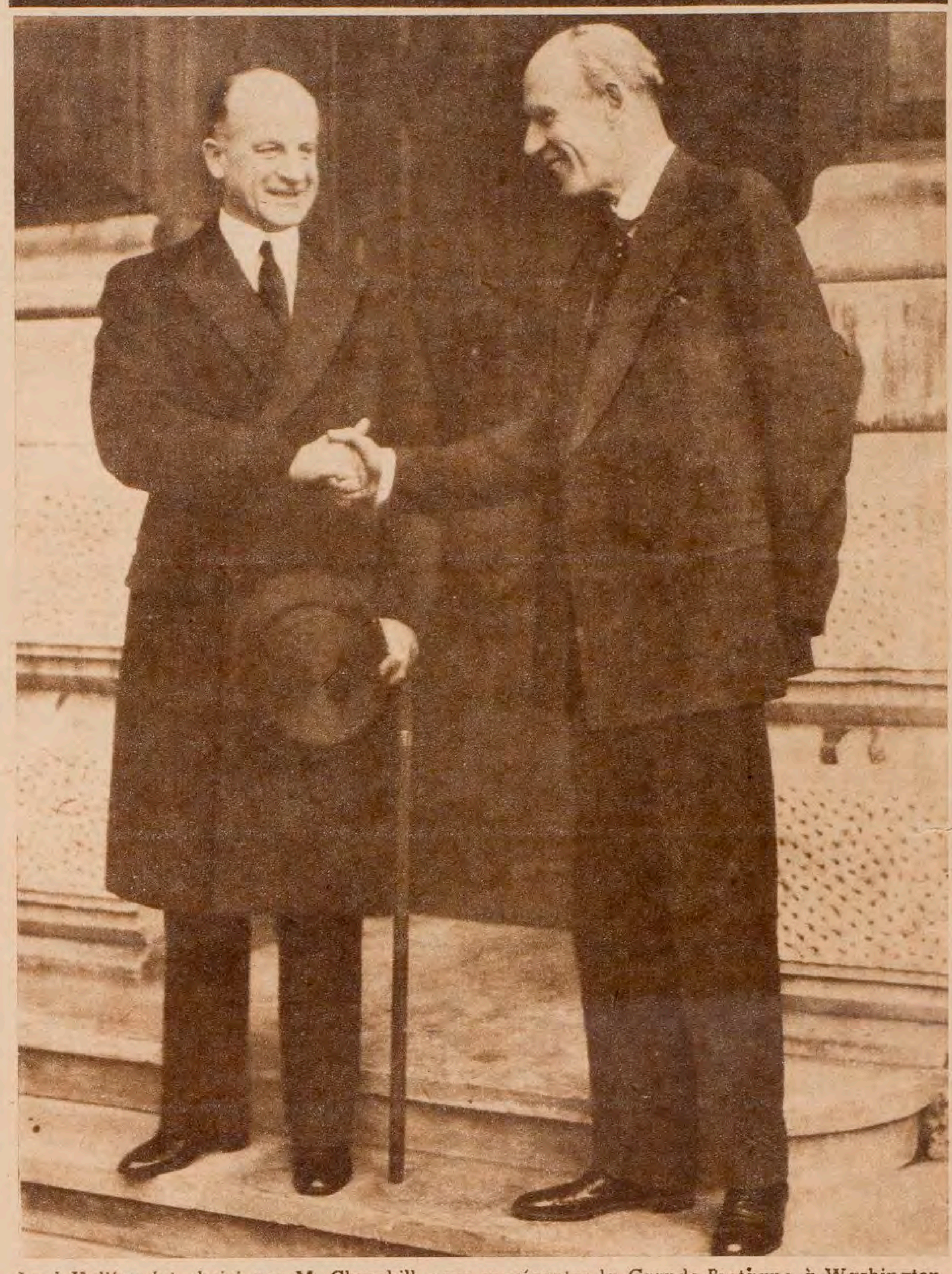
Dans ses négociations avec les puissances étrangères, le Secrétaire d'Etat ne doit jamais perdre de vue que les traités qu'il peut être amené à conclure doivent, pour être valables, être ratifiés par le Sénat. Au contraire du chef du Foreign Office anglais, le Secrétaire d'Etat ne fait pas partie du Parlement et se trouve, dans ces conditions, dans une position désavantageuse lorsqu'il lui faut obtenir l'appui du corps législatif. Il ne peut, de même, pas intervenir personnellement pour demander l'approbation du Parlement en ce qui concerne les actes ou les traités soumis à son vote. Par contre, il peut témoigner devant une commission nommée soit par la Chambre des représentants, soit par le Sénat. Mais il est libre d'accepter ou de refuser les invitations qui lui sont adressées dans ce sens. Quelle que soit l'habileté du Secrétaire d'Etat américain en matière de politique extérieure, ses efforts sont souvent voués à l'échec s'il ne jouit pas de la confiance du parti disposant de la majorité au Sénat.

Le Secrétaire d'Etat dispose d'un grand nombre de collaborateurs. Le plus important d'entre eux est le sous-secrétaire d'Etat, qui agit dans beaucoup de cas en son nom et tranche toutes les questions qui ne sont pas assez importantes pour nécessiter l'examen du ministre. Le sous-secrétaire d'Etat assume également la direction administrative du Département d'Etat. Viennent ensuite quatre sous-secrétaires d'Etat adjoints, dont chacun dirige une branche du Département d'Etat. La branche consulaire et la branche commerciale sont les plus intéressantes. Un des personnages de premier plan du Département d'Etat est enfin le conseiller légal, dont le poste équivaut à celui du conseiller diplomatique du Foreign Office. Il rédige et interprète les traités, les protocoles et les accords internationaux signés par le Département d'Etat et s'occupe de tous les différends qui, du point de vue légal, peuvent surgir de ces documents en ce qui concerne les droits et le traitement des ressortissants américains à l'étranger.

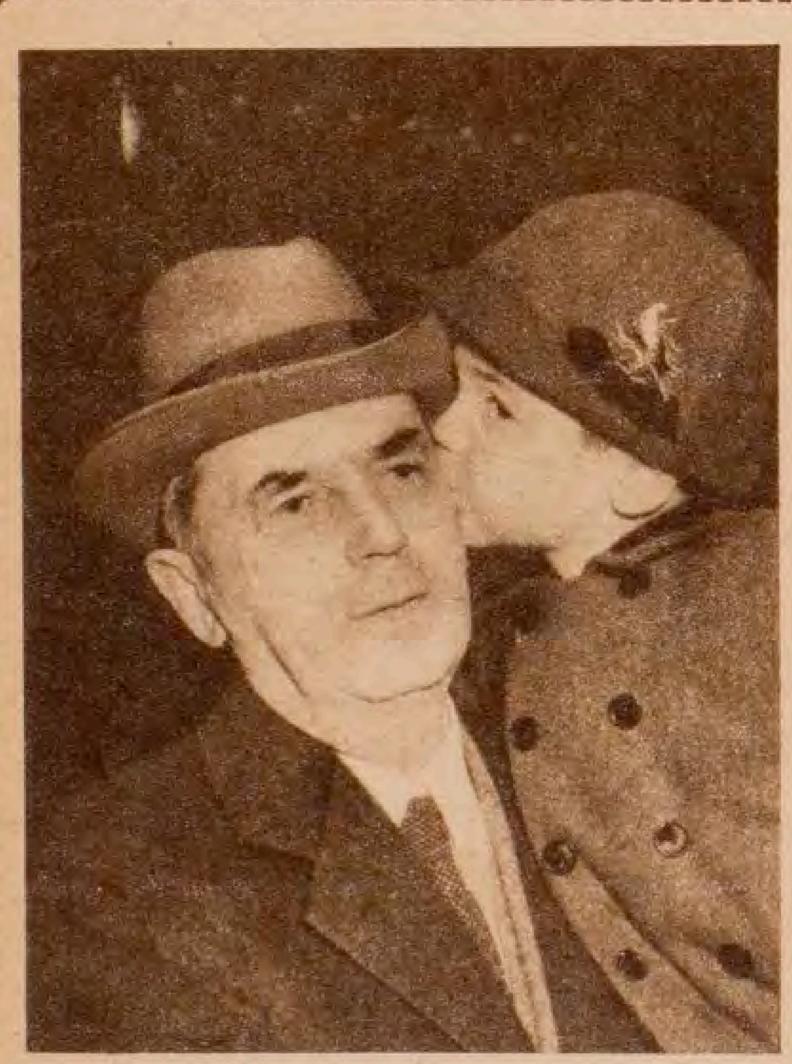
Le Département d'Etat a à son service un grand nombre de techniciens spécialisés chacun dans la politique d'un pays ou d'un continent déterminé. Il compte six grandes subdivisions : celle des affaires mexicaines, celle de l'Amérique latine, celle de l'Europe occidentale, de la Grande-Bretagne et de l'Empire britannique, celle de l'Europe orientale, celle du Proche-Orient et celle de l'Extrême-Orient.

Toute décision, avant de revêtir un caractère définitif, doit être soumise à l'approbation d'un organisme spécial, appelé Comité d'Examen et de Coordination, lequel s'assure que les intérêts et les obligations des Etats-Unis ont été pris en considération et contribue, de la sorte, à maintenir la continuité de la politique extérieure américaine.

Le Secrétaire d'Etat américain est actuellement M. Cordell Hull qui, âgé de soixante-neuf ans, est certainement, après le président Roosevelt, la personnalité politique la plus importante des Etats-Unis. A son poste depuis huit ans, M. Cordell Hull ne se contente pas de diriger la politique extérieure américaine. Il incarne cette politique et l'évolution de ses propres idées coïncide avec celle des principes sur lesquels se fondent les relations extérieures des Etats-Unis. Longtemps, M. Cordell Hull fut un isolationiste et un pacifiste, partisan par surcroît d'un désarmement international. Mais les événements ayant dicté aux Etats-Unis leur attitude, M. Cordell Hull est le plus ardent partisan de l'aide à la Grande-Bretagne.



Lord Halifax fut choisi par M. Churchill pour représenter la Grande-Bretagne à Washington. Au moment de sa nomination, lord Halifax était ministre des Affaires Etrangères. C'est dire l'importance de sa mission. Lord Halifax fut reçu dès son entrée dans les eaux territoriales américaines par M. Roosevelt. Geste unique qui explique les relations étroites qui unissent Londres à Washington, les deux remparts de la Démocratie dans le monde.



Lorsque le président Roosevelt voulut envoyer un ambassadeur auprès du maréchal Pétain, il eut recours au général Pershing, mais le vieux soldat américain s'excusa sur le conseil de ses médecins. C'est alors que le Président choisit l'amiral Leahy qui, à l'œuvre, s'est montré aussi énergique qu'avisé. Ses interventions firent souvent crouler les plans des « collaborateurs » de la clique Laval.



M. J. G. Winant, ancien directeur général du bureau du Travail de la S.D.N., un homme qui connaît à fond les affaires européennes, fut nommé par M. Roosevelt, ambassadeur à la Cour de St James. Comme M. Stimson et le colonel Knox, M. Winant est un républicain rallié à la politique rooseveltienne. M. Winant fut reçu dans un port, à son arrivée en Angleterre, par le roi George en personne.

II LA BATAILLE DIPLOMATIQUE

Les Etats-Unis étant un pays neutre, on compte à Washington, la capitale, des représentants diplomatiques de tous les pays du monde, y compris ceux actuellement occupés par l'Allemagne. Cet état de choses crée, d'une part, et ainsi que nous allons le voir, une situation paradoxale. Il donne, de l'autre, lieu à une véritable bataille diplomatique, les représentants de chaque bloc en présence s'efforçant de supplanter l'autre dans les sympathies des Etats-Unis et se soumettant mutuellement à une surveillance de tous les instants.

Etant donné la situation qui se produit toutes les fois que les diplomates étrangers accrédités à Washington se trouvent réunis, les autorités réduisent, dans la mesure du possible, les occasions qu'ils peuvent avoir d'être ensemble. Jusqu'à la déclaration de la guerre, le président Roosevelt donnait chaque hiver à la Maison-Blanche, à l'intention des diplomates étrangers, un dîner suivi d'un bal auxquels assistaient, de tradition, près de cinq cents représentants des puissances. Durant le premier hiver de la guerre, le dîner fut supprimé, le président ayant jugé qu'il ne pouvait faire asseoir à la même table les représentants de puissances ennemies. Seul le bal fut maintenu. Il est cependant assez difficile de penser que, la guerre continuant et la neutralité américaine se prolongeant, le président Roosevelt puisse rompre entièrement avec les traditions et s'abstenir de réunir, même une fois l'an, les diplomates étrangers accrédités auprès de lui. D'autre part, il y a les cérémonies et manifestations officielles auxquelles les représentants des puissances ne peuvent s'empêcher d'assister et qui donnent lieu à des situations d'autant plus curieuses que le protocole traditionnel exige, par exemple, que l'ambassadeur du Japon soit assis aux côtés de celui de Chine.

Il suffit d'imaginer un instant une réception de diplomates étrangers à la Maison-Blanche pour se faire une idée des problèmes qui se posent et aux représentants des puissances et aux directeurs du protocole américain. Dans les vastes salons du premier étage que des lustres innombrables éclairent de mille feux, des dizaines de diplomates en grande tenue vont, viennent, bavardent. L'ambassadeur de Grande-Bretagne, lord Halifax, coudoie le chargé d'affaires d'Allemagne, le Dr Thomsen, et l'ambassadeur d'Italie, le prince Colonna. L'ambassadeur du Japon se trouve mêlé à un groupe dont un des membres est justement l'ambassadeur de Chine à Washington. Au buffet, les ministres des pays occupés, celui de Tchécoslovaquie — le Dr Hurban — celui de Norvège, celui de Danemark, celui de Belgique, celui des Pays-Bas ou de Pologne, se heurtent à un groupe de diplomates faisant partie du personnel des ambassades de l'Axe. Certes, les diplomates sont en mesure de se tirer de ces situations difficiles en s'abritant derrière le masque officiel auquel ils ont recours dans les grandes circonstances. Il n'en reste pas moins que de véritables cas de conscience se posent pour eux. Prenons, par exemple, le cas de M. Henri Haye, ambassadeur de France à Washington. Vers qui peut-il se tourner ? A qui peut-il sourire ? A l'ambassadeur de Grande-Bretagne ? Au chargé d'affaires d'Allemagne ? A l'ambassadeur d'Italie ?

Pour ce qui est de la surveillance discrète mais tenace à laquelle les représentants des puissances belligérantes se soumettent mutuellement, elle s'exerce surtout durant les réunions privées au cours desquelles les invités sont moins sur le qui-vive.

Dernier aspect paradoxal de la situation des diplomates étrangers aux Etats-Unis : certaines légations ne disposent pas de l'argent nécessaire à leur entretien. C'est le cas de la plupart des légations des pays actuellement occupés. Quand les puissances que ces légations représentent ont, aux Etats-Unis, des crédits gelés, le Secrétaire d'Etat au Trésor, M. Morgenthau, leur consent purement et simplement des avances sur ces fonds. Dans le cas contraire, le gouvernement américain défraye les légations sur ces propres réserves. La France est, à l'heure actuelle, le pays qui a les plus importants crédits gelés aux Etats-Unis. Tous les trimestres, M. Morgenthau avance à M. Henri Haye, sur justificatif, les sommes nécessaires à l'entretien de l'ambassade et au paiement du personnel.

CES HOMMES DIRIGENT L'ÉCONOMIE DE GUERRE AMÉRICAINE



CORDELL HULL est l'ami et le bras droit du président Roosevelt. Il fut le véritable promoteur de la loi du « prêt et bail ». Pendant 45 ans, il combattit pour le désarmement et la paix. Mais lorsqu'il se rendit compte que Hitler était une menace pour le monde, il devint le champion de l'aide totale aux démocraties. Sa voix est écoutée dans le monde à l'égal de Roosevelt ou de Churchill.



WILLIAM S. KNUDSEN est le grand organisateur de la production de guerre américaine. Son slogan est fait d'un mot : « rapidité ». Arrivé en Amérique il y a 40 ans, avec six dollars en poche, William Knudsen est parvenu, grâce à sa ténacité, au faîte de la puissance industrielle. Dans ses mains l'industrie américaine travaillera sans arrêt pour les démocraties.



HENRY MORGENTHAU est le chancelier de l'Echiquier américain. C'est lui qui tient la bourse de l'Etat. C'est lui, aussi, qui finance et le réarmement américain et l'aide aux Alliés. Morgenthau est le fils d'un autre Henry Morgenthau — encore vivant — qui fut ambassadeur en Turquie durant l'autre guerre. Il est aussi convaincu que Roosevelt de la nécessité d'une aide totale aux Alliés.



HENRY LEWIS STIMSON, comme Knox, est un grand républicain. Il a pour son successeur, Cordell Hull, la plus grande estime. Bien qu'ayant attaqué le président Roosevelt, Stimson accepta de faire partie du cabinet dès que Roosevelt lui eut offert le portefeuille de la Guerre. C'est sur ses épaules que repose la lourde charge d'armer l'Amérique et d'assurer du matériel de guerre aux Alliés.



HARRY HOPKINS est l'homme de confiance par excellence du président Roosevelt. Avocat, il ne fit presque jamais de politique, mais Roosevelt apprécie en lui le jugement clair et précis, l'esprit froid d'où l'émotion est bannie. Envoyé en Angleterre, il revint avec un rapport d'expert qui influença beaucoup la politique américaine.



Le COLONEL FRANK KNOX fut l'adversaire le plus farouche, le plus résolu, du président Roosevelt. Bien avant Wendell Willkie, il avisa l'Amérique que la guerre de l'Angleterre était sienne. Ce républicain éprouvé accepta le portefeuille de la Marine dans le cabinet du démocrate Roosevelt parce qu'il estimait que tel était son devoir. Il fut le principal artisan de la cession des 50 destroyers.

L'ARSENAL DE LA DEMOCRATIE

Par la loi du "prêt et bail", les Etats-Unis se sont engagés à devenir l'arsenal des Démocraties. Que faut-il attendre de l'aide américaine dans les domaines militaire, naval et aérien ? C'est ce que nous allons voir dans les pages qui suivent.

1 LA LOI DU "PRET ET BAIL"

L'Américain vit de « slogans ». Vous connaissez ces phrases courtes et directes qui décrivent un homme, une politique, une époque, aussi bien qu'un produit alimentaire ou un parfum. Rien ne captive davantage l'Américain moyen qu'un bon « slogan ».

Il en a fallu, et de nombreux, au cours de la campagne qui, à travers les vicissitudes de la guerre, a conduit les Etats-Unis de l'isolationisme à la collaboration la plus complète avec les Démocraties.

Lorsque la guerre éclata en Europe, l'opinion américaine était persuadée que l'Angleterre et la France remporteraient la victoire. Pour eux, comme pour la France d'ailleurs, la ligne Maginot était infranchissable et les Etats démocratiques ayant, grâce à leurs Empires coloniaux, des ressources inépuisables, possédant la maîtrise des mers, asphyxiant l'Allemagne par le blocus, ils devaient finir par l'emporter.

Ce fut l'époque du « Neutrality Act ».

Et « Neutrality » fut le slogan à la mode, l'Américain craignant que n'importe quelle sorte d'aide aux Alliés, vers lesquels allaient néanmoins ses sympathies, ne l'entraînât dans la guerre.

Il faut dire que le « Neutrality Act » avait été voté bien avant la guerre, sous l'influence des isolationistes. Tout Etat en guerre n'avait plus droit aux fournitures américaines. Et il arriva que le Japon, qui considérait la guerre de Chine comme un simple « incident », put continuer, pendant longtemps, à s'approvisionner en Amérique, puisqu'il n'était pas en guerre...

Pour comprendre la mentalité américaine, il faut avoir vécu en Amérique. Cette immense république est composée d'Etats indépendants, séparés les uns des autres par des distances énormes. Ce qui se passe à New-York et dans les Etats de l'Est ne saurait avoir qu'une maigre influence dans les grandes superficies agricoles du Michigan et du Montana, de l'Ohio, du Nebraska. Chacun de ces Etats vaque à ses propres occupations.

Mais le président Roosevelt voyait loin. Ses collaborateurs les plus immédiats, surtout Cordell Hull et Sumner Welles, étaient d'accord avec lui : la politique qui consistait à regarder et laisser faire profitait à Hitler.

L'Amérique étant une démocratie, ses dirigeants ne pouvaient donc manœuvrer à leur guise. Il fallait préparer l'opinion à une aide plus efficace, plus consistante en faveur des Alliés.

Les élections présidentielles allaient avoir lieu. Il ne fallait donc pas heurter de front les isolationistes, encore puissants partout. D'ailleurs, ni l'opinion publique, ni la presse, ni l'industrie américaines n'avaient encore été mobilisées. Il fallait le faire avec tact et mesure, autrement on risquait gros.

La mobilisation se fit en premier lieu dans la presse : le « New-York Times », le « Chicago Tribune », le « Chicago Daily News », le « San-Francisco Herald » et d'autres encore, oubliant le « New Deal » et la politique intérieure américaine, réveillèrent l'opinion. « Le danger est à nos portes », écrivit le « New-York Times ». Et ce devint là un autre « slogan » que les Américains comprirent aussitôt...

Entre temps, suivant le système en honneur en Amérique, le Président envoyait en Europe des émissaires personnels, pour le renseigner. Le voyage de M. Sumner Welles le décida à adopter une politique plus hardie.

Elle se traduisit par la nomination de deux grands chefs du parti républicain comme membres de son cabinet. M. Stimson fut placé à la tête du ministère de la Guerre et M. Frank Knox se vit confier le portefeuille de la Marine. Cela donna au ministère un cachet d'union nationale, bien que les deux ministres eussent été désavoués par leur parti, adversaire acharné de M. Roosevelt.

L'opinion, travaillée par la presse et l'administration, avait évolué. Elle passa du « Neutrality Act » au « cash and carry ». C'était là un grand pas.

Le « cash and carry » signifiait que les Etats en mesure de le faire pouvaient acheter ce qu'ils voulaient en Amérique, à la condition de payer comptant et de transporter leurs achats sur leurs propres navires. Ces stipulations égales pour tous les belligérants, en droit, ne pouvaient servir en fait (ceci se passait avant la capitulation de la France) que les Alliés, qui qui avaient la maîtrise des mers et possédaient les capitaux nécessaires pour payer en dollars les achats effectués en Amérique.

En mai dernier, cette « drôle de guerre » devint la guerre tout court. Ayant attaqué les Pays-Bas et la Belgique, les nazis contournèrent la ligne Maginot et leurs « Panzer-divizionen » envahirent la France. En juin, celle-ci capitulait, laissant la Grande-Bretagne seule sur les divers champs d'opérations, contre l'Allemagne et l'Italie — car, à la veille de la défaite française, Mussolini était entré en guerre...

Ce fut là un événement capital pour les Etats-Unis, qui se réveillèrent en sursaut. Le danger nazi n'était pas aussi loin qu'ils l'avaient cru. Si l'Angleterre était vaincue, si elle était obligée de livrer sa flotte à Hitler vainqueur, qu'arriverait-il ? Le planteur du lointain Arizona, l'homme d'affaires de Saint-Louis ou de Chicago, le financier de New-York, l'ouvrier de Detroit, tous ces gens, généralement si différents les uns des autres, se mirent à penser de façon identique, d'autant plus que la Maison-Blanche et les collaborateurs immédiats du président Roosevelt, s'étant rendu compte du changement survenu dans l'opinion publique, usèrent de tous les moyens pour renforcer ce mouvement d'opinion, et un nouveau slogan naquit : « All help, except war. » (Toute l'aide possible, sauf la guerre.)

C'est sur ce slogan que se fit la campagne électorale. Entre Roosevelt et Willkie, ce fut à qui promettrait le plus d'aide à l'Angleterre, « hormis la guerre ». Devant la politique extérieure identique des deux hommes, les Américains préférèrent ne pas changer de dirigeant et le président Roosevelt fut réélu.

Avec un Congrès solidement démocrate derrière lui, avec une opinion publique nettement en faveur de la Grande-Bretagne, le Président, qui avait envoyé plusieurs émissaires en Angleterre, dans le Proche-Orient, en Europe continentale, pour le renseigner sur la situation véritable, put aller de l'avant.

L'Institut « Gallup » indiquait que 71 % de la population américaine était pour une aide totale à l'Angleterre, une aide sans restriction, quoi qu'il en coûtât. Nous étions déjà bien loin du « Neutrality Act » et même du « cash and carry » !...

L'aide totale à l'Angleterre devait prendre la forme du « lease and lend bill ».

Par cette loi, le président Roosevelt est autorisé à transférer à tout Etat attaqué — et non pas seulement à la Grande-Bretagne — tout le matériel de guerre qui n'est pas absolument nécessaire à la défense des Etats-Unis. Ce transfert est effectué sans contre-partie, le matériel demeurant la propriété nominale du gouvernement américain auquel il devra être rendu après la guerre. Et par extension, le gouvernement américain peut transférer aux nations qui se défendent des navires marchands, des produits alimentaires, des matières premières, etc.

Entre temps, la collaboration entre les pays anglo-saxons était devenue plus intime par suite de la cession à bail à l'Amérique, des bases militaires — surtout aériennes — dans les possessions britanniques de l'hémisphère occidental.

Aujourd'hui, après des péripéties nombreuses, le « lend and lease act » (loi de prêt et bail) est en vigueur. Les Etats-Unis travaillent à plein rendement pour devenir l'arsenal des Démocraties. Le président Roosevelt, en vertu des pouvoirs qui lui sont conférés, a décrété, à la suite des victoires britanniques en Afrique Orientale, que la mer Rouge n'était plus zone de guerre, et que les navires de commerce américains pouvaient s'y rendre en toute sécurité. Et l'on discute, en ce moment, s'il est nécessaire de faire convoyer jusqu'en Europe, par des navires de guerre américains, les bateaux transportant du matériel de guerre à la Grande-Bretagne...

D'ailleurs, un nouveau slogan est né : « War if necessary ! » (La guerre s'il le faut !)

② L'U.S.A., LE PAYS LE PLUS RICHE D

Le voyageur qui débarque pour la première fois aux Etats-Unis est saisi par l'expression de puissance qui se dégage du pays. Depuis les gratte-ciel de New-York, en passant par le pont suspendu de Brooklyn, jusqu'au métro, tout respire la force. La population elle-même se compose d'êtres sains, athlétiques, fiers et sûrs d'eux-mêmes.

En poussant vers l'intérieur, c'est la même impression que l'on recueille. Dans les vastes plaines pousse tout ce qu'une nature, généreuse jusqu'à la prodigalité, a semé. Le blé et le maïs dans les vastes Etats du Middle-West, les fruits, les légumes sur la côte du Pacifique, le coton au Sud.

Partout on voit des barrages, des réservoirs. Les flots du Niagara eux-mêmes ont été enchaînés pour les besoins de l'industrie.

Les usines poussent autour de certains centres, où la force motrice et les facilités de transport rendent d'utiles services.

Les puits de pétrole, les mines de fer, de cuivre, de plomb, d'argent, de zinc sillonnent le territoire.

La richesse du sous-sol est telle que la puissante industrie américaine, qui dépasse largement celle de l'Europe entière, ne parvient pas à tout utiliser. On exporte du fer brut, du mercure, du zinc.

D'immenses forêts, au Nord-Ouest, donnent plus de bois que n'en sauraient consommer les 130 millions d'Américains.

Mais citons quelques chiffres. Les Etats-Unis produisent, en travaillant à plein rendement, 34% de la production mondiale de charbon, 38% de celle du fer, 30% de celle du cuivre, 50% de celle du coton et plus de 60% de celle du pétrole.

Si l'on établissait une statistique mondiale, on verrait que les Etats-Unis produisent les 20% de la bauxite, du mercure, du magnésium, de l'or et de la laine, environ les 30% du plomb, de l'argent et des phosphates, les 35% du zinc et les 80% du soufre.

En 1939, 3.732.718 automobiles sont sorties des usines américaines, sur une production mondiale de 4.779.170, soit environ les 80%.

L'Amérique a produit 327.090.000 lbs. d'aluminium, métal essentiel pour la construction d'avions, soit les 60% de la production mondiale.

Le rendement agricole est aussi riche et aussi abondant.

L'Amérique produit les 16% du blé mondial, ce qui ne l'empêche pas d'ailleurs de récolter le maïs et le coton dans les proportions respectives de 53 et 50%. C'est le pays qui produit le plus de bois dans le monde, puisque de ses forêts sortent les 43% de la production mondiale, alors que la Russie ne produit que les 14%, l'Allemagne et la France les 2% et le Japon les 4%.

Dans les abattoirs de Chicago on abat, tous les jours, 100.000 bœufs, un demi-million de porcs, autant de moutons. Cette viande, mise en conserve, nourrit une bonne partie du monde...

Le blé et le maïs sont cultivés dans ce que les Américains appellent le « corn belt », territoire compris entre l'Atlantique et les montagnes Rocheuses, et limité au sud par les fleuves Tennessee et Arkansas.

Les fruits se trouvent surtout dans les régions des Grands-Lacs pour les pommes, en Californie pour les poires, les pêches et les abricots, en Floride pour les oranges et les bananes.

L'industrie laitière est très développée, surtout dans les régions du centre, dans les Etats de Michigan et du Wisconsin.

Le tabac pousse en Virginie, et son industrie emploie des centaines de milliers d'ouvriers.

Le coton, lui, croît au Sud, dans les Etats d'Alabama, de Louisiane, de la Nouvelle-Orléans, du Missisipi, etc.

Passons maintenant au sous-sol : les produits pétroliers se trouvent au Texas, dans l'Arkansas, dans l'Indiana, etc.

Le minerai de fer est répandu dans le sous-sol des Etats d'Illinois, de l'Ohio, du Wisconsin (dans les environs de Chicago, de Milwaukee, de Cleveland, etc.).

On trouve le cuivre près des lacs Supérieurs et dans les Rocheuses, le plomb dans l'Etat d'Ohio, l'or et l'argent en Californie, au Colorado, à Montana et dans Alaska.

C'est un monde que l'Amérique, un monde qui se suffit à lui-même et qui aurait suffi à beaucoup d'autres peuples, si dans la vieille Europe il ne s'était trouvé des dictateurs pour troubler la paix de l'univers.

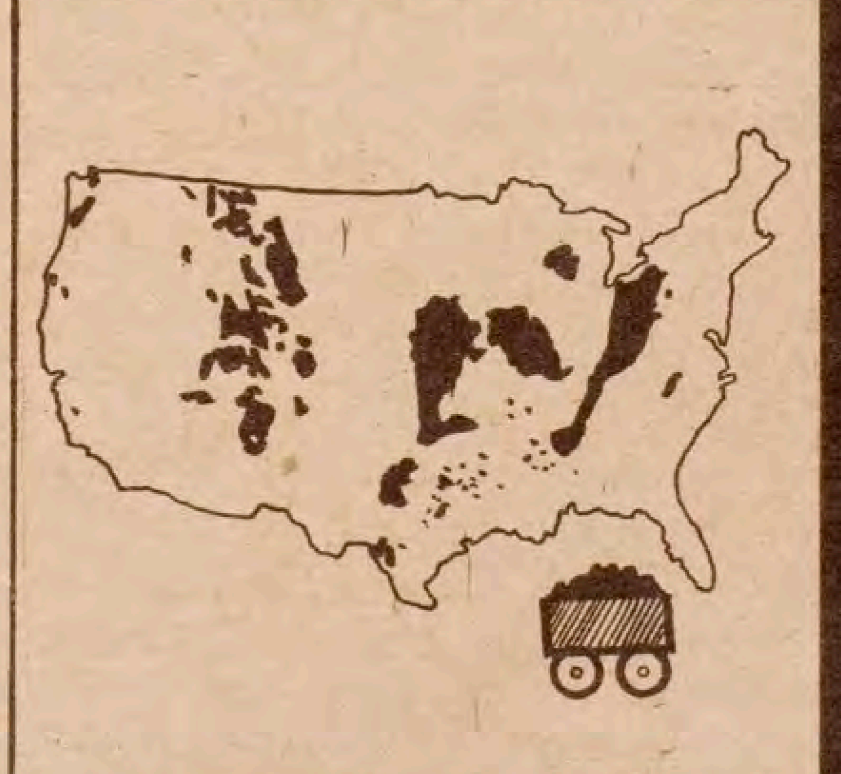
Le poids de ce monde américain se fera sentir ; et, inéluctablement, il finira par l'emporter. On ne lutte pas contre une telle force, latente et active à la fois...



PETROLE — Pour le pétrole, la supériorité américaine est écrasante. Des puits des Etats-Unis on retire 62 % du pétrole mondial contre 10 % pour la Russie. Ni la Grande-Bretagne, ni la France, pas plus que l'Allemagne, l'Italie ou le Japon ne produisent du pétrole.



COTON — Dans les champs américains on récolte 50 % de la production mondiale de coton. Parmi les grandes puissances, seule la Russie cultive cette plante. Sa récolte est de 3 %. Ni la Grande-Bretagne, ni la France, ni l'Allemagne, ni le Japon ne produisent du coton.



CHARBON — Les Etats-Unis produisent plus de charbon que la Grande-Bretagne. Leur production est de l'ordre de 34 % du total mondial contre 19 % à la Grande-Bretagne, 14 % à l'Allemagne, 8 % à la Russie, 3 % à la France, autant au Japon et 1 % à l'Italie.



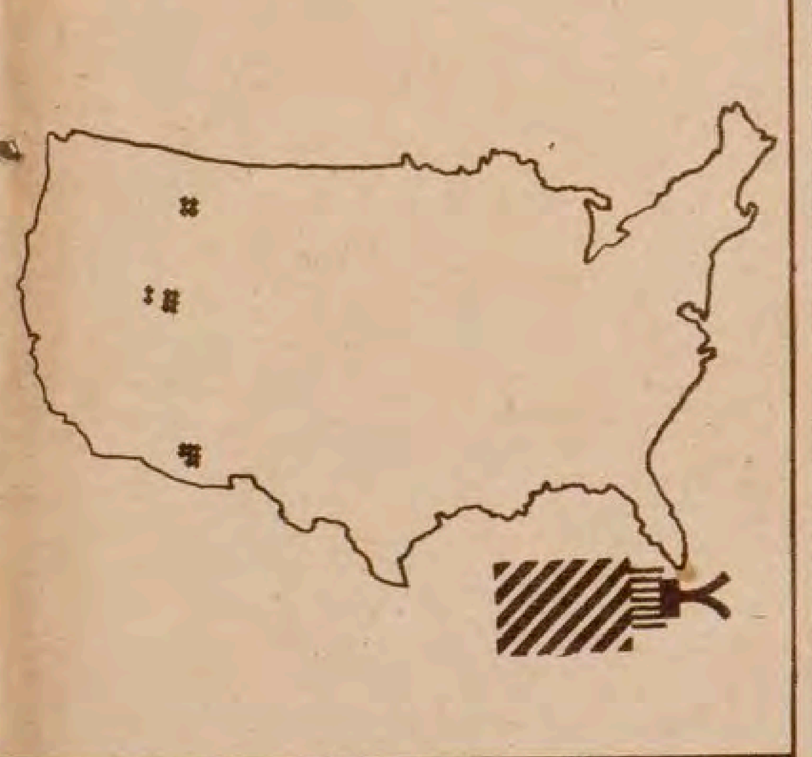
FER — La production du fer en Amérique est de 29 % du total mondial. Ce chiffre dépasse de loin celui du principal producteur européen, la France qui produit 19 %, la Russie 11 %, la Grande-Bretagne 6 %, l'Allemagne 4 %, le Japon et l'Italie qui ne produisent presque rien.



U MONDE



BLE — Les Etats-Unis sont avec le Canada le grenier du nouveau monde. L'Amérique produit 16 % de la récolte mondiale de blé, contre 29 % pour l'U.R.S.S., 1 % pour la Grande-Bretagne, 4 % pour l'Allemagne, 6 % pour la France, 5 % pour l'Italie et 1 % pour le Japon.



CUIVRE — Le sous-sol des Etats-Unis produit 32 % du cuivre mondial. Le Japon vient ensuite parmi les grandes puissances avec 5 %, suivi de la Russie avec 2 %, de l'Allemagne 2 %, alors que la France, l'Angleterre et l'Italie se voient obligées d'importer cette matière première

③ NAVIRES, TANKS ET MUNITIONS... POUR LES ALLIES

Les Etats-Unis sont actuellement en train de construire leur flotte de guerre des «deux océans». Celle-ci, d'après M. Knox, secrétaire d'Etat à la Marine, ne sera pas terminée avant quatre ou cinq ans. Mais alors qu'en septembre dernier il n'y avait en construction que 800.000 tonnes de navires de guerre, ce chiffre a passé à plus de 2 millions de tonnes en mars dernier à la suite des crédits massifs votés par le Congrès. A l'heure actuelle, le département de la Marine dispose d'un crédit déjà voté de 1.492.542.612 dollars. Et il demande un crédit extraordinaire de 4 milliards de dollars, au cours des deux ans à venir.

Depuis la dernière guerre, l'industrie de l'acier ne travaillait qu'à 45 à 55 % de son rendement total. Mais elle emploie aujourd'hui 3 millions et demi d'hommes et donne un rendement de 99 % de sa capacité de production.

A l'heure actuelle, suivant les statistiques officielles américaines, les aciéries des Etats-Unis produisent 80 millions de tonnes d'acier par an, contre 16 millions à l'Allemagne et 12 millions à la Grande-Bretagne. Cette capacité de production américaine a été considérablement augmentée du fait de l'agrandissement des usines existantes et de la création de nouvelles, soit avec l'aide du gouvernement américain, soit pour compte des autorités britanniques.

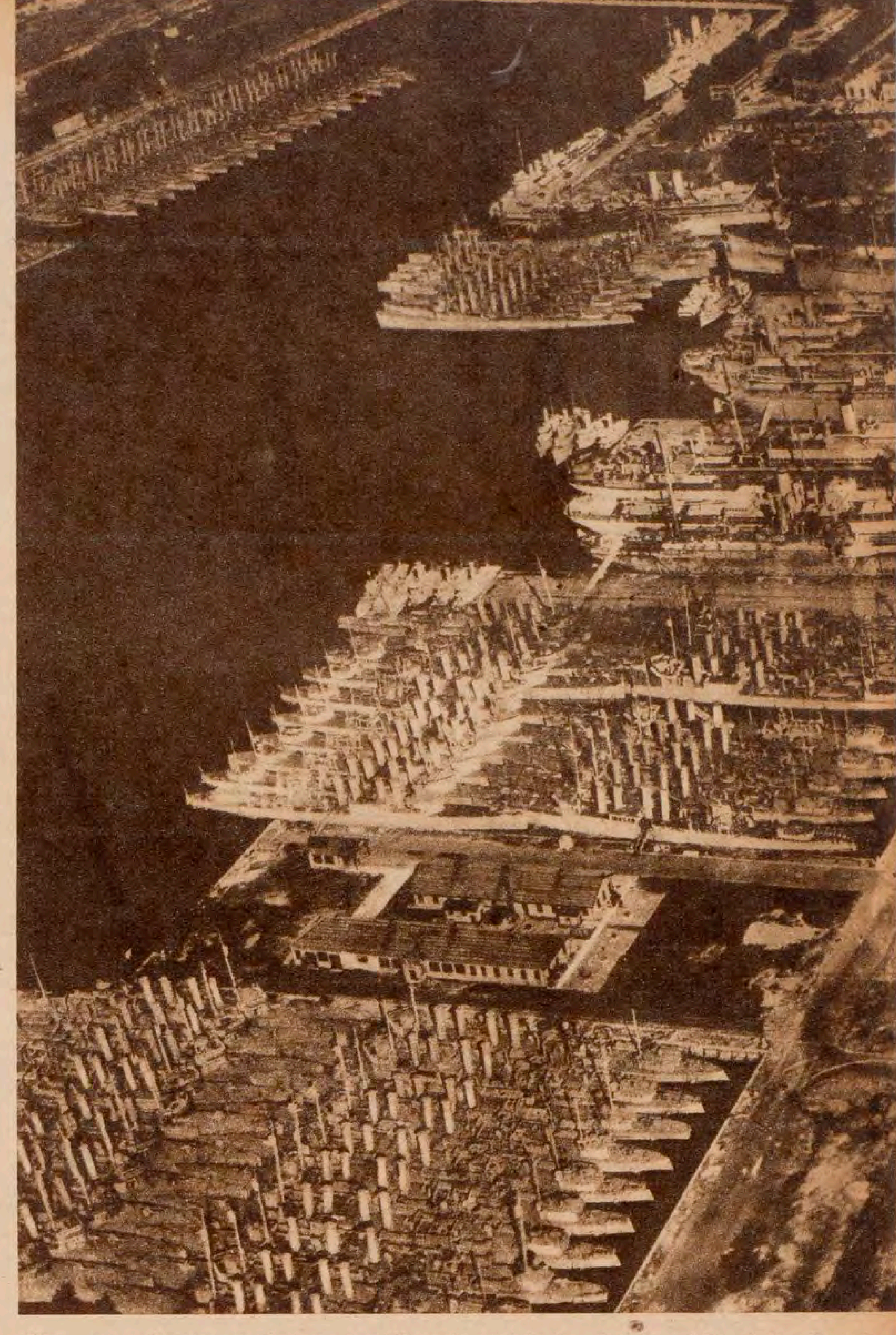
Mais qu'a fait l'Amérique pour la Grande-Bretagne jusqu'ici ?

Elle lui a cédé 50 destroyers remis à neuf et qui ont déjà fait de l'utile besogne. Elle lui a transféré également dix navires garde-côtiers très rapides, très utiles pour la chasse aux sous-marins. Elle se propose bientôt de lui remettre, en vertu de la loi du « prêt et bail », 20 autres contre-torpilleurs.

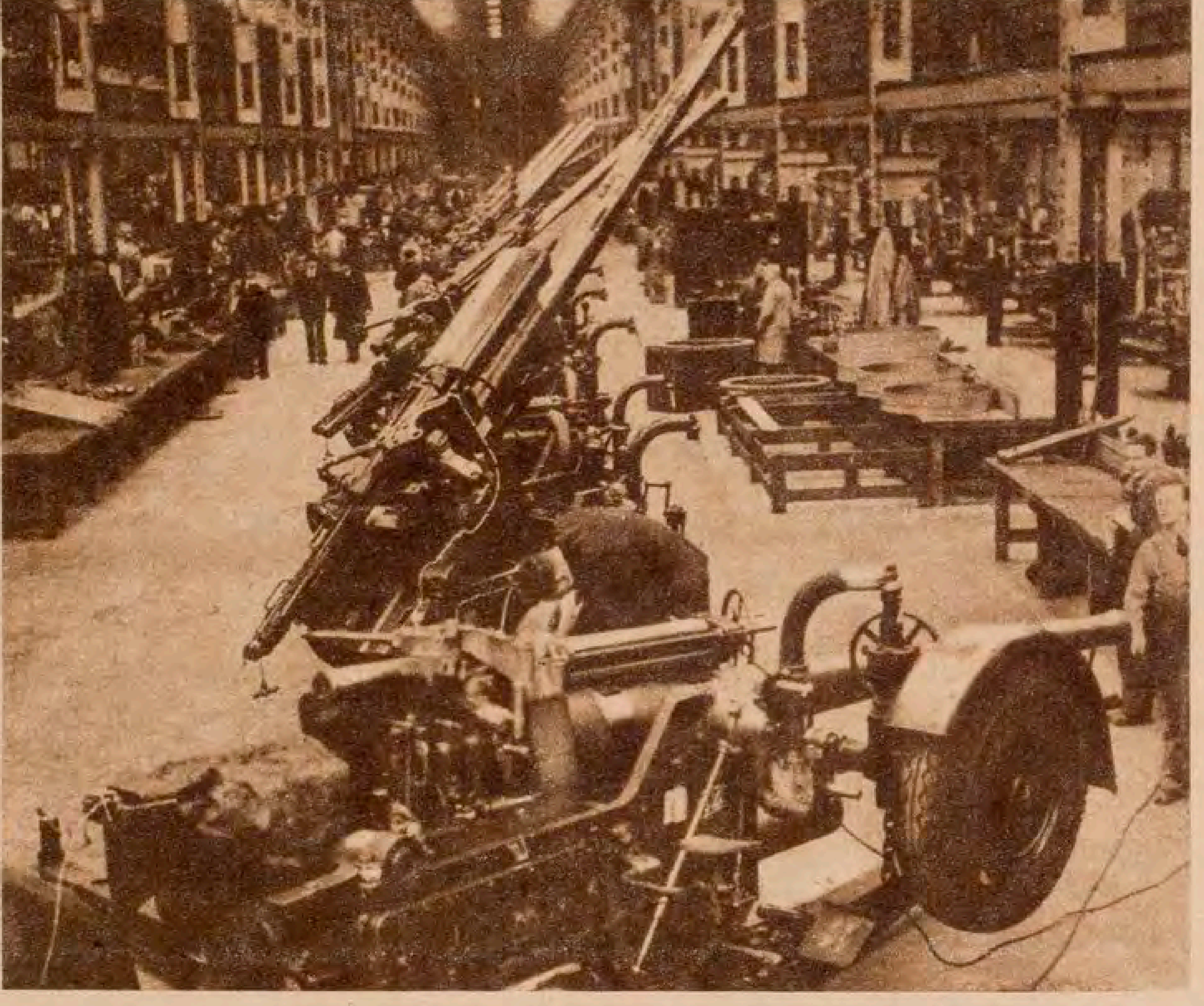
Le département de la Marine a mis ses chantiers à la disposition des navires de guerre britanniques pour toutes les réparations dont ils pourraient avoir besoin. Déjà plusieurs bâtiments de guerre anglais ont profité de cette offre. D'ailleurs, il a été clairement stipulé que ces réparations doivent être faites avant toutes les autres, même avant celles de la marine de guerre américaine.

A l'heure actuelle, suivant le « New York Journal of Commerce », les Etats-Unis sont en train de construire 500 cargos pour compte de l'Angleterre. Et en admettant que ce programme naval exige deux ans, cela fait 250 navires par an, ce qui représente la moitié du total que les sous-marins et les avions nazis pourraient détruire, si la bataille de l'Atlantique se poursuivait avec la même intensité.

Dans le domaine des bâtiments de guerre, l'Amérique est occupée par la construction de sa propre double flotte. Mais elle a déjà livré à l'Angleterre un certain nombre de « mosquito boats » qui sont utiles non seulement pour la lutte contre les sous-marins, mais aussi pour l'attaque contre les convois ennemis. Ces navires de 20 mètres jaugeant 32 tonnes peuvent être construits à la vitesse de 50 par mois. Ils sont armés de torpilles, de mitrailleuses et peuvent lancer des charges sous-marines. Leur vitesse dépasse celle des contre-torpilleurs et va de 40 à 50 nœuds par heure. A l'heure actuelle, l'Angleterre possède plus de 200 de ces vedettes-torpilles.



Cinquante destroyers (contre-torpilleurs) américains furent cédés à la Grande-Bretagne il y a quelque temps. Ces unités sont déjà en service et protègent efficacement les convois. Mais l'Amérique a beaucoup d'autres de ces navires légers et rapides dont l'action contre les sous-marins est si efficace. Cette photo aérienne montre la force de la marine américaine en unités légères.



Les canons en nombre sans cesse croissant sortent des usines américaines : pièces d'artillerie lourde, canons légers ou antiaériens, mortiers de tranchées, etc. Des centaines de milliers d'ouvriers spécialisés s'occupent de la fabrication des pièces qui sont ensuite assemblées dans d'autres ateliers, comme cette usine où l'on monte les canons antiaériens.

Suivant les statistiques de la S.D.N., la capacité industrielle de l'Amérique est, en temps normal, de 220% plus forte que celle de l'Europe continentale. En Europe, les deux nations les plus puissantes, industriellement parlant, sont la Grande-Bretagne et l'Allemagne, mais les bombardements aériens intensifs ont dû réduire, réciproquement, leur production. L'Amérique, par contre, travaille à plein rendement.

Nous arrivons au domaine de la production des canons, des tanks, des munitions.

Cent vingt usines travaillent déjà à la fabrication d'armes légères et lourdes. On estime, dans les milieux compétents, que les Etats-Unis pourront fabriquer en 1942 quelque 10.000 tanks de 25 à 30 tonnes, et une quantité bien supérieure de tanks légers. Si l'on songe que l'Allemagne n'avait, au cours de la bataille de France, que 4.000 tanks, on se rend compte de la supériorité écrasante que vont avoir les démocraties ! Parmi ces lourds engins de guerre, le plus important est, peut-être, le tank-amphibie de 25 tonnes qui peut traverser aussi bien un bras de mer que les escarpements les plus durs. Ces tanks seront, sans doute, utilisés non seulement dans les actions offensives sur les champs de bataille éloignés, mais aussi, lorsque le moment sera venu, pour envahir l'Europe continentale.

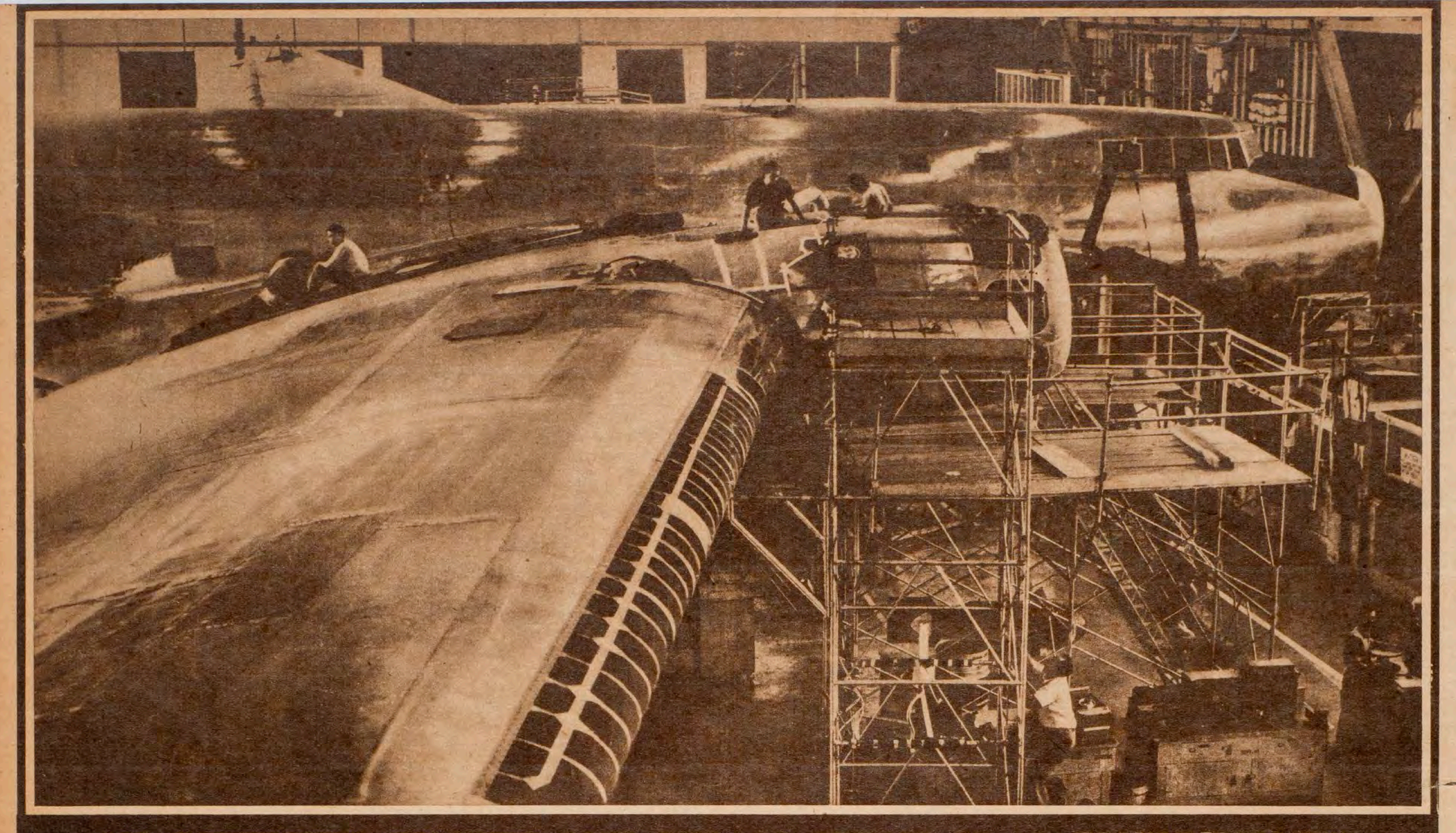
Enfin, pour les canons et les munitions, non seulement les usines existantes travaillent nuit et jour, mais de nouvelles fabriques, dont quelques-unes pour compte du gouvernement britannique, viennent d'être créées.

Il y a lieu de souligner qu'alors que les Etats-Unis produisent plus de 80 millions de tonnes d'acier par an, tous les pays de l'Axe, le Japon compris, et les pays dominés par l'Allemagne, sans oublier la France occupée et non occupée, ne produisent que 40.160.000 tonnes.

Or, alors que la production américaine tend à s'intensifier, celle de l'Europe, par suite de la guerre, des bombardements, du manque de main-d'œuvre spécialisée, a diminué considérablement.



Jour et nuit les usines d'armes et de munitions travaillent. Les machines vrombissent, les ouvriers se penchent sur elles, le fer coule dans les hauts fourneaux. On produit de l'acier pour les armes, on produit de la poudre pour les munitions. Les fabriques qui travaillent 24 heures par jour, telle cette aciérie de Pittsburg, illuminent, le soir, toute la campagne avoisinante. Elles forgent les armes de la victoire finale.



LES FORTERESSES VOLANTES SONT DEJA AU SERVICE DE LA GRANDE-BRETAGNE

Les forteresses volantes sont de plusieurs types. Les plus connues sont les «Bœing» qui peuvent transporter des centaines de tonnes de bombes, voler à 500 kilomètres à l'heure, avec un rayon d'action de 10.000 kilomètres, ce qui leur permettrait, le cas échéant, de quitter New-York, bombarder Berlin et rentrer à leur base. Ces avions sont cuirassés, de sorte qu'il faut beaucoup plus que la balle d'une mitrailleuse ou l'obus d'un canon antiaérien. Ces avions sont munis de quatre moteurs de 2.000 CV. D'une pointe de l'aile à l'autre, ils ont une longueur de 70 mètres environ. Leur poids en pleine charge est de 70 tonnes. Mais les «Bœing» ne sont les seuls avions du genre. Il y en a d'autres que construisent actuellement en grand nombre les usines Douglas en Californie. Ce sont les «Douglas B-19», des bombardiers possédant les mêmes qualités que les «Bœing» et connus également sous le nom imagé de «forteresses volantes». La construction d'un de ces appareils géants exige plusieurs semaines. Leurs moteurs sont fabriqués spécialement pour supporter l'usure la plus forte. D'ailleurs, même si un ou deux des moteurs devaient avoir une panne, la forteresse volante pourrait rentrer à sa base. De tels appareils, possédant une puissance et un rayon d'action aussi considérables, constituent pour la force offensive de la R.A.F. un appoint considérable.

4 LE BUT DE L'INDUSTRIE AERONAUTIQUE : 36.000 AVIONS PAR AN

Les avions américains, qui commencent à arriver en Angleterre par leurs propres moyens, après avoir traversé l'Atlantique en un temps record, sont au moins égaux et, dans certains cas, supérieurs aux avions britanniques.

L'Amérique n'a commencé à produire des avions sur une très vaste échelle qu'il y a quelques mois. En février 1941, sa production totale d'appareils de guerre s'est élevée à 972. Avant fin 1941, disent les experts, sa production mensuelle sera de l'ordre de 3.000 avions ! Jamais Hitler ne peut espérer produire plus de la moitié de ce chiffre. Et ceci sans compter la production britannique...

Les chasseurs américains envoyés en Angleterre, et qui sont entrés déjà en service, sont le « Tomahawk » et le « Mohawk ». Ce sont les « Hurricanes » et les « Spitfires » américains, mais d'un modèle plus récent encore.

L'Amérique est en train de construire pour la Grande-Bretagne des chasseurs-bombardiers très puissants : les « Boston II », qui se remarquent par un train d'atterrissage en forme de tricycle.

Le « Maryland », également un bombardier de classe, sans compter le « Martlet I », chasseur spécial chargé d'attaquer les navires en mer, sortent en nombre sans cesse croissant des usines américaines.

On a beaucoup entendu parler des quadrimoteurs « Bœing 19 ».

Ces appareils peuvent quitter New-York, bombarder Berlin et revenir à leur base. Cela démontre leur puissance et leur rayon d'action ! Ce sont des bombardiers de 70 tonnes, fortement cuirassés et puissamment armés.

La plus grande fabrique d'avions des Etats-Unis est, cependant, peu connue en Egypte. On entend beaucoup parler des Curtiss-Wright, des Bœing, des Lockheed, qui sont d'immenses centres industriels où, continuellement, on forge des armes aériennes pour la Grande-Bretagne et l'Amérique, mais ils sont dépassés, du point de vue capacité de production, capital engagé, nombre d'ouvriers employés, par la Martin Co., qui produit les chasseurs « Martin », chasseurs extra-rapides et fortement armés.

Signalons aussi la « Douglas Corporation », qui, en des temps moins troublés, produisait des avions de tourisme. Aujourd'hui, la « Douglas Corporation », qui est presque aussi importante que la « Martin », se spécialise dans les bombardiers lourds.

Il y a lieu, également, de ne pas oublier le chasseur « Hall », le premier avion entièrement construit en métal. Charles W. Hall, son constructeur, est pour ainsi dire le père de l'avion moderne. Ce fut lui qui, le premier, construisit un avion entièrement métallique avec, comme métal principal, l'aluminium. Aujourd'hui, plusieurs autres fabriques américaines, et même anglaises, emploient les procédés inventés par Hall, auxquels ils payent des droits.

Les fabriques américaines existantes travaillent à plein rendement. Mais depuis quelques mois d'autres usines sont en voie de construction, et plusieurs d'entre elles seront bientôt en plein travail. La Compagnie Curtiss-Wright annonçait, récemment, la construction d'une grande usine à Buffalo, près de New-York.

Plusieurs usines ne fabriquent que des moteurs d'avions. Par des arrangements spéciaux, les moteurs « Rolls-Royce » et d'autres machines britanniques, d'une renommée mondiale, peuvent être fabriqués en Amérique. Ainsi, en février dernier, l'industrie américaine produisit 2.600 moteurs d'avions, soit treize fois plus qu'il y a dix-huit mois.

C'est en Californie que se trouvent les plus importantes usines aéronautiques américaines. Les ateliers Lockheed sont en train de s'agrandir constamment.

Bien que seuls les milieux officiels connaissent le rendement des fabriques d'avions américaines, on dit que leur capacité de production a presque doublé au cours des derniers six mois.

Des avions, des avions, encore des avions. Les usines américaines travaillent jour et nuit à produire bombardiers, chasseurs, transports de troupes qui vont servir à la fois à défendre les Etats-Unis et à faire gagner la guerre à la Grande-Bretagne. De nouvelles usines ont été créées récemment, d'autres ont été agrandies, une fièvre de travail règne partout. C'est surtout en Californie que se trouvent les plus grandes usines d'avions. On se spécialise dans la fabrication de bombardiers géants et d'avions de chasse armés non seulement de mitrailleuses, mais aussi d'un canon. Aux usines de la Douglas Aircraft Cy, en Californie, 18.000 ouvriers travaillent 24 heures par jour à l'assemblage des bombardiers Douglas dont un certain nombre sont déjà en service dans la R.A.F.

Les protestations de l'Allemagne et de l'Italie n'ont pas empêché le gouvernement des Etats-Unis de saisir leurs navires, qui tentaient de se saborder dans les ports américains.

Les puissances de l'Axe ont multiplié, ces dernières semaines, les notes diplomatiques, parce que les Etats-Unis, en vertu du droit international, voulaient empêcher les équipages des navires de commerce nazis, ou fascistes, de les saborder dans les ports américains.

Au début de la guerre, les bâtiments allemands qui naviguaient sur les sept mers reçurent l'ordre soit de gagner des ports neutres, soit de se saborder dans le cas où ils se verraient obligés de se rendre aux unités britanniques, qui surveillent inlassablement les mers et les océans.

Plusieurs de ces navires purent gagner les ports de l'Amérique du Nord ou du Sud. D'autres cherchèrent refuge aux Indes néerlandaises — encore neutres — ou dans les colonies italiennes et portuguaises.

De leur côté, la France et la Grande-Bretagne, se rendant compte de la menace aérienne, préférèrent mettre en sécurité, dans les ports américains, leurs grosses unités de la marine marchande, véritables géants des mers, qui ne peuvent naviguer en temps de guerre, parce qu'elles constituent des cibles trop vastes pour les bombes des avions et les torpilles des sous-marins.

Le port de New-York abrita, ainsi, le « Queen Mary » et le « Normandie ». Et, aussi, le « Bremen » et le « Colombus ».

Lorsque l'Italie entra en guerre, bien qu'elle eût choisi son jour et son heure, plusieurs de ses plus grands paquebots furent pris dans la souricière du blocus et durent chercher refuge dans les ports neutres. Parmi les paquebots qui ne retourneront plus en Italie figurent le « Conte Rosso », le « Conte Biancamano », le « Conte di Savoia » de 46.000 tonnes et d'autres encore...

L'Axe ayant besoin de ses navires, tous d'ailleurs lourdement chargés de matières premières, tenta de forcer le blocus anglais. Mais il apprit, à ses dépens, que l'entreprise n'était pas facile. Au lendemain du sabordage du « Graf Spee », le « Colombus » de 32.000 tonnes (le paquebot le plus luxueux de la flotte marchande allemande après le « Bremen » et l' « Europa ») quittait les eaux américaines, pour rentrer en Allemagne. Intercepté par un navire de guerre britannique, il dut se saborder. Le « Bremen », lui, fut aperçu par un sous-marin anglais. Mais respectueux des conventions internationales, le submersible préféra laisser passer le paquebot géant plutôt que de le couler sans préavis. Ainsi le veut le sens britannique du « fair play » !

* * *

Après le vote de la loi « prêt et bail », les puissances de l'Axe sentirent que la partie était perdue pour eux, du moins en ce qui concernait l'Amérique. Elles avaient toujours espéré que les isolationistes l'emporteraient. Mais la loi accordant une aide totale aux Démocraties dissipa les illusions des dictatures. Craignant que leurs navires de commerce ne tombassent entre les mains de la Grande-Bretagne, l'Allemagne et l'Italie — par l'entremise de leurs attachés navals — donnèrent des instructions aux équipages de saborder les bâtiments. Dans de rares cas, cela fut possible, mais la police américaine eut tôt fait de mettre les saboteurs hors d'état de nuire.

L'Amérique du Sud qui, depuis la Convention de La Havane, suit une politique commune pour la défense du nouveau continent, se hâta d'adopter des mesures similaires.

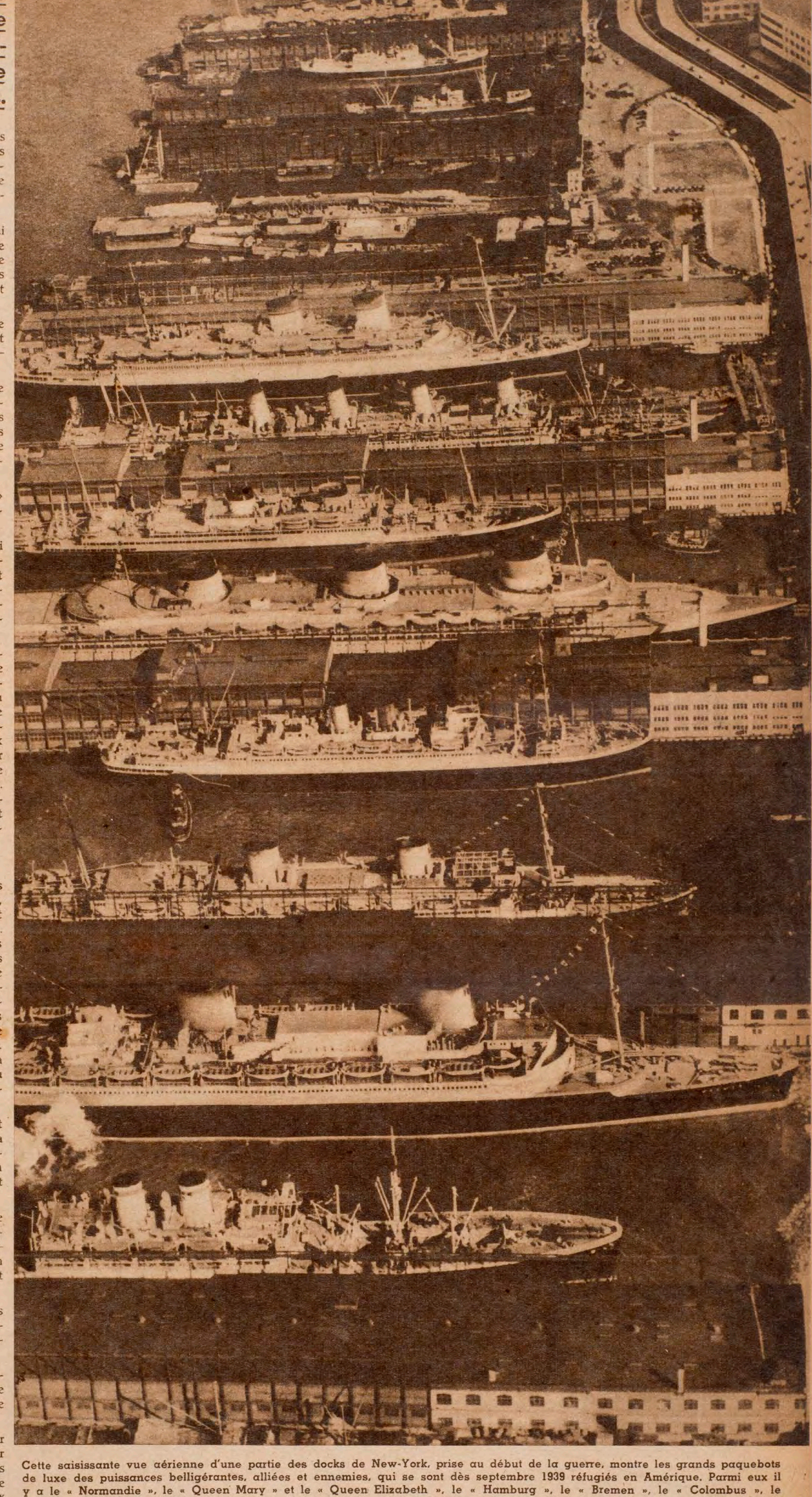
Le Mexique, dont les relations avec Washington sont devenues très cordiales, alla même plus loin. Il décréta que les huit navires de l'Axe saisis dans les ports mexicains seraient *ipso facto* transférés sous le pavillon mexicain, quitte à dédommager les armateurs au moment opportun.

Respectueux de la légalité, comme il se doit pour le chef d'une puissance démocratique, le président Roosevelt demanda au Congrès — qui les lui accordera — des pouvoirs pour agir. Dès le vote du Congrès, environ 280.000 tonnes de navires allemands et italiens viendront s'ajouter à la marine marchande alliée.

A cet apport, il y a lieu d'ajouter les 120.000 tonnes de navires yougoslaves, que le représentant diplomatique à Washington de l'héroïque Pierre II vient de transférer aux Alliés.

Si les sous-marins et les navires-pirates d'Hitler continuent à couler des bâtiments de commerce anglais, le ministère de la marine marchande trouve toujours le moyen de les remplacer.

Plus de 400.000 tonnes de navires marchands sont sur le point d'enrichir la flotte commerciale alliée. Et par un heureux hasard, il se trouve que les deux tiers de ces nouvelles acquisitions appartiennent aux puissances de l'Axe ! C'est là, n'est-ce pas, un des meilleurs cadeaux que l'Oncle Sam pouvait faire à son cousin John Bull...



Cette saisissante vue aérienne d'une partie des docks de New-York, prise au début de la guerre, montre les grands paquebots de luxe des puissances belligérantes, alliées et ennemies, qui se sont dès septembre 1939 réfugiés en Amérique. Parmi eux il y a le « Normandie », le « Queen Mary » et le « Queen Elizabeth », le « Hamburg », le « Bremen », le « Colombus », le « De Grasse », l' « Aquitania », le « Conte di Savoia », le « Conte Biancamano », le « Britannic » et d'autres paquebots géants.

Dans les ports américains : LES NAVIRES DE L'AXE SONT SAISIS

SI L'AMERIQUE ENTRAIT EN GUERRE...

... Elle pourra compter sur :

12.000.000 d'hommes bien entraînés
1.950.000 tonnes de navires de guerre
500.000 marins
30.000 bombardiers et chasseurs

Et une quantité énorme de tanks, d'autos blindées, de chars d'assaut et autres armements...

Si l'Amérique entrait en guerre ! Cette phrase, on l'a beaucoup entendue depuis le mois de mai dernier, lorsque Hitler, pour venir à bout de la France, envahit les Pays-Bas et la Belgique.

C'est qu'on se souvenait encore de ce 6 avril 1917, lorsque, répondant à l'appel du président Wilson, les représentants du peuple américain déclarèrent la guerre à l'Empire germanique, pour sauver la civilisation menacée.

Les discours que viennent de prononcer M. Cordell Hull et le colonel Knox sont symptomatiques. A Wall Street, depuis longtemps déjà, les paris au sujet d'une intervention active américaine sont ouverts.

Il est évident que l'entrée en guerre immédiate de la puissante République nord-américaine serait, du point de vue matériel et moral, un facteur considérable. Nulle puissance au monde ne saurait venir à bout d'une coalition aussi formidable que celle que représenteraient l'Empire britannique et les Etats-Unis.

Mais en 1917, il fallut quelques mois avant que le corps expéditionnaire ne débarquât en France. Et aujourd'hui la jeunesse américaine s'entraîne tout comme si le pays était en guerre. Le service militaire obligatoire a été institué, et déjà l'armée américaine a passé de 400.000 à deux millions de soldats. Les experts estiment, d'ailleurs, qu'en cas de guerre les Etats-Unis pourront appeler sous les armes 12 millions de combattants !

Cependant, le service obligatoire n'étant, comme en Angleterre, qu'une création récente, la majeure partie de ces 12 millions de soldats devra être entraînée pendant de nombreux mois. D'autant plus qu'il ne s'agit plus, aujourd'hui, pour un soldat, de savoir uniquement manier un fusil, lancer une grenade et monter à l'assaut... La guerre est devenue une affaire compliquée, nécessitant de la part des officiers et des soldats des connaissances techniques bien au-dessus de l'ordinaire.

Bien que le dernier en date des slogans américains soit : « La guerre s'il le faut », l'Amérique n'y entrera pas, croit-on, avant quelques mois, et ceci pour plusieurs raisons :

1°) Pour le moment, l'Angleterre n'a pas besoin d'hommes. Elle a fait du Royaume-Uni un bastion très puissant, défendu par plusieurs millions de soldats, qui ont besoin d'immenses stocks d'armes et de munitions. Ces armes, les usines américaines sont en train de les forger.

2°) Si l'Amérique entrait en guerre, l'aide matérielle à la Grande-Bretagne serait fatalement réduite, les Etats-Unis se trouvant alors dans l'obligation d'armer leurs propres soldats.

3°) A l'heure actuelle, la majeure partie des avions fabriqués en Amérique prend le chemin de l'Angleterre. Si l'Amérique était en guerre, ces envois diminueraient.

Mais il est, d'autre part, certain que, pour l'assaut final, l'aide américaine sera précieuse. En matériel, en hommes, en force physique et morale, en ambition, l'Amérique est riche, très riche même.

La production de guerre américaine va en s'intensifiant. Dans un an, elle sera de 200 % supérieure à celle de l'Europe entière. L'avance prise par les nazis sera rattrapée et dépassée. Les Etats-Unis, tout en armant la Grande-Bretagne, se seront eux-mêmes armés, entre temps.

Le programme d'une flotte américaine des deux océans sera en bonne voie de réalisation, de sorte que tout en surveillant les Nippons, la marine américaine sera en mesure d'aider, d'une façon sérieuse, les unités navales britanniques.

Dans le domaine de l'aviation, la force aérienne des deux puissances démocratiques aura atteint une telle supériorité que son action offensive sera irrésistible. Car il ne s'agit pas seulement d'appareils, mais aussi d'hommes bien entraînés : pilotes, artilleurs, bombardiers, observateurs.

La roue tourne. Elle tourne de plus en plus vite. Irrésistiblement, elle forge les armes qui vont gagner la guerre. Mais il ne sert à rien de faire la guerre, si l'on n'a pas une force supérieure à celle de l'ennemi. Cette force, l'Amérique la possède à l'état latent. Elle est en train de la rendre réelle et effective.

Un fait est certain, comme le disait l'autre jour une personnalité américaine du Caire : « les Etats-Unis ne peuvent tolérer de voir l'Angleterre battue par Hitler !... »

Le jour où, répondant à la voix de Roosevelt, comme il l'avait fait à celle de Wilson, il y a 24 ans, le Congrès décrétera l'état de guerre entre les Etats-Unis et les puissances de l'Axe, il pourra compter sur :

12.000.000 *d'hommes, parfaitement entraînés et équipés ;*

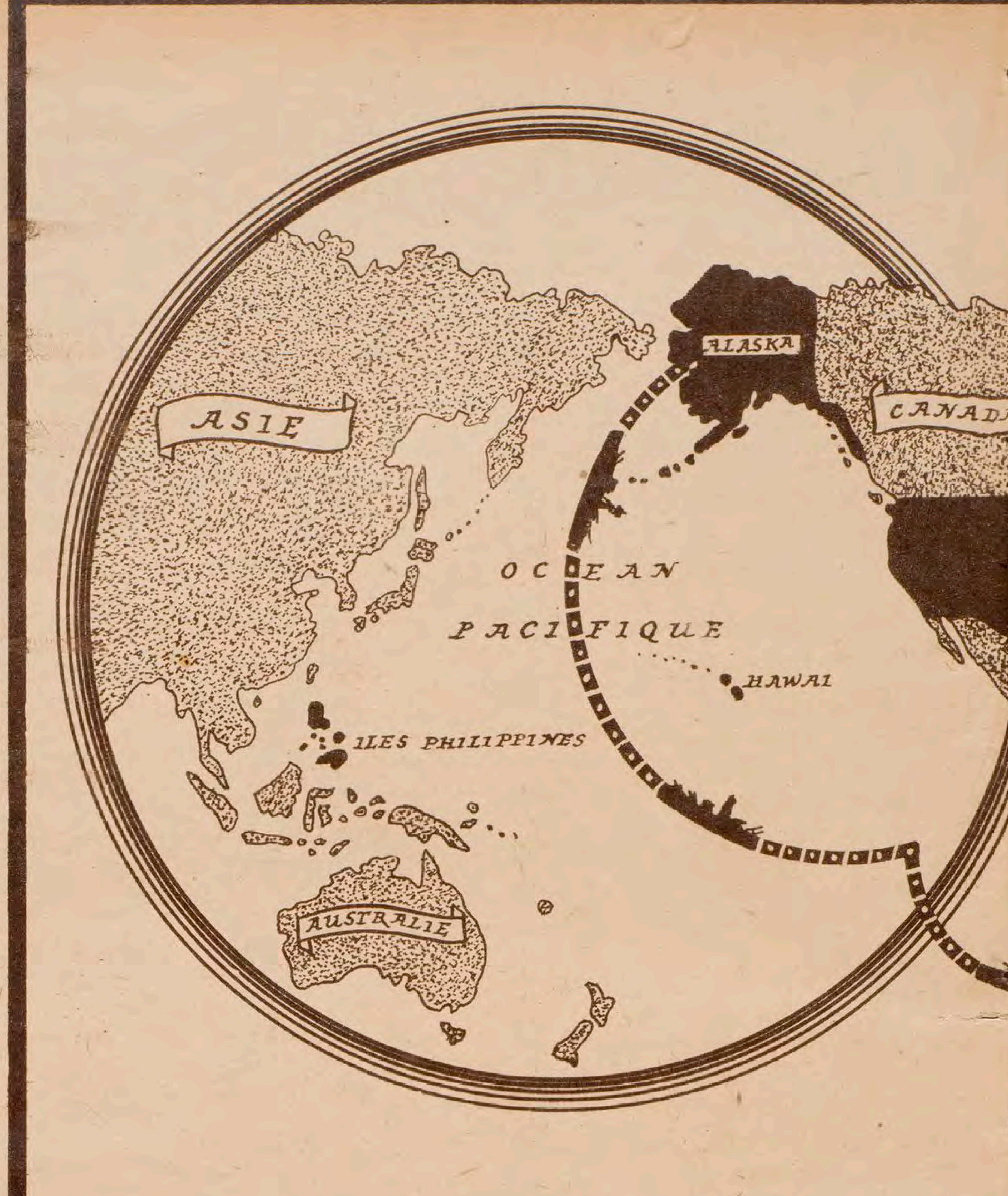
1.950.000 *tonnes de navires de guerre et* 500.000 *marins ;*

30.000 *avions, bombardiers et chasseurs.*

Une quantité énorme de tanks, de canons, de munitions, d'autos blindées, de chars d'assaut, de nourritures, d'équipements, etc.

Pour être bref, une force telle qu'elle dépasse presque l'imagination...

Lorsqu'il nous arrive de songer aux difficultés de cette guerre, pensons aussi aux armes qu'outre-Atlantique on est en train d'accumuler. Fatalement, inéluctablement, leur poids devra faire pencher la balance du côté du Droit et de la Justice...



DANS L'ATLANTIQUE ET DANS LE PACIFIQU

A cheval sur deux océans, les Etats-Unis ont un rôle considérable à jouer tant dans l'Atla
américaine dans le Pacifique en menaçant les intérêts américains en Extrême-Orient. Les
ont amené le gouvernement américain à concentrer sa flotte à Hawaï, ils ont continué e
de bases navales et aériennes, a été créée grâce à la cession par Londres d'un certain n
Amérique du Sud, d'autres bases furent créées. Elles permettent à l'Amérique d'arrêter tou
part, dans le Pacifique des mesures similaires ont été prises. En dehors de Hawaï, des
nisons renforcées. Corregidor est devenue une forteresse imprenable. Enfin, l'Amérique p
Récemment, des entretiens d'état-major ont eu lieu à Manille. Ils avaient pour but d'unifie
tuelle attaque japonaise. Comme on le voit, l'Amérique qui a des côtes très longues à d
s'éviter toute surprise désagréable. En attendant, elle continue à s'armer et une dépêche

ENTRE DEUX



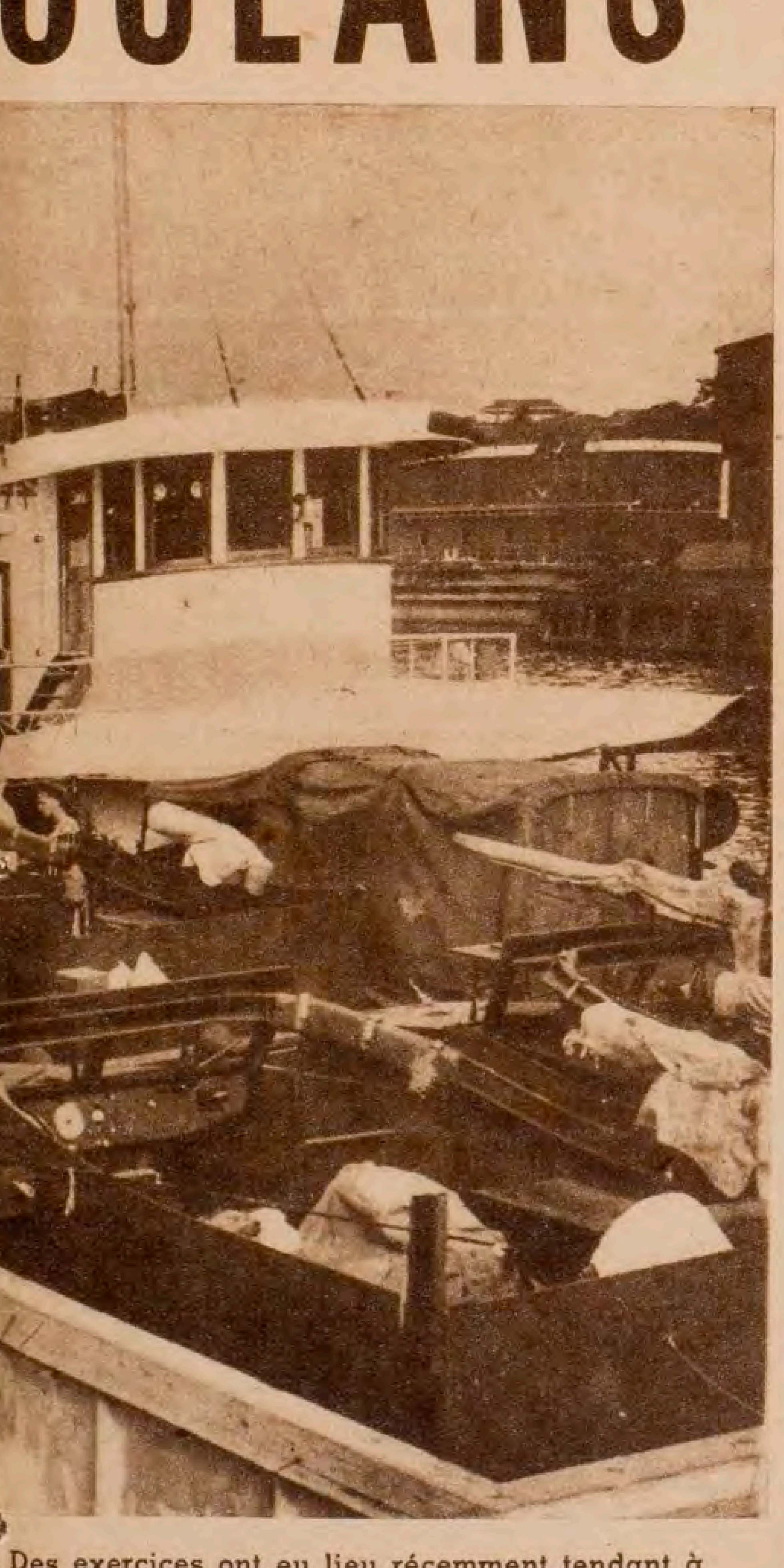
On décharge dans les environs du canal de Panama les armes qu'il faut pour assurer sa défen
se rendre compte du temps nécessaire pour transporter du matériel de guerre des côtes de l'At
sées se rendirent ensuite à travers la jungle au camp qui leur était assigné. Les Etats-Unis so



L'AMERIQUE ASSURE SA PROPRE DEFENSE

...que que dans le Pacifique. L'axe Berlin-Rome-Tokio a pour but d'immobiliser la puissance ...ats-Unis n'ont pas été intimidés par cette menace. Tout en prenant des précautions, qui ...ême intensifié leur aide à la Grande-Bretagne. D'autre part, une chaîne de fortifications, ...bre de stations aux Bermudes, à Newfoundland et ailleurs. En Amérique Centrale et en ...attaque éventuelle venant d'Europe avant son arrivée sur le continent américain. D'autre ...ses navales sont établies à Guam et à Wake. Les Philippines ont été fortifiées, leurs gar- ... compter sur les bases de Singapour et Hong-Kong et sur celles des Indes néerlandaises. ...s plans de l'Amérique, de la Grande-Bretagne et des Pays-Bas pour faire face à une éven- ...ndre, dont les intérêts dans les deux océans sont considérables, a pris des mesures pour ...cente annonçait qu'elle aura vers la fin du mois prochain 1.400.000 hommes sous les armes.

OCEANS



Des exercices ont eu lieu récemment tendant à ...tique à celles du Pacifique. Les unités motori- ...prêts à défendre leurs côtes sur les deux océans.



Ces unités de forces motorisées américaines traversent des champs de bananes au cours des exercices, pratiqués sur une vaste échelle, et qui avaient pour but de transporter du matériel de guerre des côtes de l'Atlantique à celles du Pacifique. Les autos blindées furent transportées sur des chalands jusqu'au Rio Hato d'où elles prirent la route, à travers monts et vallées, pour arriver à leur destination. Les exercices furent jugés satisfaisants par l'état-major.

L'AMERIQUE MONTE LA GARDE EN EXTREME-ORIENT ET SURVEILLE L'EUROPE

Deux océans baignent les Etats-Unis, les deux plus grands océans du monde : l'Atlantique et le Pacifique.

L'Amérique est en même temps une puissance occidentale et une puissance orientale. Ce qui se passe sur les bords de la Tamise l'intéresse à un égal degré qu'un discours prononcé à Tokio par le prince Konoyé ou M. Matsuoka.

C'est un véritable monde en lui-même que ce pays que gouverne le président Franklin Roosevelt. Dans ses immenses frontières poussent les plantes des climats tempérés et les épices des tropiques. En moins de dix-sept décades, des hommes enthousiastes, forts, travailleurs, ont fait de cette ancienne colonie anglaise la première puissance du monde.

Dans cette guerre où la diplomatie joue un rôle presque aussi important que les armes, les puissances de l'Axe ont saisi ce qu'il y avait d'étrange dans la situation de l'Amérique, nation à cheval sur deux océans. Elles ont cherché à exploiter à leur profit cette position unique, et ont joué la carte japonaise. Le Japon, en signant le pacte tripartite, avait pour but d'embarrasser l'Amérique, dont les intérêts sont peut-être aussi importants en Extrême-Orient qu'en Europe.

L'Amérique est, pour ainsi dire, le policier qui sauvegarde les races jaune et brune — les Chinois et les Malais — contre la gourmandise nippone. Sans la flotte américaine concentrée à Pearl Harbor, dans les îles Hawaï, l' « ordre nouveau » aurait déjà été installé en Extrême-Orient.

Il est certain que l'Empire japonais, dont la population est, suivant le dernier recensement, de 105 millions d'hommes, a besoin d'espace, vital ou pas. Il faut croire que le Mandchoukouo ne lui a été d'aucun profit, car il regarde constamment vers Java et Sumatra, l'Empire colonial le plus riche du globe. La Hollande étant occupée par l'Allemagne, le Japon pense que l' « ordre nouveau » en Asie orientale lui donne le droit de s'emparer de ces riches possessions. A Java, déjà surpeuplée, l'Empire nippon ne trouvera pas de terres à exploiter, mais il trouvera du pétrole à profusion, des richesses agricoles immenses.

Dans les Philippines se trouvent des terres étendues et aussi du minerai de fer, de l'or, du tabac, du riz, du chanvre de Manille, du bois, de l'huile de noix de coco. Les Philippines sont, cependant, une possession américaine...

Le Japon a intrigué en Indochine. Il y a obtenu quelques concessions, mais c'est insuffisant, estime-t-il, du moins.

En Chine, il perd 40.000 hommes par mois, des hommes décimés par la guérilla, le choléra, la dysenterie et les fièvres qui abondent dans les vallées marécageuses du fleuve Jaune et des déserts chinois.

Et dans ce monde immense où vit la moitié de la population de l'univers, l'Amérique joue un rôle de gendarme.

Les distances sont énormes (il faut 25 jours en bateau de San-Francisco à Manille), mais il y a l'avion : le « Clipper » notamment traverse l'océan Pacifique en relativement peu de temps.

Toute une série d'îles fortifiées, qui vont de Hawaï, à travers Guam et Waka jusqu'à Manille, permettent à l'Oncle Sam de veiller sur l'Extrême-Orient.

D'autres bases seraient éventuellement destinées à servir à ses opérations : Hong-Kong et Singapour, par exemple, qui sont deux enceintes fortifiées d'où la flotte américaine pourrait facilement opérer. L'aviation pourrait également tirer un profit immense de ces bases modernes, les intérêts anglo-saxons étant indentiques dans cette partie du globe.

Que ce soit à Batavia, à Tarakon dans l'île Bornéo, qui ressemble à La Haye, à Manille, ville américaine avec ses gratte-ciel, ou à Soerabaya dans l'île de Sumatra, tout le monde se tourne vers l'Amérique, espérant qu'elle gardera, par une attitude ferme, la possibilité à ces pays de poursuivre leur développement économique, sans avoir à subir l'influence ou l'occupation japonaise.

D'ailleurs, en ce faisant, les Etats-Unis protègent les capitaux énormes investis par leurs ressortissants dans les plantations de caoutchouc, dans l'industrie pétrolière, les mines, le bois et les épices qui abondent dans ces contrées.

Jusqu'à ces deux dernières années, les habitants d'Extrême-Orient étaient nationalistes. Ils aspiraient à l'indépendance politique, même si cela devait leur coûter cher, économiquement parlant. Mais depuis la guerre, depuis que le Japon a jeté bas le masque, ils se rendent compte que l'indépendance serait un suicide. C'est pourquoi ils préfèrent, aujourd'hui, la domination d'une puissance amie des Etats-Unis, ou de l'Amérique elle-même, plutôt qu'une occupation japonaise.

Tant que l'Angleterre sera maîtresse des eaux de l'Atlantique et que l'Amérique pourra compter sur la flotte anglaise pour servir d'avant-garde à ses frontières, les Etats-Unis continueront à s'occuper du monde oriental. Ce qui ne veut pas dire qu'étant à cheval sur deux océans, l'Amérique ne se soucie guère de ses frontières occidentales. Loin de là : les bases cédées par la Grande-Bretagne contre 50 destroyers, l'occupation du Groenland, la construction — aussi rapide que possible — de la flotte des deux océans, qui permettra aux Etats-Unis de se protéger et de monter la garde tant dans l'Atlantique que dans le Pacifique, prouvent que le gendarme d'Extrême-Orient, comme nous l'avons appelé, ne se désintéresse pas de l'Europe.

Et la meilleure preuve de cela c'est que l'Amérique poursuit son réarmement à un rythme accéléré.

Les Etats-Unis possèdent, actuellement, 25 cuirassés, 10 navires porte-avions, 58 croiseurs, 253 contre-torpilleurs (destroyers) et 142 sous-marins. Ils ont en construction : 7 cuirassés, 8 navires porte-avions, 27 croiseurs, 115 contre-torpilleurs et 43 sous-marins. Une fois ces unités terminées, ils seront à même de faire face aux flottes combinées du Japon, de l'Italie, de l'Allemagne et de l'U.R.R.S.

D'ores et déjà, le renforcement de la flotte est un fait accompli. D'ailleurs, grâce au canal de Panama, les navires de guerre de l'Oncle Sam peuvent se transférer de l'Atlantique au Pacifique et vice versa — suivant les besoins — avec une relative facilité.

Le pacte tripartité, nous l'avons vu, avait pour but de confiner la flotte américaine dans le Pacifique, pendant que les puissances de l'Axe tenteraient d'arracher la maîtrise des mers à la Grande-Bretagne, dans l'Atlantique et en Méditerranée. Tarente et Matapan ont prouvé que John Bull est toujours maître des eaux. L'Oncle Sam peut donc continuer, tout en poursuivant son réarmement et tout en demeurant l'arsenal des Démocraties, à monter la police en Extrême-Orient. La « Royal Navy », dont la nation britannique est à juste titre si fière, est à même de maintenir les communications libres là où il le faut. Elle est toujours le mur d'acier qui protège le monde contre la rapacité des créateurs de l' « ordre nouveau ».

L'AMERIQUE A JETE BAS LE MASQUE DE

LA 5ème COLONNE DE L'AXE



Les fascistes, comme les nazis, organisent leur propagande sur une vaste échelle aux Etats-Unis. Ils lisent les journaux italiens « Il Progresso italo-americano » et « Il Corriere d'America » dont les rédacteurs en chef sont nommés par le ministère de la Propagande de Rome : Angelo Flavio dirige « Il Corriere » et Vincent Comito « Il Progresso ». La radio américaine est mise au service de la propagande fasciste qui dépense sans compter.



Le nazisme ne se cache pas aux Etats-Unis. Il s'étale insolemment. Dans les rues de New-York, les adhérents d'Hitler défilent sous la protection de la police, car dans ce pays libre toutes les opinions sont permises. Mais la foule n'est pas intéressée et les trottoirs sont vides.



PM
5 cents
NEW YORK DAILY
Vol. 1 No. 36
Tuesday, August 6, 1940
Special Mail Edition with August 7 Radio Schedules
LATE NEWS EDITION

An Editorial

Denouncing Lindbergh

I say very simply that Col. Lindbergh in his speech in Chicago Sunday identified himself as Spokesman No. 1 for The Fifth Column. The Fifth Column, in America as in Madrid, is a group who love their country's enemies and who first argue and then fight for them. The Fascist states, as Gen. Pershing said, have "sworn to destroy the American idea." Germany under Hitler is thoroughly identified as the arch enemy of democracy, and as such is the arch enemy of the arch democracy—the U. S. A. On Sunday Col. Lindbergh first tried to frighten the people of the U. S. by saying "A war between us (the U. S. and Germany) could easily last for generations and bring all civilization tumbling . . ." then counseled "co-operation" . . . "never impossible when there is sufficient gain on both sides."

These are Fifth Column statements, naked and unashamed. They are preachment of the inevitability of German conquest, defeatism—followed by the suggestion that if we deal reasonably with the conqueror, he will deal reasonably with us. These are the things Fifth Columnists—friends of their country's enemies—have been saying for years now—in Austria, in Czechoslovakia, in Norway, in France.

Not all the slick Goebbels-like reasonableness of Lindbergh's wind-up will wipe these things out—neither his argument that European affairs are too messy anyway, nor his sly appeal to social consciousness with his Chinese proverbs about the rich being too rich and the poor being too poor. Goebbels' genius has always been that he wrapped his poison in sweet reasonableness—the same sweet reasonableness that took Chamberlain in and led to Munich.

Lindbergh is a political novice. His speech was post-graduate work. Obviously, he was helped in writing it. Who are the people who did his thinking and helped in his writing? Who are his gang?

Some weeks ago I wrote in this newspaper that the reasoning of the appeaser argues that the mayor of a city should "co-operate" with the gangster if the latter gets big enough and tough enough and seems "here to stay."

This is the reasoning in Col. Lindbergh's speech, whatever group prepared it for him. This is the way Fascist Fifth Columnists work.

I denounce Col. Charles A. Lindbergh as the spokesman of the Fascist Fifth Column in America.

RALPH INGERSOLL

Col. Charles A. Lindbergh greeted by Gen. Goering on Lindbergh's visit to Berlin in 1938. Photo from Wide World

THIS PAPER IS HONESTLY DATED

We do not follow the usual practice of predating today's paper to make you think it's tomorrow's.

We put this paper to press with our regular city edition, covering all last minute news, with the latest pictures available.

Radio programs are listed 24 hours in advance for your convenience.

This is a full New York paper, containing the complete United Press Report and our own Exclusive Features.

WE SELL NO ADVERTISING

« P. M. », le grand journal de New-York, accusait il y a quelque temps, dans un éditorial, le colonel Lindbergh d'être l'agent n° 1 de la cinquième colonne en Amérique. « Une guerre entre les Etats-Unis et l'Allemagne, prétend Lindbergh, durerait des générations et détruirait la civilisation. » Lui aussi, ajoute « P. M. », prêche la fameuse « collaboration ». Ce sont là, dit le journal, des déclarations d'un agent de la cinquième colonne.

De toutes les cinquièmes colonnes existant, ou ayant existé dans le monde la plus puissante et la mieux organisée est, incontestablement, celle qui opère aux Etats-Unis. Cela est dû à différents facteurs :

a) le nombre des Germano-Américains résidant en Amérique ;

b) le nombre d'Italiens répandus en Amérique ;

c) le régime extrêmement libéral accordé par les lois américaines aux diplomates étrangers ;

d) la grande liberté de la presse et de la parole en Amérique ;

e) les moyens formidables employés par le Reich et l'Italie pour s'assurer le maximum d'adhérents et d'agents décidés à tout.

Nous examinerons ci-dessous quelques aspects de l'action — aussi bien souterraine que publique — germano-italienne en Amérique du Nord et du Sud.

Quand il eut pris le pouvoir, Hitler se mit à examiner la meilleure façon d'introduire ses méthodes en Amérique. Il ne mit pas longtemps à découvrir que les lois américaines autorisaient les légations et consulats étrangers à inscrire sur leurs listes diplomatiques presque autant de membres qu'ils le désiraient. Et, ce qui mieux est, les personnes ainsi inscrites jouissaient toutes d'une large immunité.

Ces lois ne tombèrent pas sous les yeux d'un aveugle, car, aussitôt, le Führer dressa la liste de ses meilleurs collaborateurs, dont l'habileté et l'absence de scrupules avaient déjà fait leurs preuves, et il les envoya, aussitôt, en Amérique du Nord et du Sud. Et aux consuls, ministres et ambassadeurs, il adjoignit un nombreux personnel, composé de secrétaires, d'archivistes, de vice-consuls, etc...

Au fur et à mesure que le « travail » de ces derniers se développait, ils reçurent, chaque jour qui passait, de nouveaux adjoints. Ainsi, par exemple, le consulat allemand à New-York, qui comptait, auparavant, trente-huit membres, en possède, à l'heure actuelle, cent seize. A San-Francisco, huit employés expédiaient la besogne jusqu'au jour où le capitaine Fritz Wiedmann, ami personnel d'Hitler, dont il avait été le commandant lors de la guerre de 1914-18, y fut nommé consul. « Huit personnes, dit ce dernier, c'est absolument insuffisant ! » Et, aussitôt, elles devinrent vingt-huit ! A Philadelphie, la transformation fut encore plus radicale. Alors que, jusqu'à l'avènement au pouvoir d'Hitler, les travaux consulaires y étaient assurés par un consul honoraire — lequel n'était qu'un avocat américain, qui faisait cela à ses moments perdus — Philadelphie fut soudain érigée en « centre germanique très important » et eut l'honneur de compter parmi ses habitants un innombrable personnel consulaire.

L'activité de ces « diplomates » a été décrite longuement dans le rapport du « Comité Dies », nommé par le Sénat américain pour enquêter sur les activités anti-américaines. De ce rapport, ainsi que des campagnes de presse menées par quelques grands journalistes, dont Dorothy Thompson, nous avons assemblé quelques faits qui symbolisent fidèlement le genre d'activité auquel se livrent ceux qui, un passeport diplomatique dans la poche, peuvent se permettre toutes les audaces.

Ainsi, par exemple, il nous fut révélé que l'officier de marine Baron Edgar von Spiegel, consul à New-Orleans, a offert, sans même prendre la peine d'être discret, une grande somme d'argent à quelques universités américaines, à condition qu'elles renvoient leurs professeurs anti-nazis. Il est également le front de menacer quelques industriels américains de se voir couper les contrats allemands « après la guerre », s'ils continuaient à aider l'Empire britannique.

Le capitaine Fritz Wiedmann, lui, a la haute main sur tous les agents nazis qui travaillent en Amérique du Sud. Au mois d'avril dernier, quand un certain Bush, apprenti dictateur, s'empara du pouvoir en Bolivie, pas pour longtemps d'ailleurs, la presse allemande félicita ouvertement Wiedmann « pour son grand succès ». Hitler lui-même envoya à son lieutenant un télégramme, dans lequel il le félicitait non seulement pour le succès obtenu, mais pour l'action qu'il avait entamée afin de contrecarrer la politique du gouvernement.

Mais ce qui paraît encore plus extraordinaire, c'est le fait que le Dr Friedhelm Draeger, vice-consul à New-York, s'octroie la liberté de signer certaines lettres de son titre véritable : « Leader du parti national-socialiste en Amérique ». Même si l'on remontait jusqu'à l'époque la plus reculée de l'histoire de la diplomatie dans le monde, on ne trouverait aucun précédent d'un diplomate, régulièrement accrédité, s'occupant « officiellement » de politique. Et surtout d'une politique qui a pour but de saper l'ordre établi du pays dans lequel il est accrédité.

LA CINQUIEME COLONNE OFFICIELLE ALLEMANDE

Pour recruter des membres pour le « Bund » germano-américain, qui est le parti nazi en Amérique, les agents officiels et officieux d'Hitler ne reculent devant rien. Tantôt ils font appel aux sentiments des Allemands imparfaitement assimilés, ou pas assimilés du tout ; tantôt ils répandent l'or à pleines mains ; tantôt ils utilisent l'argument « représailles contre les membres de la famille demeurés en Allemagne » ; tantôt ils font miroiter aux yeux des Germano-Américains tous les avantages qu'ils retireraient si un gouvernement nazi prenait le pouvoir aux Etats-Unis.

A en juger par le nombre d'adhérents du « Bund » — près de cinquante mille inscrits officiellement — il faut croire que ces arguments ont prise sur les compatriotes du chef suprême : Himmler.

Les membres du « Bund » sont loin d'être inactifs. Répandus dans tous les milieux, occupant souvent des postes en vue, ils exercent toute leur influence pour aider le Service Secret allemand. Grâce au « travail » de ces derniers, l'Amirauté allemande put entrer en possession du plan d'un nouveau modèle de destroyer que l'Amérique construisait, pourtant, en grand secret, et de nombreux plans de nouveaux types d'avions, que seuls quelques initiés connaissaient. Le « Federal Investigation Bureau » parvint à arrêter quelques-uns des espions qui étaient responsables de ces fuites : l'un d'entre eux était un officier « américain » en service actif et deux autres étaient des anciens officiers « américains » ; tous les trois, naturellement, d'origine allemande.

On se rappelle encore les terribles explosions qui eurent lieu il y a quelques semaines. Dès la première minute, la police porta ses soupçons sur quelques membres du « Bund ». Elle ne se trompa pas, car il apparut de l'enquête que plusieurs ouvriers — disparus depuis — travaillant dans ces usines, appartenaient à l'organisation germano-américaine.

Le créateur et chef du « Bund », le Dr Ignatz Griebl, fut arrêté. Le Grand Jury Fédéral le condamna, pour le motif suivant : « Le Dr Griebl était le chef de la plus puissante et agissante organisation d'espionnage ayant jamais fonctionné aux Etats-Unis en temps de paix. »

Un autre fait troublant est le développement aussi soudain qu'inexplicable de certaines maisons allemandes — et ce surtout depuis la guerre. Ainsi, le « German Railways Information Office » a vu son budget atteindre la coquette somme de cent soixante mille livres par an (chiffre officiel tel que communiqué au fisc américain), bien qu'à l'heure actuelle aucun Américain ne quitte le pays, surtout pour visiter l'Allemagne ! La société de navigation « Hapag Lloyd » a considérablement augmenté son personnel de



Fascistes et nazis américains fraternisent depuis la guerre. Voici des « chemises noires » assistant à une réunion du « Bund » nazi à New-York. Ils écoutent des discours prononcés en allemand qui sont ensuite traduits en italien pour ceux qui ignorent la langue de Gœthe. Le chef des fascistes d'Amérique est un certain capitaine Garofalo, qui agit en dictateur et recueille des contributions qui sont ensuite envoyées en Italie.

CES HOMMES TRAVAILLENT POUR HITLER



Le Dr RIEDHELM DRAEGER, vice-consul à New-York, est le chef de la propagande, de l'espionnage et du sabotage allemands aux Etats-Unis. Il dirige la section américaine du parti national-socialiste en Amérique et tous les agents nazis dans ce pays, y compris les diplomates, relèvent de son autorité.



Le BARON EDGAR VON SPIEGEL, ancien commandant de sous-marin, occupe les fonctions de consul à New-Orleans. Les menaces qu'il a adressées à certains industriels parce qu'ils aident « l'ennemi de ma patrie » ont soulevé de nombreuses protestations dans la presse américaine.



Le CAPITAINE FRITZ WIEDMANN est le chef suprême de la propagande et de l'espionnage allemands en Amérique du Sud. Il a son quartier général à San-Francisco, en qualité de consul général d'Allemagne. Intelligent, sans scrupules, Wiedmann est le plus dangereux des agents nazis en Amérique.



GEORGE SYLVESTER VIERECK est le doyen des propagandistes allemands aux Etats-Unis, où il réside depuis son plus jeune âge. Il édite une revue, «Facts in Review », qu'il distribue gratuitement par centaines de milliers d'exemplaires. Sylvester est un ami personnel du Kaiser et rallié au nazisme.



Le Dr HERBERT SCHOLTZ, ancien membre des troupes d'assaut et ami intime du chef de la Gestapo, Himmler, passe pour être le principal lieutenant de ce dernier aux Etats-Unis. Il fut nommé consul à Boston, en reconnaissance des services qu'il a rendus au parti, alors qu'il luttait pour le pouvoir.



Le Dr COLIN ROSS a fait paraître il y a quelque temps un livre qui avait pour titre « Unser America » (notre Amérique). Le thème développé est que l'Amérique est un pays germanique et doit, inévitablement, retourner un jour au Reich. Ross a une connaissance profonde de l'Amérique.



Le Dr GERHARDT WESTRICK était l'agent de liaison entre Hitler et quelques grandes maisons américaines, jusqu'au jour où le « Herald Tribune » le dénonça. La première victime en fut le président de la « Texas Oil Cy », qui démissionna à cause de ses relations avec lui. Ce dernier s'enfuit au Japon.



Le Dr FRIEDRICH AUHAGEN avait pour mission de gagner à la cause nazie les écrivains et les journalistes américains. Il réussit à fonder une association qui devait lutter contre la guerre et contre l'aide à la Grande-Bretagne. Le Dr Auhagen dut répondre de ses activités devant le « Comité Dies ».



ERNST SCHMITZ est le directeur de la « German Railroads Information Office », à New-York. Pour son travail « touristique », il emploie deux mille employés et dépense près de 150.000 dollars par an. Il édite tous les ans des brochures « informations « touristiques », qu'il distribue à un million d'Américains...

New-York, et, à Chicago, du modeste bureau qu'elle occupait avant la guerre elle s'est transférée dans tout un étage. Quand à l' « Amerop Travel Service », elle a ouvert vingt succursales rien qu'à New-York. N'oublions pas « La Librairie allemande d'informations ». Traduite devant le tribunal, le 14 septembre 1940, parce qu'elle avait omis de s'inscrire dans le Registre du Commerce, elle fut, aussitôt, défendue par l'ambassade allemande, qui affirma que les trente employés de la librairie faisaient tous partie du service diplomatique allemand. Devant cette réclamation, le tribunal se déclara incompétent, car les lois américaines, ainsi que nous l'avons dit, autorisent chaque ambassade à compter autant d'attachés qu'elle le désire.

L'organisation qui travaille le plus discrètement est l' « Arbeitsfront », (Front du Travail). Ses membres sont disséminés dans toutes les entreprises importantes, où ils ont mission de surveiller les moindres faits et gestes des dirigeants. Parmi les chefs de l'« Arbeitsfront », on compte près de trois cents agents de la « Gestapo », parfaitement entraînés à ce genre d'activité. Un sénateur américain a écrit même « que ces espions en savaient plus long sur les secrets des maisons où ils se trouvent que le président du Conseil d'administration lui-même ». En plus de cette mission, l'«Arbeitsfront » a pour tâche de dresser la liste de tous les ouvriers américains d'origine allemande, à si loin que remonte cette origine. Grâce à cette méthode, l'« Arbeitsfront » est parvenu à recruter des chimistes, des directeurs d'usines, des ouvriers spécialisés travaillant dans les usines d'armement, etc.

On pourrait allonger la liste de ces révélations, mais nous pensons que l'exclamation suivante, lancée par un des chefs occultes de l'espionnage allemand aux Etats-Unis, que la police parvint à arrêter, résume fidèlement l'activité secrète des nazis : « L'Amérique, dit-il, est le pays qu'Hitler a réussi à désintégrer le plus totalement. Nous n'aurons même pas besoin de faire la guerre aux Américains pour les vaincre, nos valeureux agents ayant déjà accompli des travaux préliminaires formidables ! »

LA CINQUIEME COLONNE OFFICIELLE ITALIENNE

Si l'Amérique compte des millions d'Allemands, elle compte également des millions d'Italiens, ou d'origine italienne. Eux non plus n'ont pas été épargnés par la propagande du fascisme.

Le parti fasciste aux Etats-Unis s'appelle « National United Italian Associations, Inc. » ou, aussi, « Italian Confederation of America ». Son budget annuel se chiffre à cinquante millions de lires, soit environ deux millions et demi de dollars. Le chef suprême de cette organisation est un officier de l'armée régulière italienne, le capitaine Vincenzo Rossini, dont le quartier général est situé dans son domicile même, 39, Highland Avenue, Brooklyn, N.Y.

A part l'organisation précitée, et sans doute pour répartir le travail, d'autres groupements fascistes fonctionnent : le « Dante Alighieri Society », l' « Italian Lictor Federation » (dont les adhérents forment les cadres para-militaires du Parti), le « Club Dux », le « Benito Mussolini Circle », le « Mario Morgantini », etc. Toutes ces organisations prennent leurs mots d'ordre chez le consul général italien à New-York, le Commandatore Gaetano Vecchiotti, qui, de son « Palazzo Reale », situé à Radio-City, tire toutes les ficelles de la propagande, de l'espionnage et du sabotage.

Les régimes dictatoriaux n'ayant jamais une confiance aveugle dans leurs hommes, ils les font espionner par d'autres agents. En Amérique, le super-espion de Mussolini c'est le capitaine Pietro Pupino Carbonelli, chef suprême de l'« O.V.R.A. » (Gestapo italienne) aux Etats-Unis.

Les fascistes italo-américains publient deux grands organes, « Il Progresso Italo-americano » et « Il Corriere d'America ». Ces deux journaux appartiennent à un politicien notoirement véreux, Generoso Pope. La rédaction de ces journaux est constamment surveillée par deux hommes envoyés directement par le ministère italien de la Propagande : Angelo Flavio et Vincent Comito. Quant à la radio, elle ressort du domaine du capitaine Pietro Garofalo, de Cesare Mattioli et de Frank Trombetta.

Avant qu'un Italo-Américain soit accepté dans une quelconque des organisations précitées, il doit prêter le serment suivant : « Au nom de Dieu et de l'Italie, je jure que j'obéirai aveuglément aux ordres du Duce, et que je servirai avec toute ma vigueur, et si nécessaire avec mon sang, la cause de la Révolution fasciste ».

Disons, pour terminer, que des milliers d'agents envoyés d'Italie surveillent les Italo-Américains, menaçant les pusillanimes des pires calamités. Associés à leurs collègues allemands, les espions, saboteurs et propagandistes italiens constituent une menace pour les Etats-Unis. Mais les autorités, depuis quelques mois particulièrement, ont pris des mesures de précautions tellement rigoureuses qu'il semble que, malgré tout, le travail de cette cinquième colonne connue et repérée pourrait être, en cas d'urgence, arrêté du jour au lendemain.

Néanmoins, il subsistera un autre danger : celui de la cinquième colonne inconnue, qui travaille dans le secret et qui, officiellement, n'a aucune attache avec le « Bund », ou avec le « Fascio ».

LA CINQUIEME COLONNE OFFICIEUSE ET SECRETE

Il existe malheureusement aux Etats-Unis, ainsi que dans tous les pays, des politiciens ambitieux et sans scrupules. Décidés d'arriver à leur but, peu leur importe de se mettre au service de l'étranger, si celui-ci doit leur permettre de réussir, grâce aux immenses sommes d'argent qu'il met à leur disposition. En outre, il existe également des politiciens qui aspirent à jouer au dictateur et qui, s'ils n'ont pas besoin des subsides étrangers, prennent quand même leurs mots d'ordre à Berlin ou à Rome — parfois chez les deux à la fois — qui les aident de leurs « conseils » et de l'influence qu'ils possèdent dans différents milieux.

Selon certains journaux américains, dont le « P.M. », un des chefs de ce genre de cinquième colonne aux Etats-Unis ne serait autre que le célèbre colonel Lindbergh. Le «P.M.» est allé même jusqu'à publier un article de fond portant le titre suivant : «Nous dénonçons Lindbergh ». D'autre part, trois honorables sénateurs américains ont, à leur tour, accusé l'aviateur comme étant le porte-parole des dictatures aux Etats-Unis. Voici ce qu'ils ont dit :

« Le colonel Lindbergh est le chef de la cinquième colonne américaine » (Sénateur Pepper).

« Le peuple américain devrait s'arrêter, écouter et voir avant que de suivre ce jeune homme qui, du jour au lendemain, se st érigé en oracle » (Sénateur Lucas).

« Lindbergh a serré la main d'Hitler, qui ruisselait de sang» (Sénateur Lee).

Les amis que fréquente assidûment Lindbergh (les amis politiques s'entend) n'ont pas manqué d'être désignés publiquement par la presse américaine. Ce sont : le sénateur Harry Bird (de Virginia), l'amiral Emery S. Land et le major Truman Smith, ancien attaché militaire à l'ambassade américaine de Berlin.

Il arrive également que certains journaux parlent de l'amitié que Lindbergh a nouée avec le maréchal Gœring, lors de son séjour à Berlin, dont il revint avec une haute décoration.

Evidemment, nous ne rapportons ces propos qu'à un point de vue purement documentaire, en laissant aux sources que nous avons citées l'entière responsabilité de leurs accusations.

Par ce bref tableau des activités germano-italiennes en Amérique (encore n'avons-nous que mentionné en passant l'Amérique du Sud, où pourtant les agents hitléro-fascistes font montre d'une activité fébrile), nos lecteurs sont en mesure de se rendre compte que lorsque l'on parle de la cinquième colonne comme d'une arme puissante il est imprudent de s'exclamer : « Oh, ces journaux ! Ils exagèrent toujours ! »

Par les résultats que le Führer a obtenus jusqu'ici, dans certains pays, grâce à la cinquième colonne qu'il était parvenu à y installer, on peut se rendre compte du danger que courent les pays qui ne prennent pas des mesures rapides et énergiques contre ceux qui n'attendent qu'un signe pour agir.

Le Président Roosevelt, ainsi qu'on l'a lu dans les informations parvenues ces derniers jours, a décidé d'agir au plus vite. Et quand Roosevelt passe à l'action...


20th
CENTURY-FOX FILM
LA
MARQUE
QUI
DOMINE

LA JOURNEE DU PRESIDENT

(Suite de la page 6)

A propos de cette édition, on raconte une anecdote amusante.

— Monsieur le Président, lui dit son éditeur, pourquoi vous donnez-vous tant de mal ? Le public des lecteurs est ingrat, et la preuve c'est qu'un ouvrage similaire du Président Hoover n'a atteint qu'un tirage de 1.500 exemplaires...

— Hoover a vendu 1.500 copies ? Moi je vendrai un million, répliqua-t-il, en souriant.

Et, crayon en main, il se mit à pointer le nombre d'habitants de chaque grande ville susceptibles d'acheter l'ouvrage. Après quoi, il opéra les mêmes calculs pour les divers Etats. L'éditeur, amusé, le regardait faire, puis il s'écria :

— Mais, Monsieur le Président, il y a des Etats, comme celui de Mississipi par exemple, où personne n'est jamais parvenu à vendre n'importe quel livre !

— Nous verrons bien ! répondit le Président.

Et l'Etat de Mississipi acheta six mille exemplaires, au grand étonnement de l'éditeur...

Un autre trait particulier du Président est constitué par les réceptions hebdomadaires, et parfois bi-hebdomadaires, qu'il réserve à la presse. Contrairement à tous ses prédécesseurs, Roosevelt fait régner, durant ses conférences, une véritable atmosphère de camaraderie, plaisantant avec les journalistes, riant le premier lorsque l'un de ceux-ci lance une boutade, même contre lui, répondant avec une franchise totale à toutes les questions, discutant des points de vue opposés, etc. Seulement, une unique consigne règle les relations de Roosevelt avec la presse. Lorsque le Président, en réponse à une question, prie les journalistes de ne pas en parler, ces derniers tiennent à honneur de garder la chose strictement pour eux. Mais, parfois, après la conférence, il arrive qu'un reporter tenace insiste auprès du Président pour publier une information qu'on avait déclaré « confidentielle ». Dans ce cas, il n'est pas impossible que le Président accède à la demande, ce dont tous les présents lui savent gré. Disons, néanmoins, que ceci est l'exception, car il est rare qu'un journaliste insiste pour la publication d'une nouvelle jugée « non destinée à la publication ».

Qu'ils soient des amis ou des adversaires politiques, tous les journalistes accrédités à la Présidence jouissent du même traitement. Et Roosevelt est à ce point populaire parmi ceux-là qu'ils attendent avec impatience le moment d'être en présence du Président, qui a toujours, pour eux, quelque anecdote inédite.

LES CROISIERES

Quand il se trouve à Washington, Roosevelt ne quitte jamais la Maison-Blanche. Mais comme le grand air lui est prescrit par son médecin, il s'accorde parfois des week-ends, à Hyde-Park, sur le « Potomac », qui est un ancien navire garde-côtes filant à peine près de 17 nœuds à l'heure. Généralement, le « Potomac » est suivi par le « Cuyboga », qui, lui, peut développer quarante nœuds à l'heure. Le « Cuyboga » compte parmi ses « passagers » des hommes du Service Secret, choisis parmi les plus habiles. En cas d'urgence, le Président peut, en quelques minutes, quitter le « Potomac » pour gagner le « Cuyboga », qui le mènera rapidement vers la terre.

Officiellement, on ne discute jamais d'affaires sérieuses sur le « Potomac », ces week-ends étant censés constituer les vacances du Président. Mais, effectivement, durant au moins quelques heures par jour, Roosevelt s'occupe très activement, en compagnie de ses conseillers intimes (desquels le plus intime, Harry Hopkins, ne quitte jamais le Président, car il réside à la Maison-Blanche). Quand Roosevelt ne travaille pas à bord, il lui arrive de passer des heures entières dans son lit, ou bien de pêcher, ou bien encore de mettre à jour ses collections de timbres-poste.

Deux fois par an, le Président fait des croisières d'inégales durées. Et deux fois par an, Roosevelt fait des séjours à Warm Springs, où, loin de se reposer, il élabore, au contraire, ses plans futurs, les mûrissant à l'abri des indiscrets et des importuns.

LES AMIS DU PRESIDENT

Roosevelt a quelques amis auxquels le lie une intimité datant, parfois, de son enfance. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, le plus intime de ces derniers c'est Harry Hopkins, qui possède toute sa confiance et qui, il y a quelques jours, fut nommé « Directeur du Plan Prêt et Bail », ce qui lui a valu de devenir un membre du Cabinet restreint, qu'on appelle déjà le « Cabinet de guerre ».

Le Secrétaire d'Etat aux Finances, Morgenthau, est l'autre grand et inséparable ami du Président. Lui aussi est en contact quotidien avec le chef de la démocratie américaine.

Parmi les autres intimes du Président, il faut citer le procureur général Robert H. Jackson, le juge Samuel Rosenman, membre de la Cour Suprême de New-York, Archibald MacLeish, conservateur de la Bibliothèque du Sénat, et... son ancien secrétaire, James Roosevelt, son propre fils. Enfin, pour terminer la liste — et soit dit sans offenser les personnalités que nous venons de citer — mentionnons le petit chien noir « Falla », grand favori du Président, qui passe parfois quelque trente minutes à jouer avec lui.

UN HOMME INFATIGABLE

Auprès de ses collaborateurs, le Président a la réputation d'être un homme infatigable. Un exemple qui illustre bien ceci est le fait que James Roosevelt, qui avait servi de secrétaire à son père (avant que le général Watson ne prît son service à la Maison-Blanche), dut abandonner, après sept années de travail intense, ses médecins ayant trouvé qu'il souffrait d'un surmenage très sérieux.

Un journaliste américain, Robert Allen, qui avait suivi la campagne électorale du Président d'il y a quatre ans, raconte que bien que celui-ci eût parcouru près de quarante mille kilomètres et prononcé plus de deux cents discours, il était l'homme le plus frais de tous ceux qui l'accompagnaient. Le journaliste ajoute, en outre, que plusieurs des compagnons durent abandonner la tournée, complètement épuisés qu'ils étaient, alors que le Président, toujours souriant, et toujours debout le premier et couché le dernier, semblait dire, à mesure que la campagne prenait fin : « Dommage, c'est si intéressant... »

A part sa capacité immense de travail, le Président possède un autre grand don : celui de pouvoir se concentrer si totalement que rien au monde ne peut le distraire, lorsqu'il étudie une affaire. Jamais il ne se contente de « l'à-peu-près », ou de demi-mesures.

Roosevelt possède une culture générale excessivement vaste. Sortant un jour d'une audience qu'il venait d'avoir avec lui, un grand écrivain d'Europe confia à un reporter venu l'interviewer : « Votre Président est admirable. Il a tout lu ! Il a tout retenu ! Que ce soit en histoire, en littérature ou en économie politique, on ne peut jamais le prendre en défaut ! »

LA SIMPLICITE

Il n'est pas une seule personne ayant approché le Président, depuis les ministres, en passant par les ambassadeurs, jusqu'aux simples fermiers, qui n'exprime son admiration devant son extrême simplicité.

Courtois, aimable, amical même avec de petites gens, Roosevelt, par son sourire charmeur, met aussitôt à l'aise ses visiteurs, si timides qu'ils soient. Un autre grand don du Président est de pouvoir travailler en parfaite harmonie avec tous ses collaborateurs, auxquels il réussit à faire rendre le maximum.

Quand Roosevelt parle en public, il choisit minutieusement les mots les plus simples, afin que chacun puisse le comprendre. Contrairement à de nombreux hommes d'Etat, il a horreur de paraître pédant. Aussi, bien que sa forme soit très dépouillée et très simple, il parvient à faire pénétrer les pensées les plus profondes dans l'esprit de l'auditeur le moins instruit. En Amérique, quand on annonce un discours du Président à la radio, tout le le monde court à son poste, à l'heure dite, car, pour les Américains, un « speech » de leur Président constitue un régal auquel ils renoncent difficilement.

Le secret du Président a été livré par un de ses familiers, qui a écrit : « J'ai demandé un jour à mon ami Roosevelt d'où lui venait cette popularité, même parmi certains de ses adversaires. Il me répondit : «Rien de plus simple... soyez simple et tout le monde vous aimera, ou du moins ne vous détestera pas ! »

Ce secret, il ne semblerait pas inutile qu'on le livrât à de nombreux contemporains, qui occupent des places en vue...

Si l'on voulait tirer une traite sur l'avenir, on pourrait dire que les historiens futurs diront de Roosevelt « qu'il fut un des plus grands présidents des Etats-Unis. Grand par son action, grand par sa pensée, grand par son cœur et grand, surtout, par sa simplicité ».

Que pourrait désirer de plus, comme jugement, un homme d'Etat ?...

I M A G E S

Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires :
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN

Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. : 27412.

A B O N N E M E N T S

Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 75
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 100
Autres pays .... P.T. 130
Adresse : Poste Centrale — Le Caire

«ELECTRE»

Un groupe d'étudiants de la Faculté des Lettres de l'Université Fouad Ier a résolu de donner une représentation au profit des étudiants blessés hellènes et surtout de rendre un hommage fervent, quoique peut-être malhabile, à la Grèce combattante.

L'esprit d'héroïsme et de sacrifice du peuple grec a frappé d'admiration le monde entier, et peut-être plus encore ceux qui, dans leurs études, s'attachent passionnément à son magnifique passé et à l'influence qu'il a eue.

Parmi ceux-là, les étudiants égyptiens n'ont pas voulu se contenter d'éprouver de l'admiration. Ils ont voulu l'exprimer et, ce faisant, contribuer, bien modestement, à venir en aide à leurs camarades grecs blessés.

L'« Electre » de Jean Giraudoux leur a semblé convenir aussi bien à leurs vues qu'aux circonstances.

Leurs Excellences le Ministre de l'Instruction Publique Hussein Heykal pacha et le Ministre de Grèce M. Dimitri Capsalis ont bien voulu patronner cette représentation.

Un groupe d'étudiants de la Faculté des Lettres.

La représentation aura lieu le mercredi 30 avril 1941 à 9 h. précises au Théâtre Royal de l'Opéra.



de
JEAN GIRAUDOUX

Les billets sont en vente à la librairie Toth, 27 rue Soliman pacha, en face de l'Hôtel National. Prix des Places : Baignoires : P.T. 300. Premières Loges : P.T. 200. Deuxièmes Loges : P.T. 150. Fauteuils : P.T. 60-40. Stalles : P.T. 30. Fauteuils de Balcon : P.T. 20. Amphithéâtre : P.T. 10.



Les films de guerre ont de tout temps joué un rôle considérable sur l'opinion publique en Amérique. L'Angleterre, elle aussi, se rend compte de leur importance. Le film « Tell England », réalisé il y a quelques années, fut filmé en partie à Malte, avec la coopération de l'Amirauté britannique.

HOLLYWOOD ET LA GUERRE

Dès 1914, le cinéma a joué un rôle important dans la préparation de l'opinion américaine. A vingt-cinq ans de distance, Hollywood sert la même cause.

En 1914, la plupart des producteurs travaillaient à New-York. Hollywood, où s'étaient déjà transférés quelques studios, n'était fait que de quelques petits bungalows en bois et de hangars en tôle ondulée.

A l'époque où Charlot faisait ses premiers essais au studio de la « Biograph », il n'était venu à personne, en Europe, l'idée que le cinématographe pouvait servir une cause. S'il avait émigré plus tôt vers Hollywood, le cinéma américain eut sans doute ignoré plus longtemps la guerre. Le Centre et l'Ouest américains se moquaient pas mal de ce qui se passait en Europe, mais à New-York on ne parlait que du Kaiser, de la honteuse invasion de la Belgique, des premiers aéroplanes au-dessus des champs de bataille.

Les gens de cinéma ne pouvaient pas rester indifférents à cette fièvre. Ils découvrirent bientôt l'intérêt que le public, leur public, prenait à cette guerre ; ils pressentirent, alors que Wilson était encore partisan de la neutralité à tout prix, quel rôle jouerait l'Amérique et de quel côté on la trouverait.

A vingt-cinq ans de distance, Hollywood a devancé les premières manifestations de l'opinion américaine de plus de trois ans. Pourquoi ? Parce que de même que New-York n'a pas su se détacher complètement du vieux continent, Hollywood est, perdue sur la côte du Pacifique, une sorte d'Europe en réduction.

Dans une proportion considérable les gens d'Hollywood sont d'origine européenne, juive par surcroît. La capitale du cinéma consomme plus de quotidiens et de périodiques européens que tous les Etats du Sud réunis. Plus sensible au drame qui déchire le vieux monde, Hollywood a prévu l'orage et a joué son rôle.

Herbert Golden a prétendu dans « Variety » (avril 1940) que le cinéma américain s'est montré plus neutre aujourd'hui qu'il y a un quart de siècle. Jugement erroné. En 1939, Hollywood a fait « Hitler beast of Berlin ». Or, « Guillaume beast of Berlin » n'a été fait qu'en 1918. Il faut tenir compte de plusieurs facteurs : le cinéma est une arme qui s'émousse. Un film touche aujourd'hui infiniment plus de spectateurs qu'en 1914, mais il agit moins profondément sur l'esprit.

« Hitler beast of Berlin » mis à part, un des plus gros succès de ces derniers mois aux Etats-Unis a été « The Lion has Wings », un film d'Alexandre Korda, réalisé en Angleterre. Ici la Grande-Bretagne marque un point. Les premiers films de guerre qu'on vit apparaître en 1914, avec une idée de propagande, furent quatre films allemands qui, deux années durant, rencontrèrent un énorme succès : « The Cruise of the M. », « Log of the U.35 », « Behind the German lines » et « The German side of the war ».

Quelques semaines plus tard, l'Angleterre intervenait sur le marché avec « The Battling British », « The Kaiser challenges », « The Great War in Europe », « Germania » et « England's menace ».

Les films de l'autre guerre peuvent être classés en cinq catégories :

1° Les films de propagande originaires de pays belligérants, tels ceux que nous venons de citer.

2° Les films de propagande américains.

3° Les films pacifistes.

4° Les films patriotiques.

5° Les films pour qui la guerre n'a été qu'un argument, un cadre, sans qu'on ait cherché à atteindre un but de propagande.

« Les confessions d'un espion nazi », tourné par la Warner Bros. sur les activités allemandes aux Etats-Unis, trouve son correspondant au début de l'autre guerre.

Sous la direction de William G. Flynn, chef du Service secret des Etats-Unis, Paramount tournait, au début de 1917, un film sur les agissements des Allemands aux Etats-Unis, agissements auxquels furent mêlés les noms de von Papen, von Rintelen et du capitaine Boyd-Ed ; ce film s'intitulait « The evil eye ».

Avant que la guerre n'éclate, les Etats-Unis virent naître une série de films pacifistes : « Neutrality », histoire d'un Français et d'un Allemand vivant côte à côte et dans la paix aux Etats-Unis. Nazimova, qui vient de revenir à Hollywood pour tourner « Escape », un film contre les nazis, fut en 1916 la vedette de « War brides » où l'on dépeignait les foyers désertés. Thomas Ince réalisa, à la même époque, « Civilisation ».

Un peu plus tard, à l'époque où les journaux américains déploraient le manque de préparation des Etats-Unis, que la nécessité d'intervenir dans le conflit trouverait sans défense, Hudson Maxim, l'homme des mitrailleuses, finança « Defenseless America » (L'Amérique sans défense).

Ford, qui préparait l'équipée de l'« Oscar II », le navire de la Paix, dépensa une petite fortune pour dénoncer dans la presse l'attitude quelque peu intéressée d'Hudson Maxim. Il est vrai que plus tard, après l'échec de sa « Croisade pour la paix », Ford eut

sa propre compagnie de films « Ford Art », qui réalisa notamment « Berlin via America ».

D.W. Griffith, le Cecil B. de Mille de l'époque, mit en chantier « Intolerance » avec Lilian Gish : une sorte de « Gone with the wind » : 75 vedettes, plusieurs milliers de figurants. Ce n'était pas tout à fait un film de guerre, mais l'histoire de l'intolérance à travers les âges. La projection durait trois heures. Ce film consacra la ruine totale de Griffith.

Peu de mois avant l'entrée des Etats-Unis en guerre, G. Stuart Blackton lança sur le marché les films qui firent sa fortune : « The battle cry of peace », « Wake up America », « Womenhood » et « The glory of the nation ».

Quand un U-boat coula le « Lusitania », une vague d'indignation déferla sur l'Amérique : Universal réalisa un dessin animé sur ce torpillage.

Dès que la guerre eut gagné le continent américain, le gouvernement, représenté par George Creel, fit réaliser : « Pershing's crusades » (First National), « America's answer » et « Under four flags » (World). Le gouvernement passa avec Pathé un accord pour les actualités. Cette firme s'engageait à louer les bandes à un prix qui les mettait à portée du plus modeste des directeurs de cinéma. Le « Signal corps », du corps expéditionnaire américain, tournait sur le front de France des actualités dont Pathé avait l'exclusivité.

Il y eut plusieurs films qui stigmatisèrent les lâches, les traîtres, les défaitistes : « The man who was afraid », « The slacker » (Metro), « The unbeliever » (Edison Klein) et « The man without a country » (Jewel).

William R. Hearst, anti-interventioniste notoire, tourna casaque au bon moment et finança un film à épisodes, d'un patriotisme délirant : « Patria ». Dans cette même catégorie de films, que souvent le public saluait debout entonnant en pleine projection l'hymne américain, on peut compter parmi les meilleurs : « My own United States » et « The great love » de Griffith.

Les films qui utilisèrent la guerre sans être à proprement des films de propagande ou patriotiques furent extrêmement nombreux. A l'exception de quelques-uns d'un mérite au-dessus de la moyenne, leurs noms ne nous sont pas parvenus. Remis de son désastre financier, Griffith donna « Hearth of the world ». Vitagraph, en pleine gloire, connut un gros succès financier avec « Whom the Gods destroy » et « An enemy to the King ». Certains films eurent la valeur d'un document. L'un d'eux s'impose à l'esprit : « My four years in Germany » basé sur les souvenirs de James Gerald, ambassadeur des Etats-Unis en Allemagne jusqu'à la déclaration de la guerre. Enfin, il y eu des films qui prirent les choses gaiement : l'inoubliable « Charlot soldat », présenté à New-York un mois avant l'armistice, à la fin duquel on voyait Charlot faire prisonnier le Kaiser, le Kronprinz et Hindenburg.

Depuis 1939, il est une considération qui a freiné la production des films consacrés à la guerre : les producteurs craignent une actualité fugitive. « Sky patrol » fut présenté alors que la guerre de Finlande était déjà de l'histoire ancienne. Charlie Chaplin lui-même avec « The Great Dictator » n'a pas échappé à cet inconvénient. Il en est resté à l'Anschluss et depuis lors Hitler a acquis de nouveaux droits à notre haine.

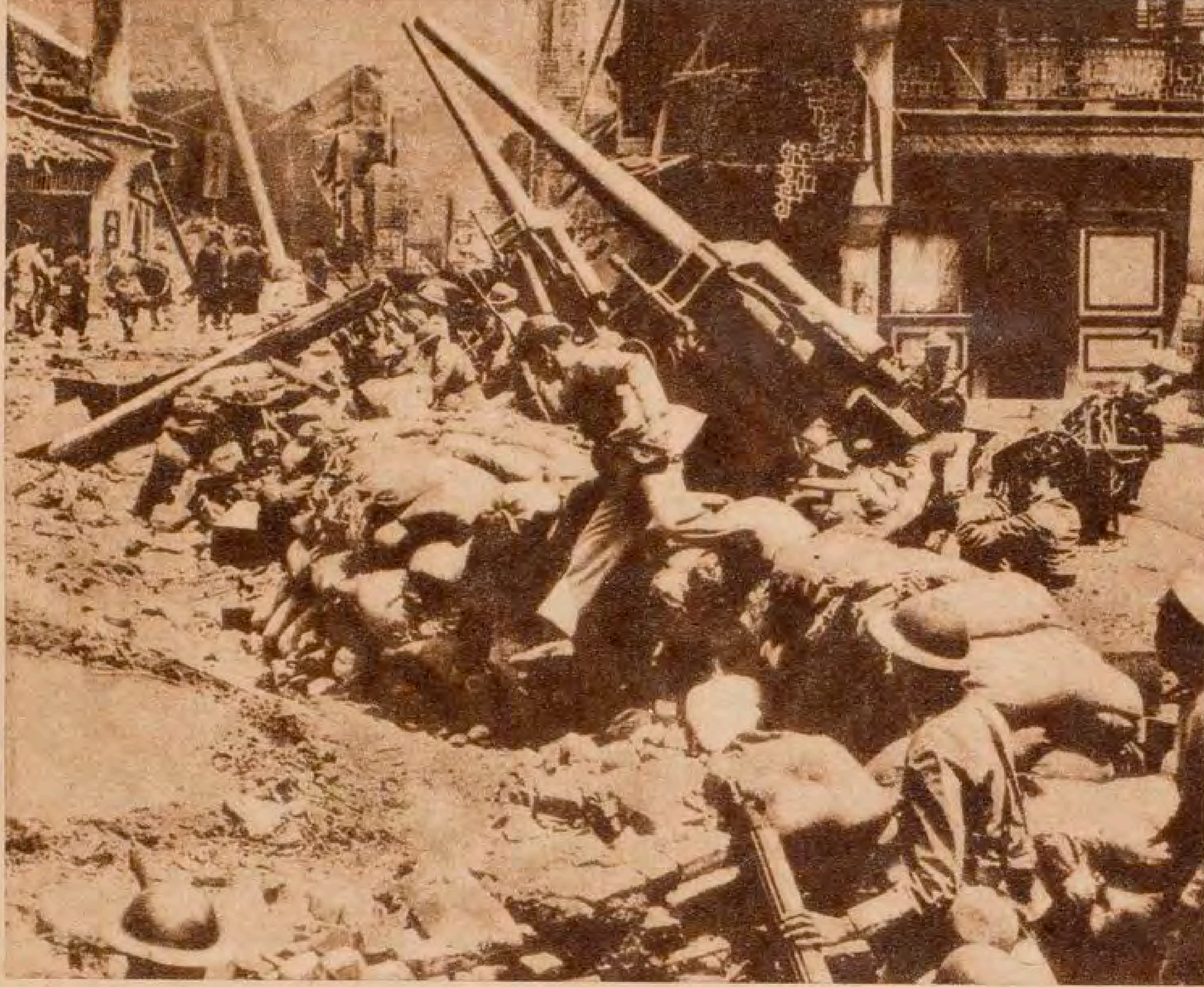
Hollywood, toujours soucieux de ses intérêts, a préféré risquer ses capitaux sur un autre chapitre : les films sur la terreur nazie ne veillissent, hélas ! pas, ne se démonétisent pas et rencontrent auprès du public américain un succès énorme.

De ce flot de pellicules émergent « Four sons », « I married a nazi », « Mortal storm », « Escape ».

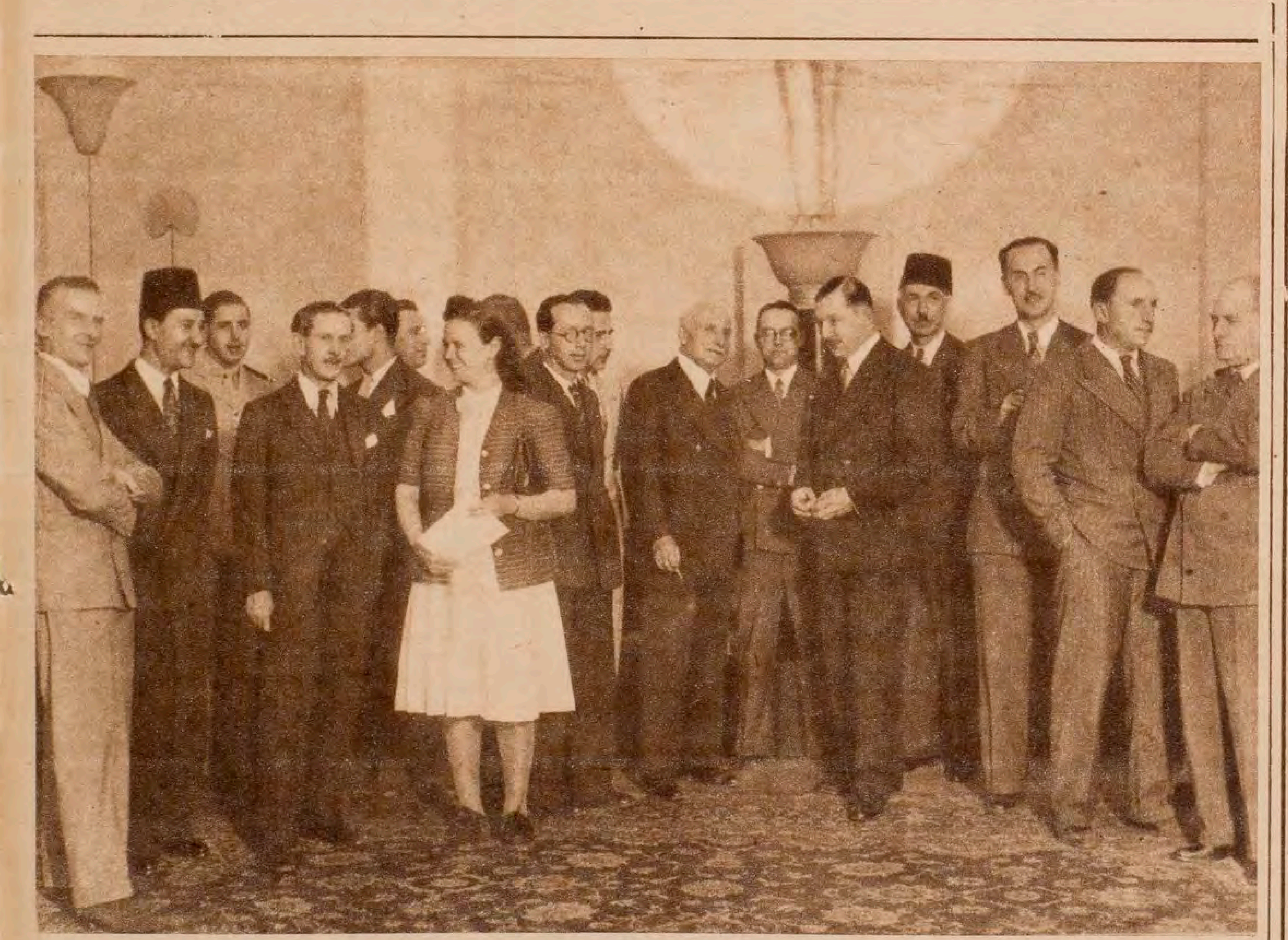
Un certain nombre de films ont repris la tradition du film pacifiste, avec plus ou moins d'acidité : « The fighting 69th » qui est un des meilleurs « box-office » de l'année, « Dawn patrol », « Idiot's delight » (qui a été peut-être le film le plus sévèrement censuré de ces dernières dix années). La guerre d'Espagne nous a donné « Blockade », « Last train from Madrid » et un point de départ pour « Arise, my love ».

Nous avons déjà eu des films qui nous ont vanté l'aviation, l'armée, la marine américaines, courts et longs métrages sur les activités étrangères aux Etats-Unis, le manque de préparation de l'Amérique (entre autres « Why America sleeps »). La seconde guerre mondiale nous doit des films qui soient des œuvres d'art. Attendons ce que préparent les Hitchcock, les Frank Lloyd, les King Vidor, les Frank Borzage, les Alexandre Korda.

P. A.



Voici un film de guerre vécu : un documentaire pris au début de la campagne de Chine. On y ajouta l'intrigue de « Too hot to handle ».



LES PILOTES DE LA BRITISH AIRWAYS EN SERVICE COMMANDE

Il y a quelques jours, les dirigeants des British Airways invitaient les représentants de la presse à une réception au Shepheard's. Ils s'agissait d'une mise au point, très importante pour les pilotes des lignes aériennes britanniques. Au début de la guerre, l'Angleterre ne voulut pas que la bataille privât l'Empire de communications aériennes. Il fut donc interdit aux pilotes des lignes civiles de s'engager dans la R.A.F. Ces pilotes gardent toujours leur tenue civile, mais en fait ce sont des aviateurs en service de guerre. C'est pourquoi la British Airways, d'accord avec le ministère de l'Air, les a dotés d'un insigne, un « badge » spécial qui permet de les reconnaître. C'est ce qu'expliqua aux journalistes, réunis autour de lui, M. Maxwell, directeur des British Airways en Egypte.



L'ECRAN DE LA SEMAINE

Gloire impérissable

Six mois qui ont étonné le monde viennent de recevoir un dénouement inique et qui ne demeurera pas sans châtiment. Notre sens de la justice se révolte à l'idée que le roi de Grèce et son gouvernement aient dû abandonner Athènes et se réfugier en Crète, dedant l'avance massive des troupes allemandes, mais ce même sens de la justice doit nous faire croire à une réparation éclatante et fructueuse.

La Grèce a conquis une gloire impérissable. A son peuple, si petit numériquement, on donnait à peine quinze jours de résistance à l'avance italienne, et non seulement il a résisté, mais il a battu l'agresseur et presque conquis l'Albanie. Il a fallu les forces conjuguées de l'Allemagne — toute la population de la Grèce n'atteint pas le chiffre des soldats allemands que Hitler maintient sous les drapeaux — et de l'Italie pour venir à bout de cette résistance, en une bataille qui fait encore plus d'honneur au soldat grec en lutte contre les tanks et les avions allemands que ses triomphes sur l'armée italienne.

Mais la gloire impérissable ne peut être l'unique récompense de tant de sacrifices chevaleresques ; le sang grec n'a pu couler en vain et demain, à la conclusion de la paix, le déni de justice sera largement compensé.

Que Hitler, Mussolini et les dirigeants des Etats vassaux et complices s'amusent à refaire la carte balkanique, qui ne sent que c'est artificiel, ridicule, une simple manœuvre ? Quand la bataille est toujours en cours, que son dénouement ne s'est pas précisé, vouloir disposer des territoires conquis est l'expression du doute dans le résultat. Si l'Axe était tellement sûr de la victoire finale, il ne se presserait pas, comme il le fait aujourd'hui, de considérer ces territoires occupés comme des territoires définitivement conquis. Mais il veut avoir le plaisir éphémère d'agir, pour quelques mois, en vrai vainqueur, ne sachant pas si, à un moment inattendu, il ne devra pas tout abandonner.

Aussi personne ne prend-il au sérieux les partages actuels et le Congrès balkanique que les Italo-Allemands se proposent de tenir, pour régler le sort de peuples qu'ils doivent dominer par les armes. Non seulement pour la Grèce et la Yougoslavie, mais aussi pour les Etats vassaux et complices, la Hongrie, la Roumanie, la Bulgarie dont la population, ravitaillée jusqu'à la faim, gronde contre l'adhésion au pacte tripartite et ne subit que par terreur le joug hitlérien.

Il est donc certain qu'on n'accordera aucune importance à tous ces partages de butin et les Yougoslaves, comme les Grecs, ne doivent qu'en rire, en attendant leur revanche et la restitution de leurs biens.

L'honneur anglais

Les Anglais ne prévoyaient-ils pas que l'avance d'armées dix fois plus nombreuses et plus armées ne pouvait que triompher de la résistance grecque et serbe ? Certainement ils le prévoyaient et aucun d'eux n'a pu se faire l'illusion que les Allemands seraient indéfiniment arrêtés dans les Balkans. Ils n'en ont pas moins envoyé un corps expéditionnaire en Grèce, pour sauvegarder le prestige de l'honneur britannique. Dans cette bataille dernière, l'Angleterre se devait d'être aux côtés de la Grèce et son geste n'a pas été vain, malgré le résultat d'ensemble.

Les forces impériales ont de nouveau fait leurs preuves contre les troupes allemandes et elles se sont révélées supérieures, comme qualité de matériel et de soldat.

Les chefs se sont à nouveau familiarisés avec la tactique allemande et surtout le matériel.

Ils ont fait subir à l'ennemi de lourdes pertes, en hommes, en machines et en avions... Ils ont retardé la progression de l'attaque et chaque jour de gagné est d'une valeur inestimable dans une guerre où le temps est un facteur capital.

Cette intervention n'a pas été inutile et plus tard on constatera que chacun de ces épisodes, même provisoirement malheureux, a été un des éléments de la victoire future des Alliés.

Chantage

Nous avions déjà relevé que les Balkans ne peuvent être une fin en eux-mêmes et que Hitler s'y est aventuré pour redresser l'Italie aux abois, retarder son effondrement et éviter que la Grèce et la Yougoslavie ne soient le tremplin de la grande offensive des Alliés qui sera, un jour, fatalement déclenchée contre lui.

C'est pourquoi, avant même qu'il n'ait fini d'occuper la Grèce, il doit envisager le problème turc et, ainsi, chaque problème en crée un autre pour lui, bien plus compliqué que celui qu'il vient, non de résoudre, mais d'écarter par la force des armes.

Seulement, ce problème turc est bien plus difficile que le grec et le yougoslave, à cause des Dardanelles, de l'Asie Mineure presque impraticable et de l'intérêt que les Russes y prennent.

Aussi, Hitler ne veut-il l'aborder que prudemment ; ses armées sont à la frontière turque et il pourrait attaquer, mais il préfère encore recourir au chantage.

Von Papen ne se décourage pas et aux dirigeants d'Ankara il ne cesse d'offrir des pactes économiques, des garanties et d'hypothétiques enrichissements territoriaux. Il reprend des offres déjà rejetées, croyant qu'elles seront acceptées cette fois-ci, parce qu'il les appuie de la menace des armées allemandes. Il est pressé de conclure, pour gagner de vitesse la conclusion de l'alliance, du pacte de mutuelle assistance entre la Turquie et la Russie. Si ce pacte est conclu, Hitler ne voudra pas attaquer, car le moment n'est pas encore venu de faire la guerre avec les Soviets, bien qu'il soit évident aujourd'hui que cette guerre est fatale. Von Papen, en avion, fait donc la navette entre Ankara et Berlin, rapportant des contre-propositions et faisant de nouvelles propositions, anxieux de signer avant que Molotov et Saradjoglou ne mettent leur signature au bas du pacte garantissant la Turquie.

Cette bataille diplomatique est celle qui, en ce moment, absorbe l'attention mondiale. On se demande si les Turcs vont tomber dans le panneau, ne pas comprendre que si von Papen leur fait perdre l'amitié russe, ils n'en seront que plus sûrement attaqués, et rapidement. Jusqu'ici, confiance absolue est faite au gouvernement turc qui se tient sur la réserve, ne s'engage pas et ne rompt pas, laissant à sa presse entière liberté de condamner l'Axe et ses agressions, ainsi que sa prétention de fonder un ordre nouveau. Les contacts sont de plus en plus suivis avec Moscou et l'armée turque est à ses postes de frontière.

La Bulgarie s'associe au chantage allemand en occupant le port de Dédé-Agatch, tout en jurant perfidement à la Turquie que, dans son geste, il n'y a rien d'hostile. Mais on ne croit plus aux serments des Bulgares.

Quant à la Russie, elle ne parle pas, mais elle agit. En faisant évacuer par leurs habitants trente kilomètres de territoire près de la frontière allemande, pour des fins uniquement stratégiques, elle avertit son voisin qu'elle ne sera pas prise au dépourvu. La Turquie est pour elle autrement intéressante que la Bulgarie ou la Yougoslavie ; Staline qui est en train de refaire l'Empire de Pierre le Grand ne pourrait pas voir une domination germanique sur les Dardanelles.

Vichy et Madrid

A l'autre bout de la Méditerranée, Hitler voudrait également étendre ses tentacules, afin de dominer cette mer commerciale et stratégique et la fermer aux navires britanniques.

Pour y arriver, ou, plutôt, pour arriver à lancer son assaut contre Gibraltar, le roc-forteresse, il lui faut la double complicité de Vichy et de Madrid, les côtes françaises et le passage à travers l'Espagne.

Pour les côtes françaises, il lui serait facile d'occuper le territoire de Vichy qui ne peut opposer aucune résistance, mais il risque de voir l'Empire français et la flotte passer délibérément du côté anglais et il n'y tient pas outre mesure ; il préfère revenir à la vieille collaboration de Laval. Et sur le maréchal Pétain recommence une pression allemande très dure, pour lui faire reprendre l'homme qu'il avait limogé. A défaut de Laval, Hitler compte sur Darlan pour faire ce qu'aurait fait Laval, mais l'opposition du maréchal et de l'opinion retarde le succès de la manœuvre. Si ce succès tarde trop, ne verrait-on pas Hitler se fâcher et passer à l'occupation de toute la France ?

Pour Madrid, la tâche est encore plus dure, le général Franco ne tenant pas à entrer en guerre avec

LE FILM EGYPTIEN

La discussion roule, cette semaine, dans les milieux et les journaux des partis politiques sur le problème de la collaboration.

Ce mot est très souple, très élastique ; on s'en sert cependant très fréquemment à cause de sa commodité qui empêche toute précision.

Nous sommes pour la « collaboration », disent les wafdistes.

Nous aussi, et plus que vous, affirment les saadistes.

Mais nous, la collaboration nationale est notre devise, jurent les libéraux.

* * *

Magnifique, disent les hommes de bonne volonté, il n'y a plus qu'à discuter et trouver la formule qui donne satisfaction. On se réunit, on aborde les points essentiels et on constate que le sens du mot « collaboration » diffère chez les wafdistes, de l'interprétation que lui en donnent les saadistes, et ainsi de suite.

Tous sont d'accord sur leur désaccord et, cependant, en sortant des réunions, chacun d'eux déclare solennellement : « Nous sommes pour la collaboration nationale, l'unique moyen de salut du pays. » Et les choses demeurent en l'état.

Aussi, le public ne se laisse-t-il plus prendre à toutes ces rumeurs et à toutes ces polémiques de presse. Nous l'avons vu cette semaine garder une indifférence totale pour ces mouvements d'union. Non pas qu'il ne la désire pas et n'en sente pas la nécessité, mais il a été trop longtemps berné par les refrains d'une chanson qui n'aboutit jamais.

Le jour où quelque chose de concret sera réalisé, il applaudira de tout cœur et nous avec lui.

* * *

Nos lecteurs savent que Makram Ebeid pacha a longuement été reçu par le chef du Cabinet royal, Hassanein pacha. On peut résumer le résultat de cette entrevue par cette phrase de Makram pacha : « Les circonstances sont critiques ; l'heure est grave ; nous avons tout oublié. Devant nous, aujourd'hui, il n'y a qu'un seul fait : toutes nos vies au service du roi et nous devons tous proclamer que nous sommes aux côtés de Sa Majesté, attendant ses ordres. »

* * *

Au cours de cette semaine, une suggestion du Wafd fut soumise aux leaders des autres partis : « ...formation d'un cabinet d'union et suspension de la vie parlementaire. »

Mais les présidents des partis saadiste, libéral, chaabo-ittéhadiste refusèrent d'une manière catégorique que la moindre atteinte fût portée à la vie parlementaire.

* * *

Pas de cabinet d'union, alors un cabinet neutre, auraient dit les wafdistes. On leur demanda : « Approuvez-vous que le chef de ce cabinet neutre soit Hussein Sirry pacha ? »

— Il est encore tôt pour discuter les noms. Mettons-nous auparavant d'accord sur les principes, les noms viendront ensuite.

Cependant, bien que le nom de Hafez Afifi pacha soit mis en avant par certaines rumeurs, c'est Hussein Sirry pacha qui serait tout indiqué pour présider un cabinet neutre, si jamais il se forme.

D'ailleurs, interrogé dernièrement par la presse, Sirry pacha a nié qu'il y eût un mouvement de remaniement ou de formation d'un cabinet de coalition ; mais il n'a pas abordé la question d'un cabinet neutre.

* * *

A notre confrère « Al-Mussawar », Nahas pacha vient de faire d'intéressantes déclarations.

Le président du Wafd a dit qu'il a toujours souhaité la coopération avec les autres partis et que, pour y arriver, il leur a souvent abandonné un certain nombre de sièges. Sa récompense en a toujours été une agression des partis minoritaires contre le Wafd, prétendant qu'il ne représentait pas l'écrasante majorité de la nation, comme il le fait en réalité.

Dès le début de la guerre, le Wafd a réclamé l'union, mais sur la base du droit et de la démocratie ; la minorité ne l'a pas écouté. En juin, le Wafd a renouvelé la suggestion, mais elle n'a pas abouti, car la minorité ne conçoit l'union que sur la base d'une dictature de la minorité sur la majorité.

A la minorité donc de supporter la responsabilité des circonstances présentes. L'heure est passée où le Wafd donnait l'avertissement qu'il faut sur le danger d'une telle politique pour l'avenir du pays.

Il est vraiment curieux qu'on combatte le Wafd aux heures de prospérité... et qu'on se souvienne brusquement de son existence et lui demande son aide, quand la situation devient critique.

l'Angleterre et avec l'Amérique dont son ravitaillement dépend. Contre lui, la classique méthode nazie commence à jouer. On le menace de Serrano Suner, qui deviendrait un second ou un troisième Quisling, celui de l'Espagne.

Mais il ne semble pas que Serrano Suner puisse réussir dans ce rôle ; il ne doit sa place et son prestige qu'au fait qu'il est le beau-frère du Caudillo, son homme de confiance.

Le jour où il se dressera contre Franco, Serrano Suner découvrira qu'en fait il n'a pas d'autorité et de prestige ; Hitler le découvrira également.

Des rêves du Führer, s'il en est un d'indiscutablement inaccessible, c'est bien Gibraltar.

Délassons-nous



Quand deux juges SE JUGENT...



Deux juges avaient reçu chacun une contravention pour excès de vitesse. Lorsqu'ils arrivèrent au tribunal, à l'heure de la convocation, la pièce était vide. Ils décidèrent donc de se juger eux-mêmes. Le plus âgé s'installe et dit à son confrère :

— Vous êtes accusé d'avoir dépassé la vitesse autorisée dans un village. Le reconnaissez-vous ?

— Je le reconnais, Votre Honneur.

— Je me vois donc obligé dans ces conditions de vous faire condamner à cinquante piastres d'amende...

Le second juge va prendre alors la place du premier :

— Vous êtes accusé, lui dit-il, d'avoir excédé la vitesse autorisée en banlieue. Le reconnaissez-vous ?

— Je le reconnais, Votre Honneur.

— Vous le reconnaissez ? Vraiment ces contraventions pour excès de vitesse deviennent trop nombreuses ! Voilà le second cas depuis ce matin ! Vous serez condamné à cent piastres !



RIONS UN PEU

Un voyageur traverse un village d'Ecosse. Il s'étonne de n'y trouver aucun docteur :

— Comment faites-vous quand vous êtes malades ? demanda-t-il.

— Nous mourons de mort naturelle !

* * *

Le malade. — Etes-vous sûr, docteur, de votre diagnostic ? J'ai une fois entendu dire qu'un médecin a soigné son malade en tant qu'ayant une bronchite... et il est mort d'une typhoïde.

Le médecin. — Tranquillisez-vous, mon cher, moi quand je diagnostique une bronchite, mon malade ne meurt que d'une bronchite.

* * *

— Il ne te manque que des cornes pour être un âne parfait!

— Mais un âne n'a pas de cornes.

— Eh bien ! tu vois, alors il ne te manque rien du tout.

* * *

— Qu'est-ce qu'un docteur ?

— C'est un homme qui vit de ses malades, mais qui ne fait pas vivre ses malades.

* * *

Deux bègues se rencontrent.

— Comment v'as... v'as... tu... tu ?

— Je... je... vais... bien !

— Mais, tu... tu... bé... gayes toujours ?

— Oui... tu... vois.

— Pour... quoi... ne... vas-tu... pas... voir... le... le... méde... cin... qui... m'a guéri ?

NOCES DE BOIS ? NOCES DE SOIE ? NOCES DE PERLE ?

Vous savez toutes que les noces d'argent et les noces d'or se célèbrent après vingt-cinq et cinquante ans d'union, mais savez-vous que, pour le premier anniversaire du mariage, on peut fêter ses noces de coton ?

Pour la 2e année, les NOCES DE PAPIER.
— 3e — les NOCES DE CUIR.
— 5e — les NOCES DE BOIS.
— 10e — les NOCES DE FER-BLANC.
— 12e — les NOCES DE SOIE.
— 15e — les NOCES DE CRISTAL.
— 20e — les NOCES DE PORCELAINE.
— 25e — les NOCES D'ARGENT.
— 30e — les NOCES DE PERLE.
— 40e — les NOCES DE RUBIS.
— 50e — les NOCES D'OR.
— 60e — les NOCES DE DIAMANT.
— 70e — les NOCES DE PLATINE.

Et après ? Il semble que la série s'arrête là, faute de comparaison assez précieuse pour les candidats centenaires. Mais non ! Témoin cette histoire qui nous vient d'Ecosse.

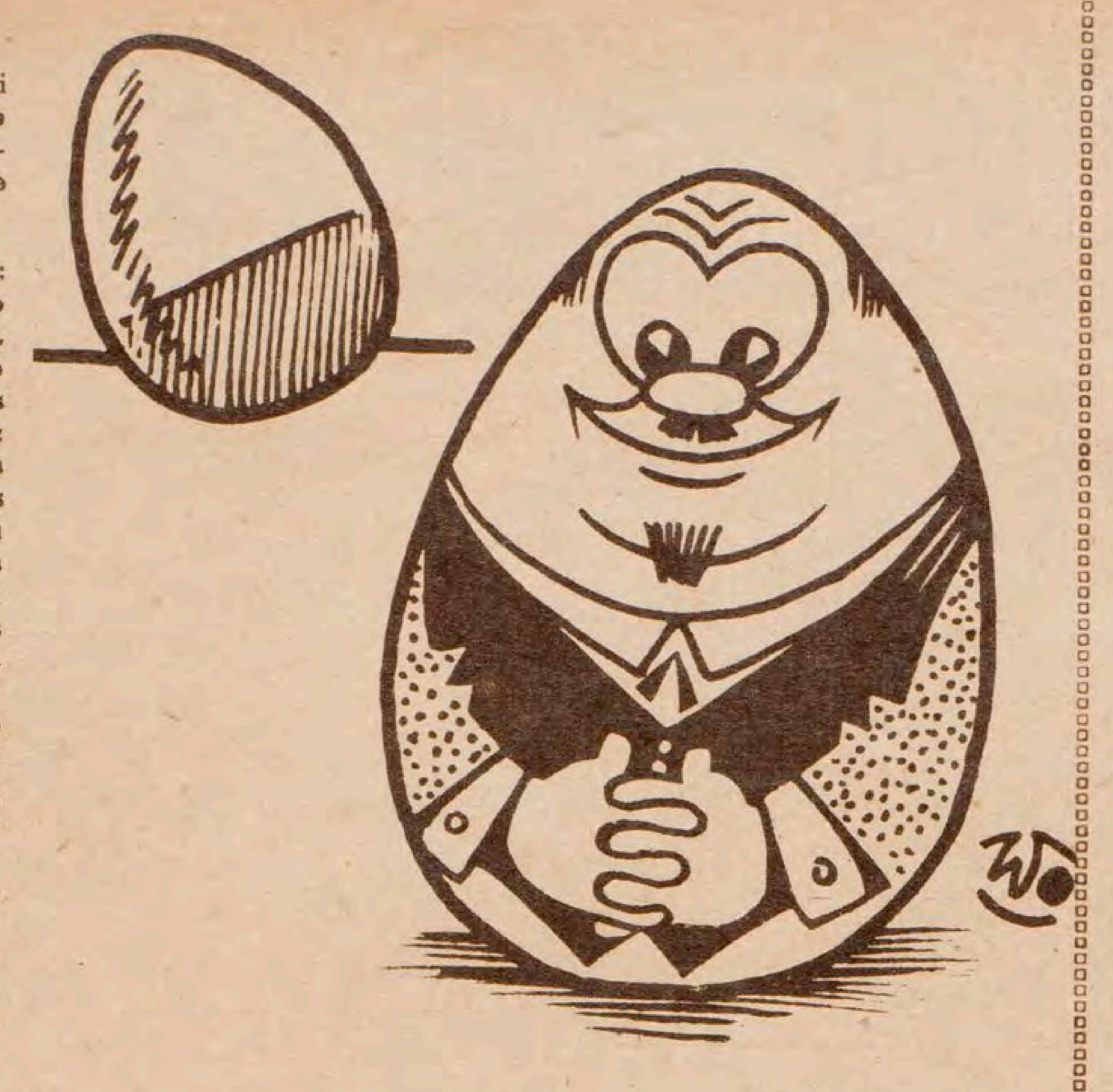
M. et Mme Mackenzie vont célébrer cette année le soixante-quinzième anniversaire de leur mariage. Comme on ne trouvait pas de nom digne de cet événement inédit jusqu'à ce jour, le comté de Fife, qui a l'honneur de posséder ce couple record, a provoqué une grande consultation pour déterminer le nom à donner à de telles noces.

La majorité s'est ralliée au qualificatif : *noces de radium*. Au moins en paroles, les Ecossais, proverbialement avares, ne veulent pas lésiner

LE BONHOMME-ŒUF

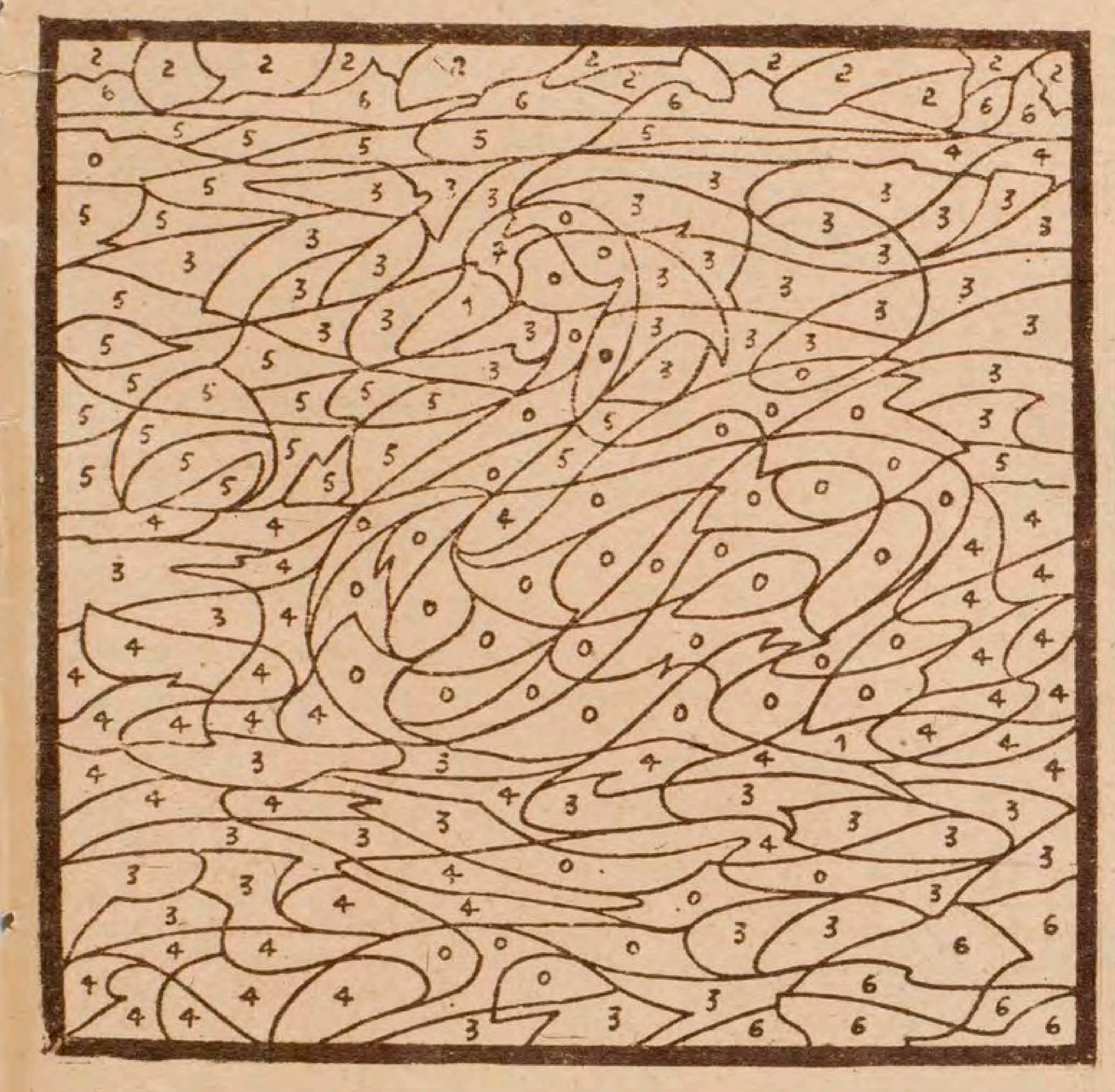
Cet amusant bonhomme — qui consiste en un œuf peint — possède une étrange particularité. Sur n'importe quel sens vous le posez, il se retrouvera toujours assis.

Voici comment vous procéderez : Avec une aiguille, vous percez le petit bout de l'œuf. Par ce petit trou, vous gobez votre œuf. Lorsque ce dernier sera entièrement vide, vous le posez sur son gros bout et versez par le petit trou du plâtre que vous aurez, préalablement, délayé dans de l'eau. Cette opération est un peu longue, car plus le trou est petit, plus il est invisible. Vous versez donc du plâtre jusqu'au tiers de l'œuf, puis vous le laissez durcir. A ce moment, vous êtes sur que l'œuf se posera toujours sur son gros bout, quelle que soit la position que vous lui donnerez. Il ne restera plus qu'à peindre sur la coquille une tête comique. Celle que l'on voit ci-contre ne présente aucune difficulté à dessiner, et le moins habile en dessin saura la reproduire. Les plus habiles pourront dessiner des Chinois, des nègres, des poupées, et même, en s'aidant de la colle, ajouter des cheveux de ficelle.



Aux amateurs de peinture

MAJESTE



COLORIEZ :

0 : Blanc
1 : Jaune
2 : Bleu très clair
3 : Bleu-vert très clair
4 : Bleu-vert clair
5 : Vert très clair
6 : Vert clair.

et voyez ce que vous obtiendrez !

QU'EN PENSEZ-VOUS ?

3 × 37 = 111
6 × 37 = 222
9 × 37 = 333
12 × 37 = 444
15 × 37 = 555
18 × 37 = 666
21 × 37 = 777
24 × 37 = 888
27 × 37 = 999

SAVIEZ-VOUS QUE...

- *Les plats couverts datent du moyen âge? Le but du couvercle était surtout d'empêcher qu'on verse du poison dans les aliments entre la cuisine et la salle à manger.*
- *Dans les îles Philippines, les femmes se font limer les dents de façon à les rendre pointues ?*

VRAI OU FAUX ?

Les chapeaux de Panama viennent de Panama ?

Non, les chapeaux de Panama sont fabriqués dans la République d'Equateur.

La plus courte distance d'un point à l'autre est la ligne droite ?

Lindbergh a démontré en 1927 que ce n'est pas toujours vrai. Il a pris le plus court chemin pour voler de New-York à Paris en suivant une courbe, un « arc du grand cercle ».

Les spaghetti viennent d'Italie ?

Non. Marco Polo, le grand voyageur, découvrit les spaghetti en Chine, au XIIIe siècle.

La baleine est un poisson ?

Non, la baleine est un mammifère puisque son sang est chaud et qu'elle allaite ses petits.

SOLUTION DES MOTS CROISES PUBLIES DANS NOTRE DERNIER NUMERO

Horizontalement. — 1. LE. — 2. ETE. — 3. NE. — 4. TA. — 5. UN. — 6. ARC. — 7. VINAIGRE. — 8. PURGEE. — 9. ALOSE. — 10. EN. — 11. CANIF. — 12. ANIS. — 13. NO. — 14. LA.

Verticalement. — 1. OC. — 2. PIPE. — 3. SOLE. NU. ANA. — 4. ET. ARA. IN. — 5. EN. AIGLEFIN. — 6. ESTURGEON. SOL. — 7. ANCRES.

ELEANOR ROOSEVELT

Bien qu'étant la première « lady » d'Amérique, Eleanor Roosevelt est toujours d'une exquise simplicité et demeure une démocrate avant tout. On la voit chaque matin se promener à travers les jardins publics de Washington ; s'arrêter et bavarder avec des gosses qui jouent ; encourager les gouvernantes et les marchandes ambulantes. La classe ouvrière des Etats-Unis l'adore, car elle sait qu'elle lui doit quelques-unes des améliorations apportées à sa condition.

Mrs. Roosevelt écrit, chaque jour, un article destiné à la « United Press », et qui est reproduit, ensuite, par les 400 journaux abonnés à cette agence. Cet article, qui porte le titre général de « My day », relate les faits principaux survenus quotidiennement à l'auteur. L'humour et le sérieux voisinent dans ces confidences, et les Américains sont, généralement, très friands de ce genre de lecture. Pour eux, « Eleanor », comme on l'appelle couramment là-bas, est certainement une des plus grandes journalistes « in the world ».

Féministe convaincue, la première dame d'Amérique n'hésite pas à faire, parfois, de très longs voyages, pour assister à des réunions où sa présence est jugée nécessaire. Mrs. Roosevelt est une oratrice de grand talent, et presque tous ses discours et ses conférences sont, ensuite, radiodiffusés.

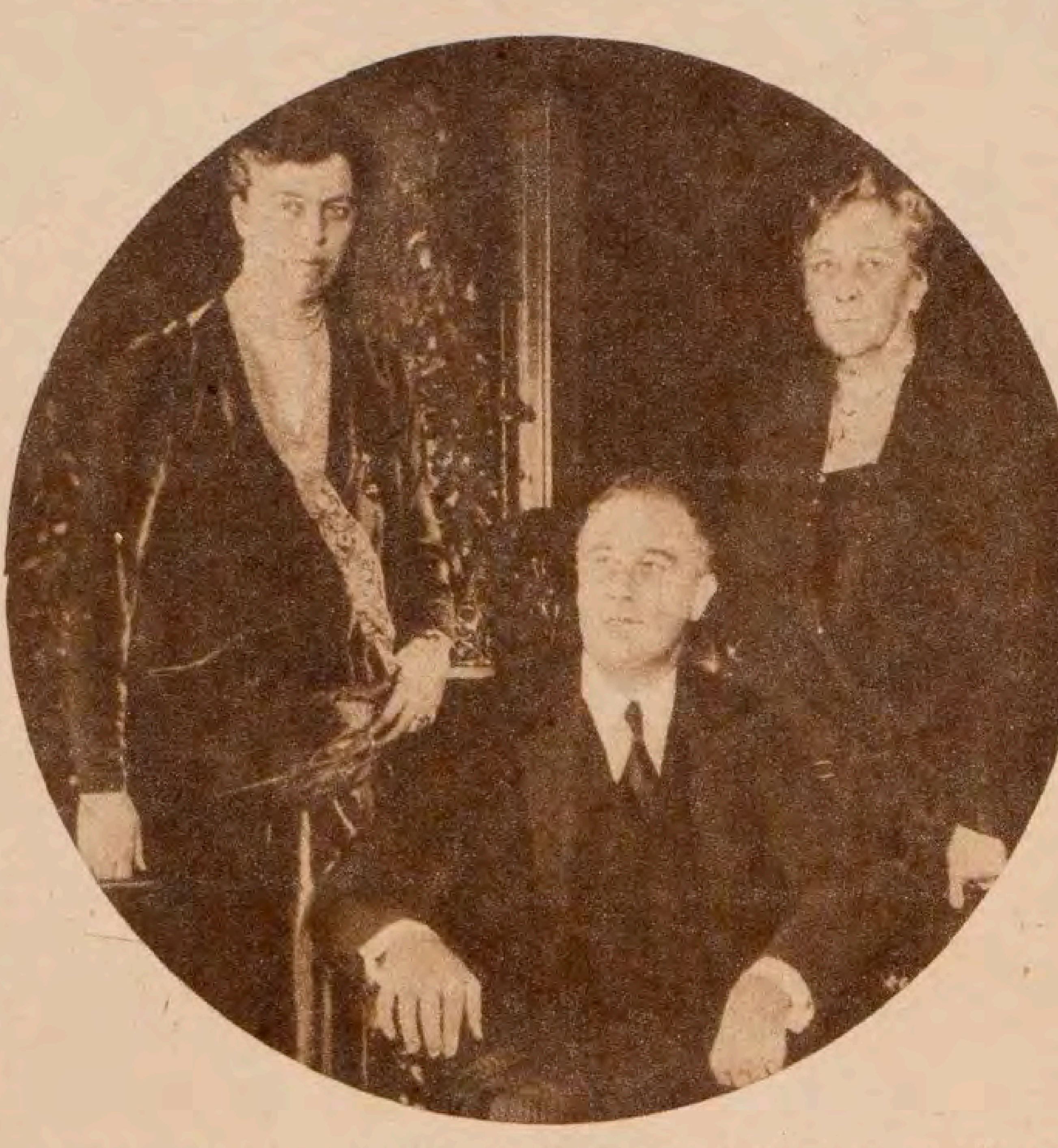
Dans ses moments de loisir, elle aime tricoter et lire, assise auprès de son mari. Celui-ci, même lorsqu'il travaille, aime sentir auprès de lui cette présence qui lui est chère.

Tous les jeudis, Eleanor Roosevelt fait le mannequin pour une grande maison de couture et les cachets astronomiques qui lui sont versés vont à des œuvres de bienfaisance, car cette femme généreuse entend ne pas garder un « cent » d'un argent gagné de cette manière.

Depuis le début de la guerre, elle lit des textes publicitaires à la radio, et les Américains se sont habitués, maintenant, à entendre quotidiennement la voix de leur Présidente vanter les produits Y ou Z. L'argent rapporté par ses émissions est destiné à des œuvres de guerre, la « Croix-Rouge américaine », ou les services qui ont pour mission d'assurer un peu plus de confort à ceux qui combattent pour leurs pays.

Lorsqu'elle doit recevoir des personnalités à déjeuner ou a dîner à la Maison-Blanche, Mrs. Roosevelt s'occupe elle-même du menu et ne dédaigne pas de mettre, parfois, la main à la pâte. Elle est maîtresse de maison accomplie et rien n'échappe à ses yeux experts.





Deux femmes jouent dans la vie du président Roosevelt un rôle considérable. Ce sont deux femmes aussi intelligentes que dévouées : sa mère Sara Delano Roosevelt et sa femme Eleanor Roosevelt. Toutes deux ont une grande influence sur la femme d'outre-Atlantique.



SARA ROOSEVELT

La mère du Président a déjà quatre-vingt-six ans et, malgré son âge, trouve moyen d'être aussi active qu'une jeune femme. Elle lit sans lunettes et entend très distinctement tout ce qu'on lui dit. Ses jambes, qui sont encore très solides, lui permettent d'effectuer tous les jours de longues promenades à travers les jardins de sa résidence à Hyde Park.

La ressemblance extraordinaire qui existe entre le Président des Etats-Unis et sa mère ne manque généralement pas d'étonner ceux qui les voient ensemble. Les deux ont des mentons volontaires, des grands yeux clairs et un je ne sais quoi de candide et d'ironique à la fois au coin des lèvres.

Sara Roosevelt a épousé le père du Président alors qu'elle avait 26 ans et qu'il en avait 50. Ils vécurent heureux pendant vingt ans et, lorsque James Roosevelt mourut, sa veuve le pleura sincèrement, car il avait toujours su être, pour elle, un mari attentif et tendre, et un compagnon fidèle.

Pour avoir passé toute sa jeunesse en Chine, où son père était un grand commerçant de thé, la mère du Président des Etats-Unis a conservé quelque chose d'exotique tant dans sa manière de s'habiller que de parler et même de marcher. Chez elle, comme le dit son fils, « l'Orient a rencontré l'Occident, et cette rencontre a donné le jour à une femme parfaite ».

On demandait, récemment, à Mrs. Sara Delano Roosevelt quel avait été le plus beau souvenir de sa vie : « C'est, repondit-elle, lorsque le roi et la reine d'Angleterre vinrent chez moi pour me rendre visite. Ils venaient de parcourir l'Exposition, et je demandai au roi si elle lui avait plu. « Oh, oui, me répondit George VI, tout était parfait : seulement on ne m'a pas offert du thé ! » J'ai donc invité les souverains à partager mon « five o'clock » et je dois dire qu'ils ont fait honneur à mes gâteaux ! En partant, la reine m'a embrassée et elle avait les yeux remplis de larmes. Ce souvenir est gravé dans mon cœur pour toujours... »

On sait que la vieille dame est irréductible sur certains chapitres. Un jour qu'elle avait invité son fils à déjeuner, elle voulait absolument savoir ce qu'il aimerait manger. Elle entra dans ses bureaux, mais ce fut pour s'entendre dire que le Président était en conférence. Sans écouter les prières des secrétaires, elle ouvrit la porte, interrompit la conférence, et demanda froidement à son fils ce qu'elle devait lui préparer pour le lunch. Connaissant le caractère de sa mère, le Président composa le menu, et ce n'est qu'ensuite qu'il put reprendre son travail, si inopinément interrompu...

QUELQUES TRUCS QUI NOUS VIENNENT D'AMERIQUE

Pour enlever les taches de fruits, on humecte la tache, puis on la frotte avec du borax, jusqu'à ce qu'il y ait une couche de pâte sur la tache. On laisse le tout ainsi, durant cinq minutes, puis on lave à grandes eaux, et la tache disparaît comme par enchantement.

Certaines fraises perdent tout leur parfum lorsqu'on les lave. Pour éviter cela, on met les fraises dans une mousseline mouillée et on les fait sauter à plusieurs reprises. Le sable et la terre demeurent attachés à la mousseline et les fraises ne perdent rien de leur saveur.

Pour que les épingles ne se rouillent jamais, on les pique dans une savonnette que l'on conserve dans la boîte à ouvrage.

Pour faire disparaître les taches de brûlure sur une étoffe légèrement roussie, on frotte les fibres brûlées avec un papier de verre, puis on lave l'étoffe avec de l'eau et du savon.

On peut aisément faire disparaître les taches sur les bas de soie de couleur claire, en les frottant avec un petit fragment de gomme très souple.

Pour rendre sa blancheur originelle à un collier d'ivoire jauni, on l'enduit avec de l'essence de térébenthine, puis on l'expose au soleil pendant deux ou trois jours de suite.

Pour repolir les couteaux rouillés, on les frotte avec une pomme de terre crue, coupée en deux.

S'il ne vous reste que très peu d'encre dans votre encrier, c'est une erreur que d'y ajouter de l'eau. il vaut mieux mettre un peu de vinaigre, et vous obtiendrez, ainsi, une couleur aussi belle que vive.

Pour empêcher les chaussures mouillées de se rétrécir, on les remplit d'avoine, la graine absorbera l'eau et gonflera, elle fera ainsi l'office de forme.

LES AMERICAINES SONT PLUS JOLIES QUE LES EUROPEENNES

Parce que...

...ELLES FONT REGULIEREMENT DU SPORT Dès le saut du lit, elles commencent leur journée par des exercices d'assouplissement, qui ne leur prennent pas plus d'un quart d'heure, et leur permettent de conserver des silhouettes élégantes, d'où la graisse et les bourrelets de chair sont bannis. Dans le courant de la journée, elles s'arrangent toujours pour avoir une heure de libre, et cette heure est entièrement consacrée au sport : marche, course à pied, tennis, skating, golf, natation, équitation sont également à l'honneur, car chacun de ces sports permet à celles qui le pratiquent de se maintenir en forme.

...ELLES NE S'EMPLISSENT PAS L'ESTOMAC D'ALIMENTS INUTILES Elles savent que, pour être bien portant, le corps humain n'a pas besoin d'être surchargé de nourriture. Aussi absorbent-elles le moins possible de pâtes, qui bourrent sans nourrir, et donnent-elles leur préférence aux fruits de saison, aux légumes verts, crus et cuits, si riches en vitamines. Le lait occupe, à tous leurs repas, la place d'honneur. Il est courant en Amérique d'en absorber 5 à 6 verres par jour.

...ELLES SOIGNENT LEUR TEINT CHAQUE JOUR On rencontrera rarement, au pays de l'Oncle Sam, des femmes ayant des peaux ternes et sans éclat. Toutes savent que, pour paraître à son avantage, le teint doit être nourri, soigné, massé. Voici comment elles s'y prennent : le matin, légère friction du visage avec une lotion astringente et stimulante, couche de crème grasse ou neutre, selon la nature de la peau, rouge à joues et poudre. Le soir, démaquillage à l'eau et au savon, emploi d'une crème spéciale, ou d'un lait de beauté. Ensuite, une couche de crème nutritive et de longs massages avec le bout des doigts. Au bout d'une dizaine de minutes, lorsque la peau a bien absorbé la crème, petits tapotements avec une serviette à démaquiller, pour enlever complètement le gras du visage. Pas de crème qu'on garde toute la nuit, et qui empêche la peau de respirer. Une fois par semaine, visite à un Institut de beauté, pour un nettoyage de la peau et d'efficaces massages faciaux.

...ELLES VEILLENT SUR LA BEAUTE DE LEURS CHEVEUX Deux fois par jour, matin et soir, elles consacrent un quart d'heure au brossage de leurs cheveux. Elles se servent d'une brosse dure, à longs poils, qui stimule aussi la circulation du sang sous le cuir chevelu. Chaque quinzaine, elles font un « shampooing » au jaune d'œuf, et un autre à l'huile. Elles n'oublient jamais de se rincer les cheveux avec un peu de vinaigre, lorsqu'elles ont fini de se laver la tête. Quand elles sont en plein air, elles veillent à ce que leurs cheveux soient protégés contre le soleil et le vent par une légère écharpe de soie.

...ELLES DORMENT DE HUIT A DIX HEURES PAR JOUR Elles savent très bien que, mieux que toutes les crèmes, c'est encore le sommeil qui entretient et conserve la jeunesse des femmes. Si elles sortent le soir, elles dorment le lendemain assez tard, de façon à équilibrer quand même leurs heures de sommeil. J'ai connu des Américaines qui dormaient régulièrement douze heures par jour et qui, grâce à cela, avaient des teints de jeunes filles, quoique ayant parfois dépassé la quarantaine. « Le sommeil de beauté », « the beauty sleep », comme on l'appelle en Amérique, est, pour elles, une véritable religion et c'est pourquoi elles regardent avec étonnement leurs sœurs européennes, qui dansent durant des nuits entières, mènent une existence désordonnée, et s'inquiètent, ensuite, de voir qu'elles vieillissent prématurément, et qu'elles paraissent beaucoup plus âgées qu'elles ne le sont en réalité.

...ELLES CONSULTENT REGULIEREMENT LEUR MEDECIN Une fois par mois elles se font ausculter par leur docteur pour voir si tout va bien dans leur organisme. Quand quelque chose cloche du côté du foie ou des intestins, elles se mettent, sans hésitation, au régime de légumes bouillis, de jus de fruits, de compotes et de fruits de saison. Ce n'est que lorsqu'elles ont de nouveau entièrement rétabli leur équilibre physique qu'elles recommencent à manger de la viande. Leur dentiste reçoit aussi leur visite chaque trois mois. Il ne s'agit pas, chaque fois, de plomber ou de soigner une dent, mais elles veulent voir tout simplement si tout est en ordre dans leur bouche. Elles savent que tout mal, soigné à ses débuts, est plus facilement guérissable, et c'est pour cette raison qu'elles se portent bien et jouissent d'une santé éclatante.

ANNE-MARIE

QUELQUES PLATS AMERICAINS

On a l'habitude de dire que les Américaines se nourrissent d'un verre de lait et de quelques légumes crus. Cela n'est pas vrai, car, tout comme nous, les femmes des Etats-Unis doivent manger si elles veulent avoir l'énergie nécessaire pour travailler et lutter.

Les Américaines savent, cependant, mieux que nous doser leurs aliments et absorber le plus grand nombre de vitamines possible. Leurs recettes peuvent nous sembler un peu excentriques de prime abord, mais, si nous le voulons, nous pouvons nous habituer rapidement à la saveur particulière de ces aliments. Voici quelques plats, typiquement américains, riches en vitamines :

BOL DE SALADE

Coupez des radis, des concombres non pelés, des tomates, du céleri, de la laitue, des poivrons verts. Mélangez, laissez mariner dans de l'huile d'olive, ajoutez du jus de citron et du sel. Avant de servir, mettez sur le tout deux grosses cuillerées de miel et, si vous le supportez, quelques gousses d'ail.

CHOP SUEY DE LEGUMES

Coupez en petits morceaux une botte de céleri et quelques oignons doux. Versez deux cuillers à soupe d'eau dans une casserole. Faites cuire pendant une dizaine de minutes. Ajoutez 250 grammes d'haricots verts et laissez cuire encore. Versez sur le tout un bouillon maigre et quelques amandes broyées. Servez bouillant.

COCKTAIL D'EPINARDS ET DE PERSIL

Passez un peu de persil et d'épinards frais, d'un beau vert sombre. Deux poignées d'épinards et une poignée de persil constituent une très bonne proportion. Ces deux jus sont riches à la fois en fer et en cuivre. Pour en atténuer la vigueur, il est préférable de les mélanger à du jus d'orange. Deux coupes par jour de cette efficace combinaison vous donneront une peau de velours.

COCKTAIL "COUP DE FOUET"

Mélangez un jaune d'œuf avec un verre de jus d'orange. Ajoutez une cuiller à soupe de miel. Battez en mousse. Ou bien : prenez deux bananes, écrasez-les dans du lait froid, ajoutez une cuiller à soupe de miel. Vous aimerez sûrement ces deux mélanges qui vous stimuleront et vous donneront une grande énergie.

POMMES DE TERRE VITALISEES

Faites cuire des pommes de terre à la vapeur jusqu'à ce que toute l'eau soit absorbée. Pelez, ajoutez une bonne poignée d'herbes potagères finement hachées telles que : persil, oignons verts, ainsi qu'un morceau de beurre, du sel et un peu de lait. Ainsi préparées, les pommes de terre acquièrent les principes vitaux qui leur manquent à l'état ordinaire.

Ce que j'ai vu

DANS LES JOURNAUX DE MODE AMÉRICAINS

Depuis presque un an, c'est l'Amérique qui crée et lance les modes, elle dicte ses fantaisies et ses trouvailles à la plupart des pays.

Au début, on pouvait peut-être reprocher aux toilettes américaines une tendance un peu trop prononcée à l'excentricité. Mais, au bout d'un certain temps, les couturiers se sont aperçus que ce genre ne convenait pas à leurs clientes d'outre-Atlantique et ils se sont décidés à en adopter un, tenant le milieu entre le chic parisien et la sobriété anglaise.

Dernièrement, en feuilletant des journaux de mode arrivés d'Amérique, j'ai remarqué que les robes avaient quelque peu rallongé , ce qui n'a pas manqué de me faire plaisir. Les jeunes filles d'ici avaient vraiment exagéré et certaines jupes rappelaient plutôt le short.

Les manches sont toujours très étoffées, mais les raglans font de nouveau leur apparition, surtout lorsqu'il s'agit de robes très travaillées.

Les corsages sont froncés, drapés, plissés ou bien très ajustés. Les jupes sont toujours très amples.

Les boutons, les fleurs, les dentelles et les rubans sont employés comme garnitures. Ils embellissent et donnent une note jeune à une robe un peu stricte.

Pour finir, je signale en passant une charmante innovation : les sacs imprimés, taillés dans le même tissu que la robe. Ils sont frais et très féminins.

CONSEILS A MES NIÈCES

Nièce « Hilda »
Un homme comprend toujours assez rapidement s'il plaît à une femme ou non. Vous n'avez pas besoin de vous laisser aller à des démonstrations pour que celui que vous avez choisi se rende compte de vos sentiments à son égard. Sachez demeurer malgré tout une jeune fille simple et réservée. Il ne vous en appréciera que plus.

Nièce « Reine des prés »
Le rouge convient en général aux brunes, mais tâchez de choisir une teinte qui vous avantage vraiment. Je vous conseille plutôt du coq de roche que du lie de vin. Je ne crois pas que le vert vous avantagerait, à moins que vous n'ayez le teint clair.

Nièce « Juliette sans Roméo »
Ce n'est pas en flirtant de votre balcon avec des jeunes gens que vous arriverez à trouver un mari. Comprenez bien que, malgré toutes leurs allures modernes, les hommes recherchent encore les jeunes filles sérieuses lorsqu'ils veulent fonder un foyer. Ne sortez pas avec n'importe qui, cela pourrait ruiner votre réputation. Sachez choisir vos amis et ne les changez pas continuellement.

Nièce « I love him so much »
Ecrivez-moi en anglais, je n'y vois pas d'inconvénient puisque je parle votre langue. Si ce jeune homme est parti soudainement, ce n'est pas, j'en suis certaine, qu'il voulait vous fuir, mais il a dû être rappelé par son régiment et n'a pas trouvé le temps matériel de venir prendre congé de vous. Il vous écrira, vous verrez. Patientez un peu et ne le jugez pas si vite...

Nièce « Empoisonnée »
Vous êtes trop intolérante et votre mari a raison de « vous faire la tête », comme vous le dites vous-même. Vous n'avez pas le droit d'interdire la pipe, le cigare ou la cigarette à ce pauvre homme sous prétexte que la fumée vous incommode. Ce n'est là qu'un simple parti pris. Si vous le voulez vraiment, vous vous y habitueriez rapidement. Mais le voudrez-vous ? Toute la question est là. Voyez-vous, parfois dans la vie, ce sont des petits malentendus de ce genre qui amènent les discordes dans les foyers.

Nièce « Malvenuta »
Je suis vraiment au regret, mais il m'est impossible de vous donner mon opinion au sujet des questions que vous me posez. Je n'ai pas l'habitude de discuter politique dans les colonnes de cette rubrique, qui est exclusivement consacrée à la beauté, à l'élégance de la femme ainsi qu'à son foyer. Sans rancune, n'est-ce pas ?

Nièce « Framboise »
Je vous conseille de porter un chapeau couleur pain brûlé avec votre robe bleu lavande. Garnissez-le d'une voilette de la même couleur que votre robe. Vous verrez comme vous serez jolie. Pour vos cheveux, je vous conseille une permanente. On n'a pas idée de se promener, comme vous le faites, avec de longues mèches mal peignées sur les épaules ! Un peu d'ordre, voyons. Vous êtes une jeune fille à présent.

Nièce « Pucky »
Vous devez faire beaucoup de natation, puisque les chaleurs sont déjà là. Ce sport vous donnera des muscles et harmonisera votre silhouette. N'oubliez pas de faire aussi chaque matin quelques exercices de culture physique. C'est indispensable, si vous voulez avoir une démarche aisée et une allure élégante. C'est surtout à votre âge que l'on doit prendre soin de son corps.

Nièce « Old fashioned »
Faites comprendre à vos parents que le moment est trop mal choisi pour s'arrêter à des préjugés aussi démodés. Vous avez un diplôme d'infirmière, vous devez servir votre pays. Vous n'avez pas le droit de demeurer chez vous, à ne rien faire, alors que des milliers d'autres jeunes filles luttent comme des soldats. Montrez-vous énergique et, si vous savez vous y prendre vraiment, je suis sûre que vos parents finiront par s'incliner devant votre volonté.

Nièce « Triste »
Il n'y a vraiment pas de quoi. Ces quelques verrues que vous avez sur le visage disparaîtront rapidement, si vous les faites traiter par un spécialiste.

Nièce « Toujours lutter »
Que voulez-vous ? Il y a maintenant des millions de femmes qui luttent et travaillent pour assurer leur pain quotidien. Vous n'êtes pas la seule à vous trouver dans ce cas. Acceptez votre sort avec résignation et patience. Ne vous révoltez pas, ne vous découragez pas. Un jour, je vous le souhaite, vous rencontrerez un jeune homme que vous aimerez et qui vous donnera enfin la sécurité matérielle et morale.

Nièce « Vive la vie »
Je vous remercie beaucoup pour votre gentille lettre. Il est vraiment réconfortant de rencontrer dans la vie des jeunes filles qui, comme vous, ont l'énergie de regarder l'existence en face et de ne pas se laisser abattre par elle. Ecrivez-moi parfois, lorsque vous en aurez le temps, je serai vraiment heureuse de vous lire.

TANTE ANNE-MARIE

PARAMOUNT PICTURES présente

Brian **DONLEVY** * *Muriel* **ANGELUS** * *Akim* **TAMIROFF**

dans

THE GREAT McGINTY

Les hommes s'éclipsent devant lui !... Toutes les femmes se font belles pour lui !... Ce McGinty — c'est un type extraordinaire comme il n'en existe pas deux !





AU PROGRAMME
BRITISH MOVIETONE NEWS
arrivé par avion.

DU LUNDI 28 AVRIL AU DIMANCHE 4 MAI

AU CINEMA **ROYAL**

Tél. 45675 - 59195 R.C. 5815

Chaque jour trois représentations à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

UNIVERSAL PICTURES présente

Irene **HERVEY**
Allan **JONES**
Martha **RAYE**
Rosemary **LANE**

dans

The BOYS *from* SYRACUSE



La plus désopilante fantaisie qui soit jamais sortie de Hollywood !

DU LUNDI 28 AVRIL AU DIMANCHE 4 MAI AU CINEMA

DIANA PALACE

Tél. 47067 — 47068 — 47069

AU PROGRAMME :
BRITISH MOVIETONE NEWS
arrivé par avion.

UNIVERSAL PICTURES présente

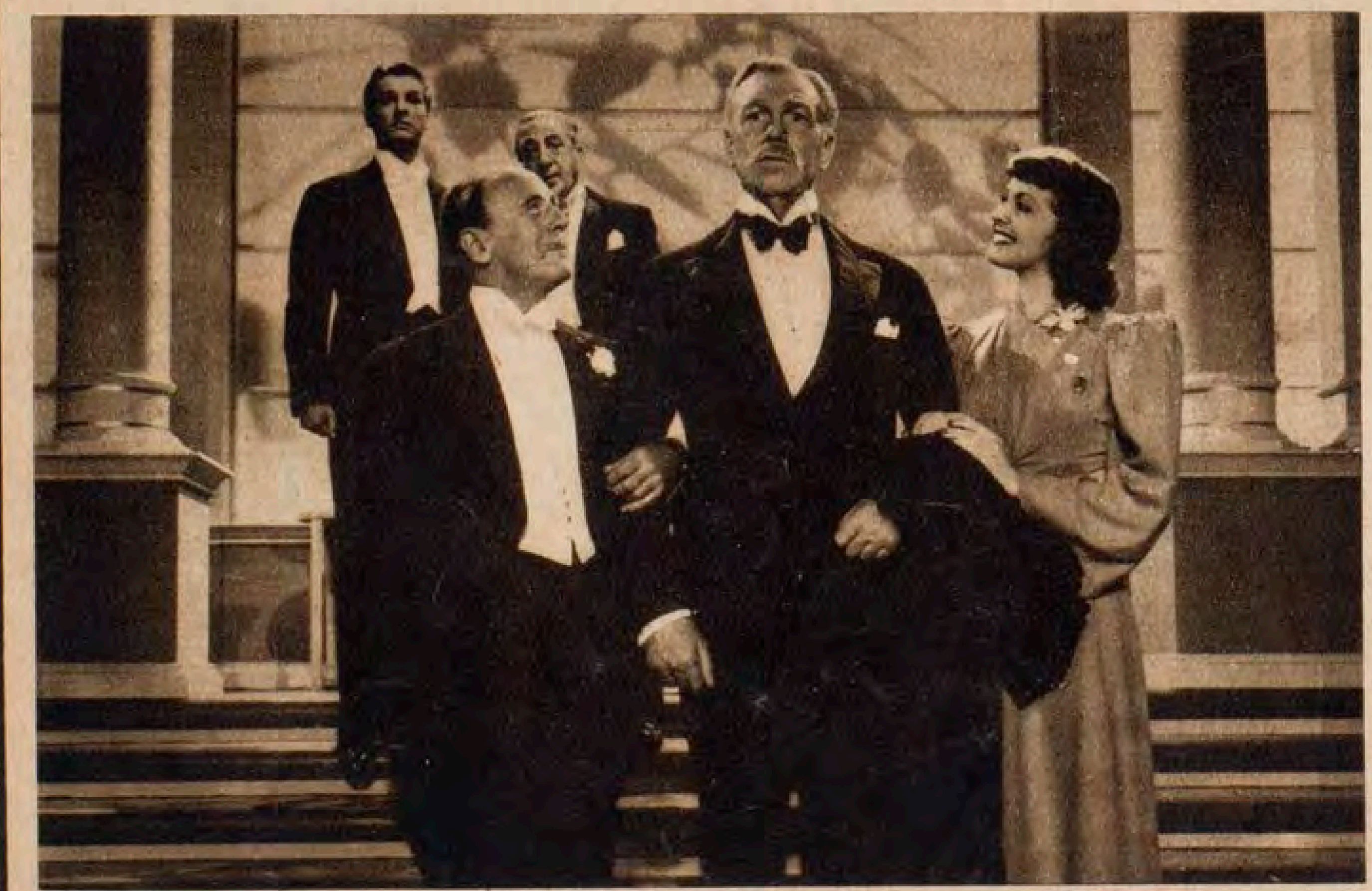
Nancy **KELLY** * *Robert* **CUMMINGS**

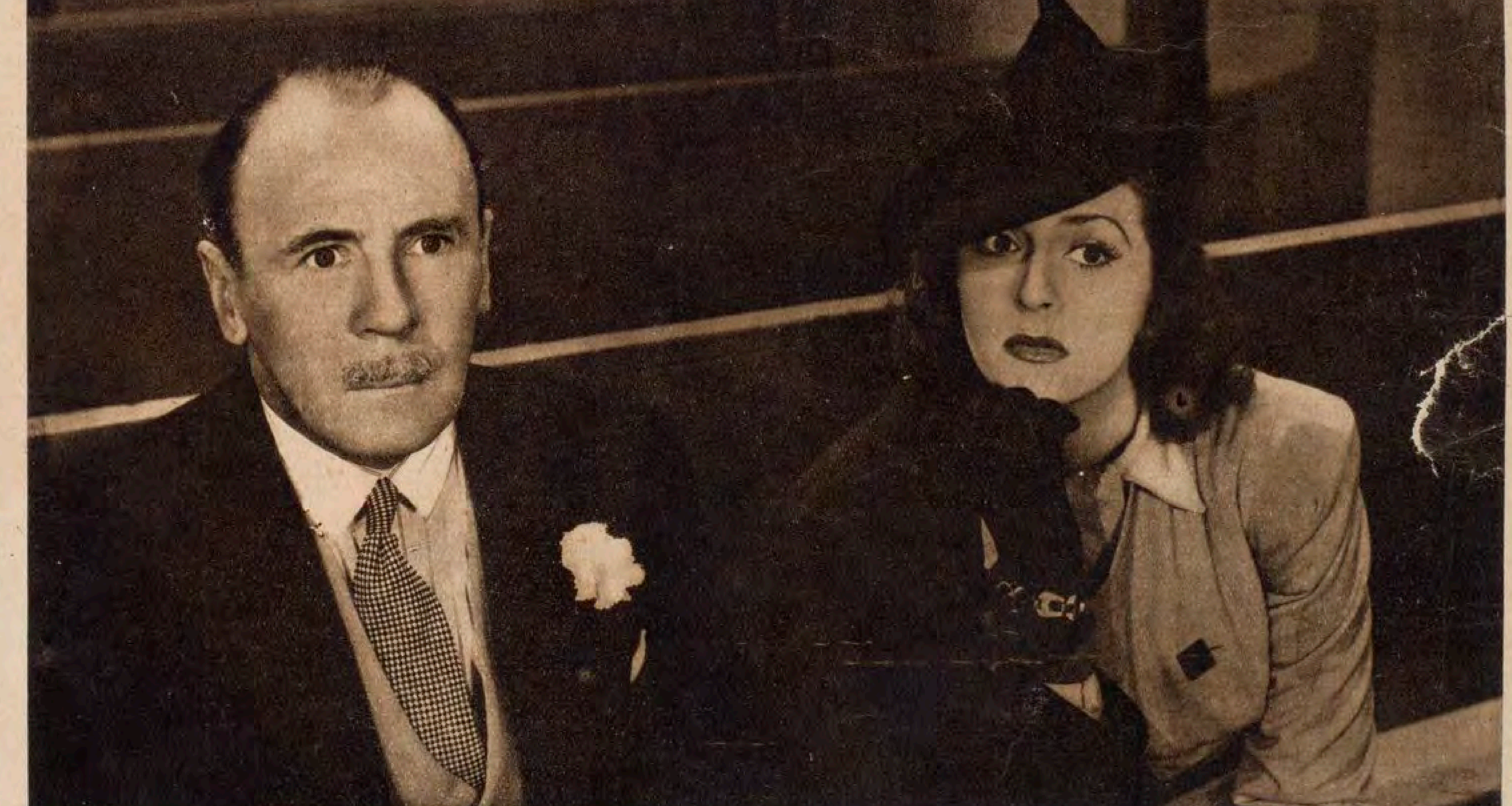
dans

PRIVATE AFFAIRS

avec ROLAND YOUNG et HUGH HERBERT

L'histoire la plus drôle, animée par le quatuor de l'humour et de la fantaisie





AU PROGRAMME
BRITISH MOVIETONE NEWS
arrivé par avion.

DU MARDI 29 AVRIL AU LUNDI 5 MAI AU CINEMA

METROPOLE

Tél. 58391 R. C. 7374

Chaque jour 3 représentations à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.